120

Mad Movies

Ciné Fantastique

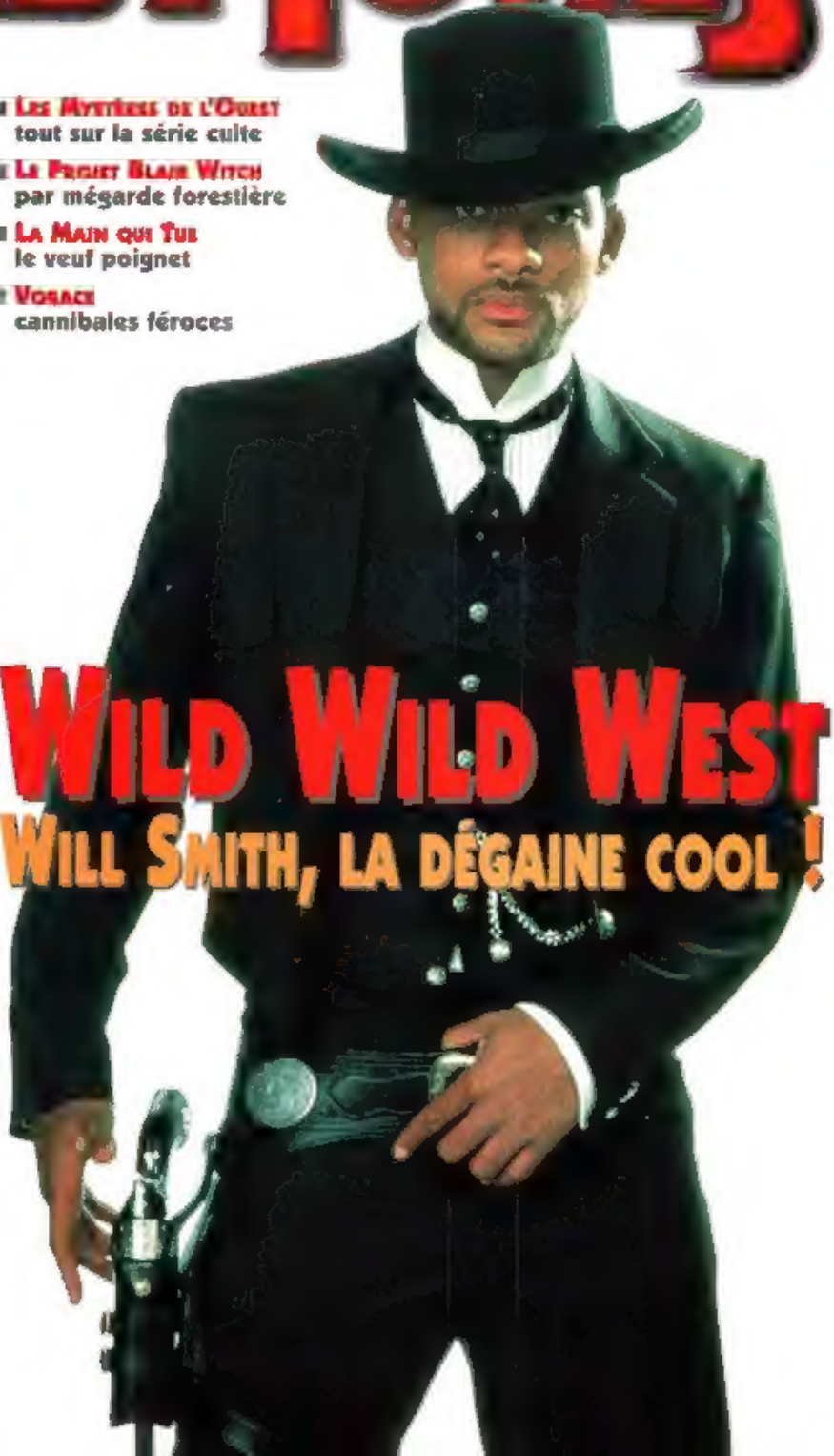
LA MOMIE
LA MORT LUI VA SI BIEN !

LE 13ème GUERRIER
ANTONIO BANDERAS CHEZ LES VIKINGS !

pagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
nada : 7,50 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 120 - 25,00 F - RD

- LES MYSTÈRES DE L'OUEST
  tout sur la série culte
- LE PROJET BLAIR WITCH
  par mégarde forestière
- LA MAIN QUI TUE
  le veuf poignet
- VOSACE
  cannibales féroces



WILD WILD WEST
WILL SMITH, LA DÉGAINE COOL !

APRÈS LE FORMIDABLE SUCCÈS de THE ARRIVAL

Un projet d'invasion extra-terrestre.

La terre menacée de destruction totale.

THE SECOND ARRIVAL

il est déjà trop tard !

NE SCRUTEZ PLUS LE CIEL
REGARDEZ AUTOUR DE VOUS !

EN VENTE LE 1ER JUILLET

OPENING

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél : 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 120

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Cyril Cavallié
Frédéric Lelièvre
Alexandre Nahon
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Alex Benjamin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Le Parc Dupont
(couvertures non filmées !)

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Juillet 1999

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Fabien Barres, Marc Bouhana, Sandra Boixel, Yvette Calmel-Rougerie, Cat's, Alain Carador, Carole Chesnaud, Marie-Laure de Frescheville, Cécile de Lavernère, Françoise Dessarps, Manjula Dussaux, Sylvie Forestier, François Frey, Fabienne Isnard, Christophe Jouvet, Christophe L., Séverine Lajarrige, Patrice Lamar, Anne Lara, Pascal Launay, Etienne Lerbret, Corine Lioupo, Bruno Maccanne, Dany Martin, Elisabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Alexis Rubinowicz

Sommaire

Le 13ème Guerrier

Wild Wild West

4 - Notules Lunaires et Editorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage
Universal Soldier : le Combat Absolu, Passé Virtuel, Carrie 2 : la Haine, Wishmaster 2, Wing Commander, Killer Kondom, Matrix, Candyman 3.

14 - Wild Wild West
Le plus simple aurait été de traduire en France **Wild Wild West** par **Les Mystères de l'Ouest**, mais niveau marketing, il paraît que **W.W.W.** passe mieux que **L.M.O.** Pour vous présenter cette adaptation attendue de la série culte des sixties, nous avons donc interviewé le réalisateur B.S., les comédiens W.S., K.B. et K.K. (oui, niveau marketing, Kevin Kline c'est pas terrible par contre).

22 - Remember... Wild, Wild West !
Quand on était petit, on ne ratait jamais un épisode des *Mystères de l'Ouest* : voir Robert Conrad, haut comme trois pommes, foutre des tranchées à des brochettes de cow-boys musclés nous vengeait des rackets que nous infligeaient les grands dans la cour de l'école ! Historique d'une série mythique qui n'est pas prête de connaître les effets du vieillissement.

28 - La Momie
Le succès surprise de l'été aux Etats-Unis est un spectacle populaire très généreux : aventures sérielesques, réminiscences de bédé belge, effets spéciaux à foison, pyramides mystérieuses et momie pour une fois sans bandelettes. Son interprète, Arnold Vosloo, nous explique qu'il n'est pas prêt d'avoir le «momie blues».

36 - La Main qui Tue
Parce que le Diable a décidé de s'attaquer aux fainéants, il possède la main droite d'un glandeur qui va dès lors se transformer en tueur en série sans le savoir ! Une comédie trash et gore dans la lignée des films *Troma*, mais réalisée avec bien plus d'argent.

40 - Le 13ème Guerrier
Un diplomate arabe chez des guerriers vikings, contre de terrifiants «mangeurs de morts». Le réalisateur de **Piège de Cristal** et **Last Action Hero** continue de jouer les aventuriers de la pellicule et de prendre des risques. Comme celui de voir cette fresque démesurée réduite au montage en actionneur haut-de-gamme. Passé la frustration, reste l'essentiel : **Le 13ème Guerrier** est un film HENAURME.

44 - Vorace
Un film de cannibales ? Produit par la *Fox* ? Réalisée par une Anglaise ? ... Bien calé entre **Blade** et **Matrix**, eux aussi à la base des projets tordus, **Vorace** est un OVNI à la fois drôle et intrigant, où les hommes se mangent entre eux moins par besoin que par envie. Explications d'Antonia Bird, cinéaste inspirée... et végétarienne !

46 - Le Projet Blair Witch
Selon le principe de **Cannibal Holocaust** repris par Jacques Pradel («Nous avons retrouvé des images de l'autopsie de Roswell. En tant que journalistes, nous avons décidé de les diffuser»), **Le Projet Blair Witch** invite le spectateur à visionner les images prises sur le vif par de jeunes reporters à la recherche d'une sorcière en pleine forêt. Un film de trouille original, dont les auteurs, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick nous livrent les secrets.

50 - Vidéo et Débats

54 - Fantastic Guide

60 - Mad'gazine

62 - Rayon Laser

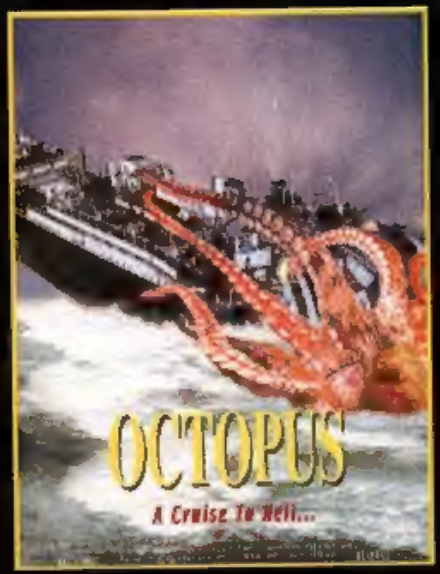
64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

La Momie

NOTULES LUNAIRES

■ Nos ennemis les bêtes reviennent en force ! Avec l'arrivée du nouveau film de Renny Harlin **Deep Blue Sea**, et son requin bionique, la compagnie *Nu Image*, spécialisée dans la série B, se lance à son tour dans la science-fiction «bestiale». D'abord avec **Shark Attack 2** de John Roberts, qui se déroule dans une station côtière d'Afrique où un banc de requins voraces décime pêcheurs et touristes. A Casper Van Dien (**Starship Troopers**), déjà de faction dans le premier, d'enrayer la menace. Sur le même modèle, avec une pincée d'**Un Cri dans l'Océan** pour le lieu de l'action, un certain John Black réalise **Octopus**, avec sa peu ragoûtante pieuvre géante qui terrorise des vacanciers partis en croisière sur un paquebot de luxe. Tout simplement.

Après les moustiques carnassiers du très amusant **Mosquito** (voir la rubrique vidéo de ce même numéro), le réalisateur Gary Jones s'intéresse maintenant aux araignées avec le très justement nommé **Spiders**, qui renvoie directement aux **Horrible Invasion** et autre **L'Invasion des Araignées Géantes** de la fin des années 70. Dans **Spiders**, un scientifique un peu allumé et son jeune assistant doivent exterminer les arachnides géantes qu'ils ont créées génétiquement en laboratoire avant qu'elles ne sèment la panique en plein centre d'Hollywood Boulevard !



Et enfin, plus inspiré par le **Lake Placid** de Steve Miner, Tobe Hooper dirigera **Crocodile**, avec son reptile friand d'adolescents boutonneux comme les affectionne la production horrifique actuelle. Ce sont les spécialistes du *KNB EFX Group* (**Une Nuit en Enfer, Vampires**), qui s'occuperont des maquillages et des effets animatroniques des quatre films.

EDITORIAL

Spécial «nos prédictions pour le 11 août 1999» : beau et chaud sur l'ensemble du littoral !

Comment décrire la douce torpeur qui saisit la rédaction à l'idée de ne pas devoir plancher sur le prochain numéro de septembre ? Et même, à la limite, est-il bien raisonnable de sortir un *Impact* 81 pour le 10 août quand on nous promet la fin du monde pour le lendemain à 11 heures 22 très précises (oui, *tâchez de régler* vos montres parce que la fin du monde n'est pas du genre à attendre et vous pourriez fort bien la manquer) ? Penser au boulot en pareilles circonstances serait vraiment gâcher votre énergie nécessaire à d'autres activités plus ludiques. Mais, bon, ne stressons pas quand même, la fin du monde, c'est seulement Elizabeth Teissier qui la raconte, Paco Rabane pour sa part, tressailleur conceptuel reconverti paraît-il depuis dans la haute couture, prévoit seulement la destruction totale de Paris intra-muros, ce qui reste déjà plus humain, surtout si l'on considère que j'habite la lointaine banlieue...

Finalement, prédire l'apocalypse participe d'un ridicule achevé, car si les événements vous donnent raison, pas un pèlerin ne viendra chanter vos mérites, alors qu'en revanche, nier la catastrophe n'apporte que des avantages. Soit vous avez raison et le peuple saluera votre génie visionnaire, soit vous vous trompez et vos détracteurs n'auront même pas le temps de vous traiter de pâle abruti. Ça donne à réfléchir, quand même...

Entre le big bang du mois d'août 1999 et le big bogue de l'an 2000 vous aurez encore le courage de travailler... bien vous avez le moral, vous ! Moi j'irais plutôt au cinéma car, de mémoire de juilletistes et d'août iens, nous n'avons jamais connu une actualité aussi florissante. Comment avons-nous réussi à tout caser dans un seul numéro, on se le demande encore.

Et pourtant, «la patrie du cinéma est en danger» estime Jack Lang dans une intervention hautement fantaisiste où il fustige les bons scores de **Matrix** (un million huit cent mille entrées France à sa première semaine !) en déplorant au passage la faible audience du cinéma français. C'est vrai, quoi, faites un effort. Plutôt que d'aller s'entasser à **Matrix**, changez de file et découvrez par exemple **La Vie sur Terre** de Abderrahmane Sissako (*Télérama* a adoré !), avec comme conseillère à la réalisation : Marie Jaoui de Ponchéville, quand même. Bon, d'accord, vous allez vous cramponner grave à la projection, mais n'empêche, vous aurez sauvé le cinéma français.

Si notre production nationale manque singulièrement d'inspiration, le cinéma américain, pour autant, n'apporte pas toujours l'audit escompté. Combien de sujets nous rappellent des œuvres antérieures, rafraîchies aux effets virtuels, la seule innovation immédiatement perceptible. Pour le reste, remake ou séquelles se succèdent avec une alarmante régularité : **Carrie 2**, **Universal Soldier 2**, **Wishmaster 2**... Cela rien que pour ce seul numéro.

Alors, pourquoi ne pas se tourner du côté des séries télé, en ce moment la grande mode outre-Atlantique ? Après ***Le Saint***, ***Mission Impossible***, ***X-Files***, ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, et en attendant ***Les Drôles de Dames*** (avec les Spice Girls ? Car on en aime les contre-emplois dans les relectures modernes...) et ***Les Agents très Spéciaux***, voici le second grand choc de l'été (enfin, après la fin du monde, je veux dire...) avec ***Les Mystères de l'Ouest*** décidé à bouleverser la structure conservatrice de la série des années soixante, au niveau casting, comme dans le choix de son imagerie résolument science-fictionnelle. Gageons que **Wild Wild West** sera LE FILM de l'été. Pour les pessimistes, à découvrir de toute urgence avant le 11 août, bien évidemment.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Un peu de fantastique pour la famille maintenant (il en faut pour tous les goûts !) avec **The Return of The Thief of Bagdad**, la suite d'un classique du film d'aventures et de l'imaginaire qui avait déjà connu trois remakes, dont le dernier en date remonte à 1978. Dans cette suite réalisée par Douchan Gersi, Abu le voleur de Bagdad revient au royaume de Basran où le règne du Grand Sultan et de sa fille la princesse Bania est menacé par le sorcier Khaled (comme chacun sait, les *Mille et une Nuits*, c'est ra !). Sur les conseils de son fidèle magicien Amar, le Sultan envoie Abu et sa fille dans une quête à travers l'Egypte pour retrouver l'harmonie qui leur permettra de triompher du démoniaque Khaled...

■ Deux ans après **The Crow - La Cité des Anges**, le troisième film inspiré de la bande dessinée de James O'Barr vient d'être achevé sous la direction de l'Anglais Bharat Nalluri (les polars **Downtime** et **Killing Time**). C'est le petit nouveau Eric Mabius qui incarne cette fois l'âme du défunt en peine dans ce **The Crow 3 - Salvation**, dont l'histoire s'articule autour d'Alex Corvis, condamné à la chaise électrique pour le meurtre de sa fiancée Lauren Randel, même s'il clame son innocence à qui veut l'entendre et, justement, personne ne veut l'entendre... Pendant l'exécution, le masque de cuir qui entoure son visage se fend dans la peau de Corvis et le lacère sous les yeux, créant ainsi le maquillage rituel du personnage. Réincarné, Alex commence à enquêter sur les faits qui ont conduit à sa mort et à celle de son amie, et pénètre dans un monde de dépravation et de corruption. Il découvre alors que les plus hautes sphères de la police semblent être impliquées dans leur assassinat, en fait une conspiration. Fred Ward, Kirsten Dunst (**Small Soldiers**) et Jodi Lynn O'Keefe (**Halloween : 20 Ans Après**) complètent la distribution.

■ Pour calmer certaines rumeurs, *Miramax* vient de confirmer la distribution de **Scream 3**. Neve Campbell, Courteney Cox et David Arquette reprennent leur rôle respectif sous la direction du même Wes Craven. Par contre, les idées les plus folles sur le scénario de ce troisième et dernier opus continuent d'aller bon train. La plus amusante avance que Neve Campbell quitterait la fac pour entamer une carrière d'actrice à Hollywood. Bien entendu, le

tueur la suit et décime une à une ses concurrentes. Il y en a même qui imaginent (presque logiquement) qu'elle se dissimulerait cette fois sous le masque désormais célèbre du tueur. Pas bête. Au scénariste Kevin Williamson de trouver une idée intelligente qui n'aurait pas encore été avancée par les fans. Il n'en reste plus beaucoup, alors on lui souhaite bonne chance !

■ Fort du succès mondial (surtout dans les Yvelines) de son premier **Time Demon**, Richard J. Thomson décide d'offrir à ses admirateurs ébahis une suite intitulée **Time Demon 2, dans les Griffes du Samourai**, dont la sortie vidéo est prévue courant octobre (connaissant Richard J. prévoir léger retard, disons deux ou trois ans...). Au programme, encore de l'action, de l'humour, un zeste de gore et quelques méchantes sexy, sans oublier le fantastique puisque le héros (Jack Gomez, toujours incarné par Laurent Dallias) est aux prises avec un homme d'affaire japonais désireux d'acquérir la vie éternelle par les moyens les plus malhonnêtes. Côté casting, outre les fidèles des productions Thomsoniennes (Dominick Breuil, Daniel Brequet...), on trouve quelques stars du porno hexagonal : Véronique Lefay (et elle le fait très bien paraît-il), Dolly Golden (très fruitée !), ainsi que l'humoriste Pascal Sellem et les inévitables Christophe Lemaire et Jean-Pierre P., fondateur d'une célèbre revue de cinéma qui tient à garder l'anonymat (*on le comprend, le malheureux...*). Tout ce petit monde s'agite au service d'une histoire absurde, mais secondée très fort par des dialogues improbables et des trucages terriblement cheap. J'ai hâte de voir !

Time Demon 2. Des nanas super-gonflées (Dolly) et des mecs franchement gaffabulaires.

TEEN MONSTER

Avec la vague récente de films adolescents, on s'étonne que Roger Corman ne se soit pas encore lancé dans l'exhumation, sous forme de remakes, de sa série de films juvéniles tels que **I Was a Teenage Werewolf** et autre **I Was a Teenage Frankenstein**, produits avec son partenaire Samuel Z. Arkoff dans les années 50. Pour une fois, il a trouvé plus opportuniste que lui, puisque les producteurs de *Regent Entertainment* y ont pensé en premier. Ainsi, ils lancent sur le marché un **Teen Monster** qui semble autant s'inspirer des classiques auxquels que de Frankenstein et même de la comédie **Teen Wolf** avec Michael J. Fox. Réalisé par Mitch Marcus, **Teen Monster** raconte les déboires de Frank Stein, petit génie de sa classe et souffre-douleur de ses camarades. Sans cesse cloîtré dans le mini-laboratoire qu'il a improvisé dans sa chambre, Frank aimerait attirer l'attention de Macy, la plus belle nana du lycée. Difficile quand on ne parle que de maths et de chimie ! Il faudrait pour Frank trouver un moyen de l'impressionner. Le jour où Karl, un gothique rejeté par tous, est tué après une séance de bizutage trash par les deux petits comiques de la bande, Lance et Tuitle, Frank saisit sa chance. Il ramène Karl chez lui et le ramène à la vie en greffant un cerveau qu'il a emprunté au centre de recherche de son père. Désormais, Frank peut lui aussi postuler au statut de demi-Dieu et inviter Macy au bal de fin d'année. Mais la petite sauterie tourne au cauchemar lorsque Karl se met à charcuter toute l'assemblée. Par mégarde, Frank lui a greffé le cerveau d'un serial-killer...

Teen Monster. Le cerveau dérangé de Karl s'attaque aux cerveaux lents des teenagers...

Interprété par Matthew Laurence et Ryan Reynolds, entourés des guest-stars Shelley Duvall, Richard Moll et Judge Reinhold, **Teen Monster** s'annonce comme une comédie trash, avec sa créature tendance punk, les cheveux ébouriffés et le perfecto recouvert d'épingles à nourrice...

■ Les frères Larry et Andy Wachowski, couronnés par l'immense succès de **Matrix**, ne chôment pas pour autant. En plus de finir de développer **Matrix 2** et **3** pour *Warner*, ils écrivent actuellement un scénario titré **Plastic Man** pour le compte de Steven Spielberg et apportent une dernière touche à l'adaptation de la bande dessinée «V for Vendetta» que produira prochainement Joel Silver. Dans le même temps, la société *Trimark* vient d'acquérir les droits de leur tout premier scénario, **Carnivore**, que devrait réaliser le revenant George Romero. Satire sociale et horrifique, **Carnivore** conte les déboires du SDF John Bunyan et sa rencontre avec Orphelia qui risque de bouleverser sa vie. Orphelia lui offre un toit et une assiette et le présente à Rex, patron bizarre d'un petit restaurant. Rex s'est juré d'aider les moins fortunés et prend John sous sa protection. Mais une relation étrange se développe entre les deux hommes, Rex ayant une influence désastreuse sur le pauvre John...

■ Après **Le Dentiste 1** et **2** et **Progeny** de Brian Yuzna, le milieu hospitalier continue à inspirer les petits producteurs aux quatre coins de la planète (*des coins à la planète, ah bon ?*). Comme les Anglais de *Parade Film Productions* qui préparent actuellement **The Surgeon**, auquel participera l'acteur Richard E. Grant (le **Dracula** de Coppola) sous la direction d'Adrian Wright. Dans **The Surgeon**, des parapsychologues se retrouvent emprisonnés dans un hôpital désaffecté en proie à un médecin fou indestructible qui s'est construit un exosquelette à partir de morceaux de corps humains. Une histoire très classique que les producteurs essaieront de dynamiser à l'aide d'un nombre considérable d'effets spéciaux réalisés par l'équipe du **Cinquième Elément**.

SLASHER

En France, Richard J. Thomson n'est dorénavant plus le seul à se lancer dans l'auto-production de petits films fantastiques fun. Dans la région Centre, près de Briare et de Gien, un fan de cinéma fantastique (un vrai !), de la *Hammer* et surtout des slasher et des giallos tourne actuellement le très simplement et justement nommé **Slasher**. Son nom : David Marchand. Homme à tout faire, David Marchand est également scénariste, acteur, monteur et responsable des effets spéciaux de ce petit film sans aucun budget et sans prétentions aux premières images très alléchantes. Ambiance et éclairages à la Argento, références au genre en abondance... **Slasher** se déroule dans une petite ville plongée dans la terreur par une série de meurtres inexpliqués. L'inspecteur Steve Brenti et le Capitaine Hopkins, chargés de l'enquête, piétinent, les seuls indices dont ils disposent étant les différents masques laissés par le tueur. Celui de Jason d'abord, puis de **Scream**, qui montrent la cinéphilie de l'assassin. Le jour où la fiancée de Brenti est retrouvée morte, celui-ci plonge dans l'alcoolisme. Bien décidé à mettre la main sur le tueur, qui semble bien renseigné sur les faits et gestes des policiers, Brenti se rend à l'école de police, persuadé qu'il s'agit d'un des leurs. En effet, le maniaque est un ancien de la maison, et découvert, se donne la mort. Mais il a d'abord pris soin de se livrer à un rituel de magie noire et son esprit hante désormais la demeure de Brenti...

Produit sous la bannière de *Guilli Pictures*, **Slasher** est joué par Bruno Clément, Mickael Dunis et Jean-Daniel Girard et s'annonce comme un bel hommage aux films de genre des années 70. Pour tout renseignement, contacter le 02-38-37-17-29.

Slasher. Un vague petit air de déjà vu, quand même...

■ A en croire les échos cannois, *Troma* fait son retour en force sur le marché indépendant avec, pour commencer, **Terror Firmer**, réalisé par le big boss Lloyd Kaufman lui-même, vaguement inspiré de son propre livre autobiographique *All I Need to Know about Filmaking I Learned from the Toxic Avenger* ! En effet, **Terrur Firmer** décrit plus ou moins fidèlement une journée dingue chez *Troma*, pendant le tournage d'un **Toxic Avenger** dirigé par un réalisateur aveugle (encore ce bon Lloyd, décidément multi-tâches), mais un serial killer allumé prend plaisir à décimer tous les membres de l'équipe ! Encore un de ces chefs-d'œuvre impérissables comme seule la *Troma* sait nous en mijonner.

Tout comme le **Tainted** de Brian Evans, une de leurs plus récentes acquisitions, dans lequel trois mendus de cinéma découvrent qu'une horde de vampires se prépare à envahir notre monde en contaminant la banque du sang et les réserves d'hémoglobine dans les hôpitaux. Complètement taré, mais c'est si bon !

■ Réalisateur de l'excellent **Night Flyer** d'après Stephen King, malheureusement passé inaperçu un peu partout dans le monde et toujours inédit chez nous, Mark Pavia met toutes les chances de son côté pour que son second film ne connaisse pas le même sort. Avec **Slice**, il s'intéresse au slasher, auquel il ajoute une pointe de fantastique, de manière à profiter de l'engouement actuel pour le genre suite au succès de **Scream**, **Souviens-toi... l'Été Dernier** et autre **Urban Legend**. A l'instar de Freddy Krueger, Lazarus Slice a rejoint le royaume des morts après que les parents de ses nombreuses victimes lui soient passés dessus. Mais Lazarus Slice semble tellement obstiné et perfectionniste qu'il ne peut reposer en paix. Revenu de l'enfer, il est désormais décidé à faire payer les descendants de ses bourreaux et tous ceux qui se trouveront sur son chemin. En tête de casting, on retrouve Miguel Ferrer (**Twin Peaks**), accompagné de l'ancien *Prisonnier* Patrick McGowan et de l'habitué Michael Berryman.

■ Légèrement associé au Fantastique, cet allumé de Dennis Hopper remet ça avec **Prophet's Game**, un thriller surnaturel dans la lignée du **End of Days** avec Schwarzenegger et de **The Sixth Sense** avec Bruce Willis. Réalisé par le bissexx David Worth (**Le Chevalier du Monde Perdu**, **Kickboxer**), **Prophet's Game** brasse des thèmes tels que la conspiration, l'occulte et le satanisme. Dennis Hopper y interprète un père de famille à la recherche de sa fille mystérieusement disparue. Essayant désespérément de retrouver sa trace, il se promène sur Internet (pratique normale depuis que Pradel ne sévit plus !) et découvre par hasard un quizz très protégé concernant les plus fameuses célébrités. Un jeu fatal auquel semble liée la disparition de sa fille...

■ Brian Yuzna n'en finit plus de tourner. A peine a-t-il achevé les prises de vue de **Progeny 2** qu'il annonce quatre nouveaux films pour l'année à venir. Il y a d'abord **Faust**, un vieux projet de son compère Stuart Gordon, d'après le comics inadaptable parce que trop hardcore (profusion de bites énormes et de planches gore à la limite du bon goût) de Tim Vigil et David Quinn. **Faust** raconte l'histoire de Jaspers, qui vend son âme au diable pour pouvoir venger le viol et le meurtre de sa fiancée. Quand **Le Justicier dans la Ville** rencontre **Braindead** ! Suivront **Arachnid**, avec sa créature mi-homme mi-araignée, puis **Dagon** que réalisera justement Stuart Gordon d'après une histoire de son auteur favori H.P. Lovecraft. Et enfin, le même Stuart Gordon s'attellera à un troisième **Re-Animator**, pour l'instant titré **Beyond Re-Animator**, où Jeffrey Combs reprend le rôle de d'Herbert West. Du tout bon en prévision.

■ Profitant de l'intérêt du public pour les catastrophes naturelles et des films tels que **Deep Impact** et **Armageddon**, le producteur-réalisateur Phillip Roth (**Digital Man**, **A.P.E.X.**) prépare **Deep Core 2000** dont il confie la réalisation à Robert Harlin. Dans **Deep Core 2000**, il s'agit d'éviter la destruction totale de la planète après l'explosion d'un énorme réservoir qui a endommagé l'écorce terrestre au point de provoquer d'énormes raz de marée ayant déjà détruit la majeure partie de l'Asie. Scientifiques et géologues partent aussitôt à la recherche de leur ancien confrère Brian Gordon, qui s'était préparé au désastre en créant une machine à ultra-son capable de rétablir l'équilibre naturel. Gordon n'a que cinq jours pour constituer son équipe et rejoindre le centre de la Terre à l'aide d'une énorme fuseuse...

Jack TEWKSBURY

L'ETRANGE FESTIVAL

7ème EDITION

Pour sa septième édition, l'Etrange Festival reste fidèle à sa réputation. C'est-à-dire proposer au public français une large sélection de films subversifs ou poétiques, d'œuvres rarissimes, de classiques oubliés ou invisibles. Des films décalés, dont le dénominateur commun est de questionner notre rapport à la mort, au corps et au sexe. Bref, en six ans, l'Etrange Festival s'est fait le porte-parole d'un cinéma qui ne connaît normalement pas les honneurs d'une distribution. Mais le succès de la manifestation a fait que certains d'entre eux ont trouvé leur place en salles, comme **Darkly Noon** de Philip Ridley, **Hustler White** de Bruce LaBruce et Rick Castro, **A Gun for Jennifer** de Todd Morris, ou encore **L'Aiguilleur** et **L'Illusionniste**, tout deux réalisés par Jos Stelling. Un bel exemple de promotion et de coup de pouce donné à des films soit méconnus soit méprisés.

Parallèlement, l'Etrange Festival rend aussi hommage à des cinéastes uniques et engagés tels que Seijun Suzuki, Alejandro Jodorowski, Hideo Gosha, Juraj Herz, Jack Hill ou encore les frères Quay. En tout, une quarantaine de films répartis en thématiques ou en nuits spéciales, projetés sur une période de quinze jours au Forum des Images (ex-Vidéothèque de Paris). Cette année, L'Etrange Festival se tiendra du 18 au 31 août et propose une sélection comme d'habitude ésotérique et alléchante. C'est quand même le seul endroit où vous pourrez découvrir (ou revoir) l'intégralité des films de Shinya Tsukamoto, le réalisateur de **Tetsuo**, sur grand écran !

Mais cette année, l'Etrange Festival fait encore plus fort en proposant un hommage au cinéaste brésilien José Mojica Marins, un esthète du fi grand-guignolesque influencé par l'œuvre de Buñuel. Du jamais vu. Ça sera aussi l'occasion de découvrir le délirant **Orgazmo** de Trey Park, un des créateurs de la série *South Park*, ou **I Woke up Early the Day I Died**, un film indépendant qui s'inspire du dernier script d'Ed Wood. Alors, si vous ne savez pas quoi faire avant la rentrée, allez donc faire un tour du côté de l'Etrange Festival !

Pour tout renseignement complémentaire : 01 44 76 62 00.

PROGRAMME

(Sous réserve de modifications)

«AMOUR BESTIAL» :
Baxter - Amour Bestial - Incidents de Parcours - Kuko - Vases de Noce

«SAVANTS FOUS» :
Chair pour Frankenstein (peut-être dans sa version 3-D !) - **Chopper Chicks in Zombietown - Le Géant de Metropolis - Lady Frankenstein, Cette Obsédée Sexuelle - Silver Heads - Camp 731 - L'Esprit de la Mort - Opération Diabolique**

«TROISIEME SEXE» :
Dr Jekyll et Sister Hyde - Let me Die a Woman - Linda Les and Annie - Mira Breckinridge - Mystère Alexina

«HOMMAGE A SHINYA TSUKAMOTO» :
Tetsuo - Tetsuo 2 : The Body Hammer - Hiruko the Goblin - Tokyo Fist - Bullet Ballet

Tetsuo 2 : The Body Hammer
de Shinya Tsukamoto

«HOMMAGE A JOSE MOJICA MARINS» :
A Minuit, Je Posséderai ton Ame - Cette Nuit tu m'Appartiendras - L'Eveil de la Bête - La Fin de l'Humanité - Le Monde Etrange de Coffin Joe

«LA NUIT JARDIN DES SUPPLICES» :
Le Grand Inquisiteur - La Marque du Diable - Female Inquisitor - Bloodsucking Freaks

«LA NUIT HARD HONG-KONG» :
Run to Kill - Red to Kill - Camp 731

L'ÉTRANGE FESTIVAL

NUITS
CHAMBRE DES TORTURES
HARD HONG KONG
CANAL+

SAVANTS FOUS
TROISIÈME SEXE
AMOUR BESTIAL

HOMMAGES
JOSE MOJICA MARINS
SHINYA TSUKAMOTO
CHARLEY BOWERS

DU 18 AU 31 AOÛT 1999 AU FORUM DES IMAGES

Le Village
DUBOI
CANAL+
Les Inrockuptibles
l'hebdo musique, cinéma, livres, etc
Fondation du Japon
forumdesimages

Luc Devreux (Jean-Claude Van Damme) : un UniSol redevenu simple humain.

Roméo (Bill Goldberg) : en voilà un qui n'est pas prêt de trouver sa Juliette.

UNIVERSAL SOLDIER : LE COMBAT ABSOLU

Sept ans déjà que le premier **Universal Soldier** est sorti en salles ! Autant dire qu'on n'attendait plus vraiment cette suite maintes fois annoncée. Pourtant, si on y réfléchit bien, rien de plus logique à ce qu'elle apparaisse seulement maintenant. Avant **Universal Soldier**, Roland Emmerich réalisait encore des séries B en Allemagne et Jean-Claude Van Damme persistait sur le ring. Avec le succès du film, leurs carrières respectives connaissent un sérieux coup de fouet. Le premier signe ensuite les blockbusters **Stargate**, **Independence Day** et **Godzilla**, et le second peut alors s'offrir les services de John Woo pour les besoins de **Chasse à l'Homme**. Mais depuis, le parcours de l'acteur ressemble à des montagnes russes. **Mort Subite** et **Le Grand Tournoi** sont des bides retentissants et ses deux films pour Tsui Hark, **Double Team** et **Piège à Hong Kong**, continuent de nuire à sa carrière. A tel point que **Légionnaire** sort directement en vidéo aux États-Unis et qu'il se retrouve à tourner le petit film d'action **Inferno** pour PM Entertainment. Désormais, la suite d'**Universal Soldier** n'est plus un luxe, elle s'impose !

«*Universal Soldier avait conquis une grande partie du public et reste pour moi un souvenir inoubliable*» se souvient Van Damme. «*C'était un excellent film d'action qui combinait plusieurs genres et qui m'avait permis de m'éloigner des films de kickboxing. J'avais donc envie de renouer avec le personnage de Luc Devreux, lui permettre de vivre à nouveau, mais différemment, avec l'enrichissement de plusieurs années d'expérience, à la fois sur le plan humain et tactique. Dans Universal Soldier : Le Combat Absolu, on le retrouve veuf, père d'une adolescente et retiré des conflits sur le terrain. Il apporte son savoir-faire technique à un programme de recherche élaboré*».

Rappel des événements : ancien soldat d'élite officiellement mort au Vietnam, Luc Devreux est transformé en UniSol, un prototype de combattant ultra-sophistiqué, conditionné pour pouvoir survivre à n'importe quel type de mission. Commençant à découvrir les sentiments humains, le fruit de la technologie se rebiffe contre ses créateurs. **Universal Soldier : Le Combat Absolu** fait donc office de suite directe au film de Roland Emmerich. Luc Devreux est aujourd'hui expert et conseiller technique sur un nouveau projet similaire, assistant l'armée et le gouvernement dans leur désir de mettre sur pied une nouvelle génération de soldats invincibles. Ordinateur super-puissant, véritable entité vivante, S.E.T.H. veille au bon déroulement des recherches tout en occupant les journées d'Hillary, la fille de Luc. Lorsqu'il apprend que le gouvernement décide de stopper le projet pour des raisons politiques, S.E.T.H. se sent menacé et reprend le contrôle des opérations pour préserver son existence et celle des UniSols, supprimant son créateur au passage. Il lui faut maintenant mettre la main sur Luc, le seul à connaître les codes qui pourront le déconnecter...

Voilà un film qui risque de rabattre le caquet des détracteurs de Van Damme. Car **Universal Soldier : Le Combat Absolu** n'est pas le nanar attendu mais une excellente série B qui va à cent à l'heure, qui accumule scènes d'action musclées et combats titanesques. Rien d'étonnant lorsqu'on sait que le réalisateur Mic Rodgers, ancien cascadeur, est un réalisateur de seconde équipe qui a dirigé les affrontements barbares de **Braveheart** et quelques-uns des gunfights de **Payback**. Une pointure dans le milieu, autrement plus douée que son confrère Vic Armstrong, qui s'était lui aussi essayé à la mise en scène avec l'inégal **Au-dessus de la Loi**, un film d'action avec Dolph Lundgren sous influence du cinéma de Hong Kong. Plus à l'aise, Mic Rodgers choisit les meilleurs angles sans en abuser, opte pour un montage dynamique et clair, fait péter le décor à la moindre occasion. Dans **Universal Soldier : Le Combat Absolu**, les douilles s'éjectent par centaines pour venir joncher le plancher, des hydrogliisseurs se poursuivent à travers des manéages à vive allure, les figurants se foutent méchamment sur la tronche à intervalles réguliers, traversent des salles entières sous l'impulsion d'un coup de pied bien envoyé, ou tombent du haut d'un immeuble pour aller écrabouiller une voiture cinq étages plus bas.

Le vilain Roméo, chef de file des UniSols, fait d'ailleurs les frais à plusieurs reprises de ces cascades à répétition. Interprété par l'imposante star du catch Bill Goldberg (1,91m, 130kg !), Roméo est un vrai Terminator. Imperturbable, le sourire carnassier et l'air sarcastique, il charge sur sa cible tel un rhinocéros, tête baissée, enfonçant les murs avec son crâne. «*Pour moi, c'était naturel de jouer Roméo, tout mon personnage public, celui du catch, est essentiellement le même. Je suis aussi dur à abattre sur le ring qu'au cinéma. Luc et Maggie croient à chaque fois m'avoir tué, mais je reviens toujours. Je suis celui dont on ne peut jamais se débarrasser. Quoiqu'il arrive, je survis !*» déclare la brute. Passé sous les roues d'un poids lourd, transformé en torche humaine, explosé au lance-roquette... rien n'y fait. Une véritable plaie ce Roméo ! Et aussi l'élément comique du film avec son air de machine à tuer limitée du ciboulot.

Jamais prétentieux, **Universal Soldier : Le Combat Absolu** a pour seul objectif de divertir le spectateur, qui en a largement pour son argent. Rédigée par deux spécialistes de la série Z, William Malone (**Créature**) et John Fasano (**Rock'n Roll Nightmare**), l'histoire brasse les références au genre et ne laisse pas les femmes en reste, qui participent tout aussi activement à l'action. Comme l'athlétique Maggie, assistante de Luc et combattante chevronnée, ou la journaliste obstinée Erin, qui se surprendra à déboulonner des UniSols malgré elle. Autant d'éléments qui participent à rendre cette suite largement supérieure à l'original et à en faire le meilleur film de Jean-Claude Van Damme à ce jour, pour une fois aussi à l'aise dans les combats (le dernier est un morceau d'anthologie) que dans l'expression des (quelques) sentiments. Décidément, quelle heureuse surprise !

Damien GRANGER

Universal Soldier : The Return. USA. 1999. Réal.: Mic Rodgers. Scén.: William Malone et John Fasano. Dir. Phot., Michael A. Benson. Mus.: Don Davis. SPFX.: John Digaetano III et KNB EFX Group. Prod.: Craig Baumgarten (Baumgarten Prophet Entertainment), Allen Shapiro (IndieProd Company) et Jean-Claude Van Damme (Long Road). Int.: Jean-Claude Van Damme, Michael Jay White, Heidi Schanz, Xander Berkeley, Justin Lazard, Kiana Tom... Dur.: 1 h 33. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie le 14 juillet 1999.

CARRIE 2 : LA HAINE

Le Carrie original est un morceau de choix pour qui tente de démontrer que Brian De Palma est un des plus grands pornographes de l'Histoire. L'homme qui, par ses simples choix de mise en scène, a transformé un condensé de bêtise manageresque en un monument de perversité, de pulsions inavouables, et mis à jour la totale vulgarité du genre humain, cet homme est à lui seul le garant de la toute-puissance du génie cinématographique. Grâce éternelle lui soit rendue. Et si la démonstration venait à manquer de preuves irréfutables, alors ce **Carrie 2 : La Haine** (mazette, quel titre !) serait le plus imparable des arguments. Car voilà, dans toute sa splendeur, ce que le film de De Palma aurait dû être, s'il n'avait pas été perturbé par la vision d'un artiste. Pur produit de l'opportunisme ado-cul de ces deux dernières années (pour les titres, placer le terme «Sexe» devant n'importe quel autre mot), **Carrie 2** est bien, sur le papier, un quasi-remake. Une adolescente, douée de pouvoirs télékynésiques, vit de déchirants conflits existentiels. Aucun garçon n'accepte de la ramener et sa mère hystérique la renie. Lorsque le petit prince des collines (un mix de footballeur et de boy band) commence à éprouver des sentiments pour la laideronne, et qu'un groupe de gosses de riches envisage un plan d'humiliation démoniaque, on sait que les pouvoirs terribles du boudin ne vont pas tarder à se manifester.
Hymne à la vacuité, filmé comme une pub pour yaourt, **Carrie 2** donne, au mieux, dans l'humour involontaire (reprise d'une vieille pub pour les K7 BASF), balance sans prévenir des flashes-back incohérents tirés du premier épisode (par le truchement de la pauvre Amy Irving), et pose un œil complaisant, faussement réprobateur, sur les vilenies de ses protagonistes. Après une heure et quart de torture par le vide arrive le climax, qu'on attendait pour au moins voir tous ces crétins réduits en bouillie. Katt Shea, la réalisatrice, nous gratifie alors d'un carnage propre, clinique, télévisuel, avec des travellings obliques à la Joel Schumacher. C'est le moment où la nausée qu'on gardait bien au chaud se manifeste, pas forcément pour les bonnes raisons.

Rafik 2 : j'ai La Haine

Carrie 2 : The Rage. USA. 1999. Réal.: Katt Shea. Scén.: Rafael Moreu. Dir. Phot.: Donald M. Morgan. Mus.: Danny B. Harvey. SFPX : Roy Arbogast, Stuart Robertson, Tom Burman. Prod.: Paul Monash, Patrick Palmer pour Red Bank Films et United Artists. Int.: Emily Bergl, Jason London, Dylan Bruno, J. Smith Cameron, Amy Irving... Dist.: United International Pictures. Dur.: 1 h 44. Sortie le 25 août 1999.

Interview : EMILY BERGL

Les jeunes actrices américaines ont aujourd'hui de la chance. Le regain d'intérêt du public US pour les films d'horreur leur assure une chance de notoriété immédiate, même lorsqu'elles ont un nom aussi peu glamour qu'Emily Bergl (prononcez Berguelle). La jeune fille n'avait jamais fait de cinéma, mais après quelques séances de casting, la voilà qui se retrouve directement en tête d'affiche de la suite-remake du chef-d'œuvre de Brian De Palma, CARRIE.

N'est-ce pas un peu lourd de succéder à Sissy Spacek ?

Si, bien sûr. D'autant plus que le premier **Carrie** est un vrai classique, un film que tout le monde connaît, même ceux qui ne l'ont jamais vu. Mais je ne pouvais pas laisser passer un rôle comme celui-ci par crainte de ne pas être à la hauteur. Et puis, j'ai une relation assez spéciale avec le premier **Carrie**. Je me souviens que toute petite, au vidéo-club de mon quartier, je restais de longues minutes scotchée devant la jaquette du film. La photo de Sissy Spacek couverte de sang en tenue de soirée me fascinait. Je ne sais toujours pas pourquoi. Peut-être était-ce un signe ?

Amy Irving avait décroché son premier rôle au cinéma dans le film de De Palma. A-t-elle joué à la grande sœur donneuse de conseils sur cette suite ?

Amy m'a aidée, elle a une expérience considérable et c'est une excellente actrice, mais surtout elle m'a traitée comme une de ses paires. Je trouve ça remarquable. J'ai vu pas mal de ses films en grandissant. Mes parents considéraient qu'il n'y a pas d'âge pour voir des bons films. A sept ans, j'avais vu tous les Woody Allen ! Je me souviens aussi d'un joli film avec Richard Dreyfuss et Amy Irving, **Le Concours**. Je joue donc pour la première fois devant une caméra avec une actrice qui a bercé mon enfance. Mais sur le plateau, nous avons essayé de garder une certaine distance. Le film joue sur l'antagonisme de nos deux personnages. Elle joue la conseillère d'orientation, un peu la psy du lycée, et elle essaie de faire en sorte que mon personnage se libère de ses inhibitions. Je m'y refuse totalement, ayant peur de déclencher des catastrophes en exprimant mes émotions. Il ne fallait donc pas que nous apparaissions trop complices à l'écran. Mais cet antagonisme a rendu le fait de jouer avec Amy encore plus passionnant et enrichissant.

Le look de Rachel est particulièrement sombre. Pourquoi ce choix ?

Dans le film original, Carrie était rejetée par les autres à cause de la hantise de sa mère. Ici, Rachel choisit elle-même de se mettre à part. Elle opte pour une individualité marginale. Et son look est destiné à éloigner les autres. Elle sait qu'elle n'est pas prête à supporter la pression que les autres adolescents lui imposeraient. Le film parle beaucoup de la tension, notamment sur le plan de la sexualité, à laquelle les jeunes sont confrontés pendant leur années de lycée. Ils subissent une pression énorme de leurs pairs, qui les poussent à devenir sexuellement actifs souvent bien avant qu'ils ne soient prêts. Parler de ce problème est une des raisons qui m'a incité à faire ce film. J'en ai été victime, comme la majorité des garçons et des filles de cet âge. En ce sens, **Carrie 2** échappe à la vague récente des films d'horreur style **Scream** ou **Souviens-toi... l'Été Dernier** qui sortent à la chaîne aujourd'hui. Ils sont tous remplis d'ironie ou se moquent du genre. Ici, nous sommes loin de ça. **Carrie 2** est davantage un drame psychologique qu'un film d'horreur.

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

WISHMASTER 2

Pas besoin d'avoir vu Wishmaster pour mater cette suite, construite d'ailleurs comme un remake. Plutôt que de prendre pour acquis les événements du premier film, les auteurs de **Wishmaster 2**, sous couvert de nouveaux personnages et d'une histoire singulièrement différente, préfèrent faire table rase pour redéfinir la mythologie qui entoure le Djinn. Sympa pour les retardataires, mais limite énervant pour les fidèles. Cette fois, le mauvais génie s'en prend à Morgana, jeune paumée qui le libère accidentellement de son opale pendant le cambriolage d'une galerie d'art. Lorsque la police arrive sur les lieux du crime, le Djinn a repris la forme humaine de Nathaniel Demarest et se laisse arrêter sans broncher. Envoyé en prison, il reprend illico presto son rituel apocalyptique : rassembler mille et une âmes en exaucant leurs vœux afin de déchaîner les forces du mal sur la Terre. Psychiquement liée au Djinn, Morgana revit chacune des mises à mort du mauvais génie dans son sommeil. Au bord de la folie, elle va demander l'aide de son ancien amant, devenu prêtre. Car seule une âme saine pourra stopper le Djinn. Mais le temps presse, car Demarest s'est échappé de prison et se dirige tout droit vers le plus grand casino de Las Vegas afin de collecter le plus rapidement possible le plus grand nombre d'âmes...

Réalisateur du premier film, Robert Kurtzman s'est fait gentiment remercier et a cédé sa place à Jack Sholder, remarqué il y a plus de dix ans avec la décapante série B **Hidden** avant de se reconvertir dans les téléfilms sous du genre. Également scénariste de **Wishmaster 2**, Jack Sholder se livre à une sorte d'intellectualisation du genre. Les jeux de mot cinglants de l'original sont évincés au profit de scènes de dialogue inutiles et interminables, les meurtres manquent majoritairement d'originalité et le rythme du film souffre d'une profusion de personnages, comme ce mafieux russe, un acolyte du Djinn qui n'apporte rien de plus à l'histoire. Par contre, Jack Sholder réussit parfaitement son coup lorsqu'il s'agit de tirer à boulets rouges sur l'église, de crucifier un prêtre puni pour avoir enfreint son vœu de chasteté. Des scènes qui font sourire malgré un manque flagrant de budget, le principal handicap de ce **Wishmaster 2** plus intelligent que son prédécesseur, mais en même temps beaucoup moins fun.

Damien GRANGER

USA. 1998. Réal. et Scén.: Jack Sholder. Dir. Phot.: Carlos Gonzales. Mus.: David Williams. SPFX.: Anthony C. Ferrante, Soa FX. Prod.: Tony Amatullo pour Artisan Entertainment. Int.: Andrew Divoff, Holly Fields, Chris Weber, Vyto Ruginis, Maria Genero, Tommy «Tiny» Lister Jr, Balcom Windbiel, Paul Johansson... Durée : 1 h 45. Dist.: CTV International. Sorti le 7 juillet 1999.

Interview :

ANDREW DIVOFF

Habitué du petit écran (les séries HEALLANDER, MACGYVER, MARTIAL LAW), Andrew Divoff fréquente tout aussi régulièrement le cinéma, où il a construit sa carrière sur des rôles de méchant : 48 HEURES DE PLUS, A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE, AIR FORCE ONE, WISHMASTER... Et maintenant WISHMASTER 2, où il retrouve le personnage de Nathaniel Demarest, un mauvais génie cynique.

Avez-vous été surpris quand on vous a demandé de remplir pour un deuxième *Wishmaster* ?

Lorsque j'ai rencontré Robert Kurtzman, le réalisateur du premier film, nous avons signé un contrat où il était question que Wishmaster devienne une série de plusieurs films. C'est une possibilité que nous avons tout de suite envisagée. Je n'ai donc pas été surpris, j'étais simplement content. D'abord parce que j'adore le genre. Et aussi parce que j'étais cette fois plus en confiance, vu que je connaissais déjà le personnage, ses deux facettes.

Qu'est-ce qui caractérise le plus le Djinn ?

A mon avis, la voix est un élément primordial du personnage, son principal attrait. Je me suis entraîné pendant quatre semaines, à enregistrer différents essais. Finalement, l'idée s'est imposée à moi par accident. Je me suis aperçu qu'en buvant un milk-shake, le lait glacé sur ma gorge donnait à ma voix une consonance plus profonde, plus intérieure, un son étrange, presque dérangeant, comme s'il venait d'outre-tombe.

Vous êtes-vous spécialement préparé pour interpréter ce double personnage ?

Plus pour la partie humaine du rôle que pour la créature. Car en plus de la voix, l'existence du monstre passe par le costume et les maquillages. Par contre, pour incarner Nathaniel Demarest, il fallait que je trouve le moyen de transmettre le sentiment que le monstre se dissimule sous les traits d'un homme, et non le contraire. Il marche donc comme un zombie, imperturbable, il ne cligne jamais des yeux, même pas quand il est entouré de fumée. Tout cela devait aussi se traduire au travers de la personnalité de Demarest. Là encore, vous nous sommes servis de la voix, qui est moins sombre que celle du Djinn. Et de temps en temps, au détour d'une intonation, tout en gardant son apparence humaine, on sent le monstre ressurgir. C'était un bon moyen de définir le personnage.

Vous vous êtes spécialisé dans les rôles de méchants. En quoi vous attirent-ils ?

Avec la mentalité américaine, on est facilement jugé, catalogué. Ma tête est tellement associée à ce genre de personnages que j'aurai du mal à sortir du registre ! Mais je ne pense pas pouvoir être catalogué méchant standard car à chaque fois que j'aborde un nouveau personnage, j'essaie de le jouer différemment en apportant une partie de moi-même. C'est ce qui m'attire dans le métier d'acteur, pouvoir jouer un rôle impossible à tenir dans la vie, et l'exagérer pour qu'il devienne plus attrayant. Le Djinn n'est pas seulement mauvais : il a aussi de l'humour ! L'exemple des serial-killers est très intéressant. Ce sont des gens «normaux», avec des envies, des faiblesses, des passions, des désirs. Je trouve la psychologie des serial-killers fascinante. En Amérique, les gens sont tous sous pression, continuellement. A force, certains sont susceptibles de perdre la raison et leurs fantasmes les poussent dès lors à tuer tout le monde. Le plus incroyable, c'est les témoignages des voisins dans ce genre d'affaire : «Mais vous savez, c'était le gars le plus gentil du monde» !

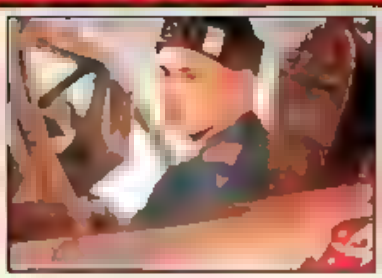
Comment réagissez-vous face aux accusations dont est victime le cinéma dit violent, à savoir que certains films pourraient influencer les spectateurs et les pousser à passer à l'acte ?

Déjà, ceux qui avancent ce genre de théories peuvent-ils prouver que les films avec des bons sentiments influencent également les gens, mais positivement ? Je ne crois pas. A mon avis, les films qui utilisent la violence comme moyen d'expression ont leur place sur les écrans. Vouloir tout contrôler, c'est rejeter ce qui est différent, certaines choses qu'on ne comprend pas, qui nous dépassent. C'est une philosophie plutôt étrange, et surtout très hypocrite, car la société américaine est ravagée par la violence, les armes... Tout ça est ancré dans la mentalité américaine, le système éducatif. C'est un problème qui vient avant tout de la constitution américaine. La loi, considérée comme inaliénable, nous donne le droit de posséder des armes en toute liberté, sans avoir besoin de permis. A mon avis, c'est plutôt là que se trouve le fond du problème. Posséder une arme dans le but de se protéger est un des fondements de la société américaine. Les méthodes éducatives fonctionnent mal et la philosophie reste basée sur l'emploi de la violence. C'est ridicule d'accuser le cinéma de tous les maux de la société.

Propos recueillis par **Cyril CAVALIÉ**
(Traduction : **Bruno PAUL**)

Andrew Divoff : un acteur qui corbure au Djinn !

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE



WING COMMANDER

Comme pour [illegible] on a pensé se casser le nez. Mais comme [illegible] le bout de gras [illegible] on a finalement [illegible] et on a bien fait. Et à ceux qui [illegible] **Wing Commander** [illegible] Terre engagée contre [illegible] les malfaisants nous fauchent la recette du bond dans l'espace. Gaspature ! La terre est à portée [illegible] **Wing Commander** [illegible] moult jeux vidéo qui ont fait frétiller plus d'un ordi [illegible] **Wing Commander** s'inspire directement [illegible] semblent sortir direct de **Babel** (ont malgré [illegible] un peu tâché). On se surprend même à plusieurs reprises à chercher son joystick sous le fauteuil [illegible] maudit des conquérants d'étoile, est de fait se [illegible] titise la curiosité, et aurait largement mérité de mener l'histoire. Ce qui, avouons-le, n'aurait pas été du luxe. Sans être fondamentalement désagréable, ce film de guerre mâtiné de space-op [illegible] peut cacher bien longtemps son profond manque d'originalité. A trop vouloir respecter les classiques du genre, le film de Roberts perd toute consistance. Et les personnages passent la deuxième couche avec leur psychologie aussi épaisse qu'un ticket de métro. Certaines scènes, louchant [illegible] la guimauve, sont à la limite du risible (voir la consternante scène finale). BD sans le kitsch. **Star Wars** sans le souffle, ce qui aurait pu être un efficace délire visuel n'est qu'un pompage poussif.

Frédéric LELIÈVRE

USA. 1998. Réal : Chris Robert. Scén. : Kevin Droney, Mike Finch & Chris Robert. Dir. Phot. : Thierry Arbogast. Mus. : Prod. : Todd Moyer pour No Prisoners Productions/Digital Anvil/Origins Systems Inc./The Carousel Picture Company. Int. : Freddie Prinze, Saffron Burrows, Matthew Lillard, [illegible] David Suchet, David Warner, Jürgen [illegible] Dist. : UIP. Dur. : 1 h 40. Sorti le 7 juill[illegible]

KILLER KONDOM

Un film allemand bien flemmard. **Killer Kondom** repose sur une idée, une seule, contenue dans son titre. Une idée pas mauvaise [illegible] demeurant puisqu'elle transforme un outil pratique en engin meurtrier. Loin des boissons gazeuses empoisonnées et du poulet à la dioxine, c'est ici la capote qui est contaminée par un mal étrange. Un point de départ intéressant que le film de Martin Walz (tiré de la BD de Ralph König) sous-estime constamment, préférant se tourner vers un humour potache très lourd. On a donc droit au cheminement laborieux d'un inspecteur de police gay, désireux de se venger d'une capote tueuse (qui lui a croqué un testicule) et écumant un hôtel miteux où sont victimes plusieurs clients de prostitué(e)s. Passons sur le fait que tout le monde parle allemand à New York, passons aussi sur le fait que le film [illegible] une apologie très maladroite de l'homosexualité. Que reste-t-il ? Ben rien, à part les créatures elles-mêmes, au design amusant, conçues par un H.R. Giger (le père d'**Alien**) tombé bien bas. Dans un final des plus burlesques, la [illegible] sœur à l'origine du fléau tombe dans un marais de capotes tueuses que n'aurait pas renié Ed Wood. On ne pouvait souhaiter plus Z. Et ce n'est pas la tentative de **Killer Kondom** de parodier le film noir ni une ou deux allusions à quelques bons films (notamment **Cruising** de Friedkin) qui sauvent cette production ringarde de la médiocrité. Même s'il s'attaque à toute les institutions, le film ne surprend jamais, et son concept, amusant de prime abord, s'est beaucoup moins sur une longue heure quarante trois. Manifestement destiné au plus large public possible, il finit par manger à tous les râteliers, donne aux capotes des allures farceuses de gremlins et s'interdit tout plan choquant malgré le caractère outrancier de son sujet. C'est dire si **Killer Kondom** part en couilles.

Erich VOGEL

Allemagne. 1997. Réal : Martin Walz. Scén. : Ralph König & Martin Walz d'après la bande dessinée de Ralph König. Dir. phot. : Alexander Hornsch. Mus. : Enis Vikhicky. SPFX : Jörg Buttgereit. Prod : Ralph S. Dietrich & Harald Reichetner pour Ascot-Elite Production. Int. : Udo Samel, Peter Lohmeyer, Ir Berben, Marc Richter, Leonard Lansick,. Dur. : 1 h 43. Dist. : K Films. Sorti le 9 juin 1999.

Robert Rodriguez & Quentin Tarantino

FULL TILT BOOGIE

Pas besoin d'aimer **Une Nuit en Enfer** pour se laisser séduire par son making of. En règle générale, les films de déconneurs sont plus drôles dans les coulisses qu'à l'écran. En suivant les dix semaines de tournage du «vampire [illegible]» de Robert Rodriguez, Sarah Kelly signe un documentaire épatant où on comprend que, bon ou mauvais, nanar ou chef-d'œuvre, chaque film développe ses propres intrigues et rencontre d'innombrables problèmes : l'assistante personnelle de George Clooney va-t-elle enfin sortir avec le beau chef électro ? les tempêtes de sable vont-elles irrémédiablement chambouler le planning des scènes dans le désert ? la star d'**Urgences** va-t-elle enfin réussir à dire son texte AVANT la dixième prise ? Quentin Tarantino peut-il vraiment s'empêcher de cabotiner quand une caméra est braquée sur lui ?, Salma Hayek veut-elle coucher avec moi ?, le plateau va-t-il être entièrement réduit en cendres suite à une explosion plus forte que prévue ? des syndicats qui veulent interrompre le tournage ? des producteurs qui refusent de se plier à leurs règles, qui va l'emporter ?

Pendant que tout ce beau monde s'affaire [illegible]veusement, le Dieu Tout Puissant du tournage, le réalisateur, Robert Rodriguez donc, joue de la guitare sur la chaise marquée de son nom avec l'air de se foutre royalement de ce qui se passe (Rafik Djoumi me souffle à l'oreille qu'il est parei[illegible] en interview !). Pour un cinéaste à la réputation d'homme à tout faire, ça a fout mal. Le dilettantisme apparent de Rodriguez expliquerait cependant pourquoi certains voient en lui un véritable «Z man» tranquillement intégré à Hollywood, torchant des films à la va vite pour un résultat oscillant entre le franchement navrant et l'éminemment sympathique. Ce dont [illegible]se doutait, et ce que semble confirmer **Full Tilt Boogie**, c'est que le talent du bonhomme est proportionnel à celui de l'équipe technique du film qu'il est en train de faire !

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1997. Réal : Sarah Kelly. Dir. Phot. : Chris Gallo. Mus. : Dominic Kelly & Cary Berger. Prod : Rena Ivy Glickman & Quentin Tarantino. Dist : Bac Films. Dur. : 1 h 51. Sorti le 23 juin 1999.

A propos de MATRIX

Interview : JOEL SILVER

En matière de cinéma, et plus précisément de films d'action, Joel Silver est un producteur avisé qui redéfinit et révolutionne régulièrement le genre. Il y a d'abord eu L'ARME FATALE, puis PIÈGE DE CRISTAL et maintenant MATRIX, gros succès financier — le film fait un carton dans tous les pays où il est sorti —, mais également joli succès critique. Bref, une véritable consécration pour Silver, une des figures les plus importantes d'Hollywood.

Quelles ont été vos premières réactions lorsque vous avez découvert le scénario de *Matrix* ?

J'ai été immédiatement excité par le projet. J'ai pensé que c'était quelque chose que je n'avais jamais vu au cinéma, que le public lui-même n'avait jamais vu. L'histoire était inhabituelle, unique. A chaque page, il y avait une idée intéressante. Les effets visuels étaient exactement décrits tels que les frères Wachowski les envisageaient à l'écran, et je me suis dit que si on arrivait à retranscrire au cinéma ce qu'ils avaient dans la tête, le film allait être exceptionnel. Et je suis plus que satisfait du résultat.

Pensez-vous avoir contribué au succès de *Matrix* ? Après tout, c'était le premier film à gros budget des frères Wachowski, alors que pour vous ça n'a rien de nouveau...

C'est leur film, leur vision. Ce sont eux les réalisateurs et je ne veux pas leur voler la vedette. Je n'ai fait que les aider à faire ce film du mieux possible : comment rendre réel ce qu'ils avaient en tête, comment créer ce qu'ils avaient conçu. En fait, ce sont même eux qui m'ont permis de faire quelque chose de nouveau. C'est très rafraîchissant pour moi d'envisager l'action sous cet angle, d'incorporer à l'histoire et à la technologie informatique des effets visuels inédits et le style kung-fu. Je suis heureux que Matrix soit bon et qu'il marche. Aujourd'hui, deux suites ont même été envisagées. Heureusement, car dès le départ, ils ont conçu Matrix comme une trilogie. Je meurs déjà d'envie de me lancer sur le prochain !

Certains pensent que la Matrice pourrait être l'incarnation du système hollywoodien.

Ça pourrait, en effet. Elle représente tout système qui refuse le changement et la remise en question. Ce fut même le cas pour le film au sein du système hollywoodien prouve pourtant que ça peut changer ! La agon dont tout ça s'est fait est incroyable. Les frères Wachowski avaient réalisé Bound, qui avait impressionné les studios, puis ils ont proposé ce nouveau projet et on leur a laissé le champ libre. C'est la marque d'une grande avancée et d'un vrai changement dans le système. C'est très excitant.

Comment avez-vous rencontré les frères Wachowski ?

Je les connais depuis des années. Ils ont écrit Assassins pour moi, mais ni eux ni moi n'avons été satisfaits par le film. C'est Richard Donner qui a changé la direction de l'histoire et qui a entièrement réécrit le scénario. Ce qui est vraiment honteux. Je pense que c'est cette expérience, plus qu'aucune autre, qui leur a fait prendre conscience qu'ils devaient mettre en scène eux-mêmes leurs scénarios. C'est pourquoi ils ont fait Bound, pour montrer qu'ils savaient aussi réaliser.

Quel est exactement le budget des effets spéciaux ?

Le budget du film est un tout, je ne sépare pas le budget des effets spéciaux du reste. Le film a été produit par *Warner*, mais également par une société de production et de distribution australienne, *Village Roadshow Pictures*. Beaucoup d'effets visuels ont été faits en Australie, mais aussi sur la côte Est et la côte Ouest des USA. Nous avons eu la chance d'avoir un superviseur des effets spéciaux absolument formidable, John Gaeta. Il a fait un travail exceptionnel pour le film. Il s'est occupé de tout coordonner, mais la plupart des effets n'ayant jamais été

[illegible] avant, c'était un vrai défi pour [illegible]. C'était un peu comme de partir à la découverte du Nouveau Monde, si ce n'est que ce monde-là est technologique.

Pensez-vous que le public ait besoin d'être familier avec la cyber-culture pour mieux comprendre le film ?

Pour voir Matrix, ce n'est pas gênant de ne pas connaître la cyber-culture. Par contre, si les gens savent déjà naviguer sur le Web et s'en servir, s'ils connaissent les ordinateurs, les icônes, s'ils savent comment fonctionnent les programmes, s'ils sont au fait de la grammaire technologique dans ce sens-là, un plus qui permet de comprendre le film à 100%. A la première projection test du film, les exécutifs de la *Warner* ont demandé : «Mais qui sont les méchants ? Est-ce que ce sont des robots ?» Les gens, des jeunes pour la plupart, leur ont répondu : «Non, ce sont des programmes informatiques». Les exécutifs se sont accrochés à l'idée de robots parce qu'ils avaient du mal à envisager une entité qui n'existe pas. Si vous comprenez la terminologie informatique, alors vous n'avez pas besoin de vous référer à des robots. Vous savez ce que sont les méchants. Sans cette approche, vous pouvez être quelque peu perdu en voyant le film. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que beaucoup de gens retournent le voir plusieurs fois. Quand ils comprennent que ce sont des entités, l'histoire trouve toute sa signification.

Pensez-vous que Richard Donner aurait pu réaliser *Matrix* ?

Sans hésiter, non ! J'aimerais c'est difficile de savoir ce qui est nouveau, ce qui se passe réellement. C'est tellement plus facile de s'accrocher à ce qui a déjà été fait... Je suis content d'avoir produit les quatre Arme Fatale, mais je n'ai pas envie d'en faire d'autres.

Vous croyez que les gens ne veulent plus voir ce genre de films ?

Je ne sais pas. En tout cas, pour moi, c'est du passé et c'est dépassé. J'aime les produire, et je suis content que les gens les regardent encore à la télé ou en vidéo, mais c'est fini. On ne peut pas remettre éternellement les même protagonistes dans les même situations avec les même gags stupides. Je crois qu'il est temps d'évoluer et de passer à autre chose. Un film comme *Matrix* montre qu'il y a de nouveaux moyens d'aborder le genre, sans qu'il paraisse poussiéreux et démodé. On a essayé à chaque fois de rendre ces films frais et nouveaux mais ça ne marche pas, ça reste la même recette réchauffée. J'aime bien ça, mais bon.

Pourquoi avez-vous choisi de vous spécialiser dans les films d'action ?

Tout simplement parce que j'adore ça. Je crois qu'en tant que producteur, les films d'action me permettent d'avoir une réelle contribution. Le processus de fabrication d'un film est tellement l'affaire des réalisateurs. C'est le réalisateur qui se doit d'avoir son point de vue, et d'exposer ses propres intérêts, que ce soit pour un film dramatique, une histoire d'amour ou une comédie. Mais la logistique d'un film d'action est tellement énorme que ça me permet de collaborer et d'apporter ma contribution au film. C'est une chose d'avoir un scénario de film d'action et de se dire qu'on veut faire le film. Mais arriver à le faire en est une autre. Et c'est là que j'intervenais.

Pensez-vous que *Matrix* va changer le paysage cinématographique ?

Il y a des chances. Ce que dit en essence le film, c'est qu'il faut libérer son esprit, s'ouvrir. Il faut que l'on s'ouvre à de nouveaux films, de nouvelles personnes et de nouvelles idées. Les Wachowski ont créé toutes ces images, tous ces effets, les ralentis, les mouvements incroyables. C'était leur vision. C'était ce qu'ils avaient en tête. Je ne sais pas pourquoi personne d'autre n'avait eu cette vision, mais en tout cas, eux, l'ont eue. Ils sont jeunes, et ils sont différents. Et eux-mêmes n'ont jamais fait quelque chose comme ça avant. Il y a beaucoup de jeunes en ce moment qui, grâce à la technologie d'aujourd'hui, sont en train d'imaginer de nouvelles choses que l'on ne soupçonne même pas. C'est en train d'arriver. Bientôt il n'y aura plus de

film sur pellicule, on regardera les films sur de nouveaux supports. Et ça va aller très vite. On va le vivre bientôt. On ne filmera même plus en pellicule. Je ne sais pas quel sera le support mais ça va changer et changer le cinéma aussi. On peut penser que l'on verra un jour des colons sur Mars, mais je ne crois pas que nous vivrons assez vieux pour voir ça. Par contre, on verra très vite des caméras sans pellicule.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

PASSE VIRTUEL

Einstein de l'informatique, le vieux Hannon Fuller a recréé sa jeunesse : New York en 1937. Profitant d'une balade virtuelle, il glisse dans ce passé réinventé un message urgent à Douglas, son associé. Une bien bonne idée puisque le vieux n'a pas le temps de revenir parmi nous : il se fait hardiment tamponner la viande. Dès son réveil, le brave Douglas fera tout pour retrouver le message. D'autant qu'il n'est pas fichu de se souvenir de ce qu'il a fait de sa nuit précédente. Et pour tout arranger, ce qu'il a sur sa chemise, c'est pas de la confiture de groseille.

Loin des gros blockbusters gavés de pognon à défaut d'idées, **Passé Virtuel** met en avant un scénario d'une grande richesse. C'est d'autant plus surprenant que le producteur Roland Emmerich (**Godzilla**, **ID4**) ne nous a pas habitués à tant de finesse. Inspiré d'un roman de Daniel Galouye «Simulacron 3», cette réflexion sur la création, la réalité, et cette capacité du créateur à se prendre pour dieu le père, se situe dans la droite file des enfants de **Matrix**. Propice aux délires scénaristiques les plus étourdissants, le scénario aurait hélas mérité d'être mieux exploité. Pour oublier de poser certaines questions, pour ne pas approfondir la duplicité des personnages, le jeu des substitutions et des réalités à tirer, l'histoire garde des zones d'ombre qui enlaidissent certains passages un peu caricaturaux. Tout cela interdit qu'au final la boucle, pourtant très excitante, soit clairement bouclée, comme avait su le faire Proyas avec son **Dark City**.

M'enfin, soyons juste, **Passé Virtuel** laisse un bon souvenir. La réalisation de Josef Rusnak est élégante et agréable, et le plaisant mélange science-fiction/polar noir est fort bien servi par une distribution sans tête d'affiche. Bien que fort raisonnable, le budget permet un beau travail de FX, entre de vrais décors soignés et des bâtiments [illegible] impeccables. Le New York

d'avant-guerre est magnifique (une mousse qui, souhaitons-le, donnera des idées d'incursions historiques ET méticuleuses). Les froids décors de notre cyber-présent en apparaissent du coup bien cheap. Bien qu'imparfait, **Passé Virtuel** est un film intéressant, représentatif d'un nouveau genre cinématographique. Il fut un temps où les voyages intérieurs consistaient à rêvasser au bord de l'eau, charmé par le doux ouvrage des cygnes en train de forniquer. Aujourd'hui, le voyage intérieur consiste à se coller un casque à bigoudis sur la tête pour se catapulter dans une infinité virtuelle, sans même quitter ses babouches. Très dans l'esprit de notre autiste époque : nous entrons dans une ère de fiction pour laquelle l'unité de lieu n'est plus qu'une unité de temps, et le fil de l'histoire l'exutoire de notre imagination visuelle. Après la voiture du road-movie qui nous embarquait sur la route, voilà le cyber-road qui nous fait voyager à l'intérieur de la tête. C'est très excitant, mais les agences de voyage vont faire la tronche.

Frédéric LEFÈVRE

The Thirteenth Floor. USA. 1999. Réal. Josef Rusnak. Scén. Josef Rusnak, Ravel Centeno-Rodriguez, d'après un roman Daniel Galouye : Dir. Phot. Wedigo Von Schultzendorff. Mus. Harald Kloser. Prod. Roland et Ute Emmerich, Marco Weber, Ina Craig Bierko, Armin Mueller Stahl, Gretchen Mol, Vincent d'Onofrio, Dennis Haysbert, Steven Schub... Dist. Columbia Tristar Films. Dur. 1 h 40. Sortie le 18 août 1999.

AVIS CHIFFRÉS

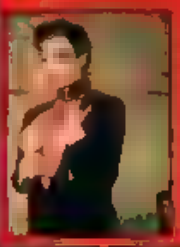
1 nul 2 très mauvais 3 mauvais 4 moyen
5 bon 6 très bon 6 chef-d'œuvre

R.D : Rafik Djoumi D.G : Damien Granger
V.G : Vincent Guigueben J.P.P : Jean-Pierre Putters

	RD	DG	VG	JPP
Carrie 2 : la Haine	1			
Cube	5	5	4	5
eXistenZ	3	3		3
The Faculty	2	0		
La Main qui Tue		5		
Mairs	5	5	5	4
La Momie	5	3	2	
Mon Amie Mortelle	4	4	4	4
Le Projet Blair Witch	4	2		
Le Septième Guerrier	6	6	5	5
Universal Soldier : le Combat Absolu	2	5		
Voyage		4	4	
Wild Wild West		4		
X-Men		5		5

Il est chouette mon Z !

THE BEST OF Z



et bien d'autres

129 F la cassette + 20 F de port (34 mn - VHS SECAM)

Je commande le chef-d'œuvre suivant :

❑ THE BEST OF Z ❑ ATTACK OF SERIAL KILLERS.. Le collector !

Nom/Prénom

Adresse

Code Postal/Ville

A retourner à ARC COMMUNICATION

44 avenue d'Argenteuil, 92600 ASNIERES (chèques à l'ordre de ARC)

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - lasercdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

Catalogue vidéo = 6,70 F en timbres

Catalogue 9.000 photos

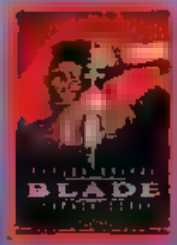
Les 2 catalogues = 10 F en timbres

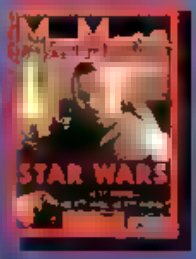
ABONNEMENT

JOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

100 invitations au FESTIVAL DE L'ÉTRANGE

Pour recevoir une entrée gratuite pour la septième édition du Festival de l'Étrange (du 16 au 31 août au Forum des Images à Paris), prière de joindre avec votre abonnement une enveloppe timbrée à votre adresse.





Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix la K7 vidéo de **SCREAM 2** (aussi bien que **Scream**, mais avec un 2 derrière)

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, le t-shirt **MON AMI JOE**, ou une entrée gratuite pour **LE FESTIVAL DE L'ÉTRANGE** (voir ci-dessus), ou l'affichette 40x60cm de **BLADE**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* (dépêchez-vous de compléter votre collection, parce que le 11 août, comme vous savez, paf !...)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros) Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface 120 F. Envoi par avion 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger

WILD WILD WEST

my name is West, James West !

WILL SMITH

Le week-end du 4 juillet aux États-Unis n'est plus seulement celui de l'indépendance. C'est aussi celui de Will Smith. Depuis justement INDEPENDENCE DAY, chaque été voit la sortie sur les écrans du nouveau Will Smith de l'été, avec le succès que l'on connaît. ID4 avait battu tous les records que s'était empressé de surpasser MEN IN BLACK, et que devrait écraser WILD WILD WEST cette année. Will Smith est devenu une star, une vraie. De celles qui remplissent les salles de cinéma, qui vendent des dizaines de millions de CD, qui imposent une danse ou un style vestimentaire à des millions de jeunes dans le monde entier. Pas mal pour un acteur ayant commencé ado dans un gentil sitcom populaire, Le Prince de Bel-Air. Aujourd'hui, il fait partie du club très fermé des acteurs à vingt millions de dollars par film. Un succès mérité ? On vous laisse juger. Une chose est sûre, l'acteur est sympathique et il n'a pas peur des défis difficiles, comme celui de reprendre sur grand écran un personnage rendu mythique par une série télé, le fameux cow-boy agent

Le Dr Arliss Loveless (Kenneth Branagh) : un génie voulant faire main basse sur les États-Unis...

Robert Conrad a imposé une certaine image de James West. Comment lui succéder ?

Difficilement. Conrad a interprété James West dans plus de 115 épisodes. Il a été le cow-boy le plus cool de l'Ouest pendant des années. Mon but était de respecter cette image tout en lui donnant une dimension humoristique. Dans la série, c'était Artemus Gordon qui assurait la comédie. Pour le film, j'avais envie que ce soit plus équilibré. Mais à part ça, il n'était pas question de trop changer la perception que les gens ont de James West. Je désirais qu'il garde son apparence de héros dur et sans pitié envers les méchants. Par exemple, je tenais absolument à ce que les scènes de combats ne soient pas trop chorégraphiées. Je les voulais le plus crues possible : des coups de tête, des coups de poing dans la gueule, un style brut de vraie bagarre entre cow-boys ! Le public connaît et apprécie déjà ce Jim West-là et je ne voulais pas tout changer. D'autant qu'il existe déjà une grande différence physique entre Conrad et moi : la couleur de peau.

Justement, comment abordez-vous cela ?

Il y avait deux solutions : soit faire comme si de rien n'était, soit aborder le changement avec intelligence en replaçant le personnage dans le contexte historique. En 1869, la place d'un homme noir n'était pas exactement la même qu'aujourd'hui. Avec humour, Barry a décidé de parler de la bigoterie et du racisme énorme de l'époque. Cela lui permet de pointer du doigt et de démonter la bêtise du XIXème siècle tout en faisant rire du concept même de mépris interracial. C'est bien si c'est une première. Vous en connaissez beaucoup, vous, des cow-boys noirs dans le cinéma américain ?

Non, pas vraiment. Mais il semble que Barry Sonnenfeld ait surtout voulu mettre l'accent sur l'aspect visuel de son film, vous laissant, vous et les autres comédiens, vous occuper de la comédie. Dans ces conditions, n'était-il pas difficile de donner une vraie dimension à un personnage ?

Je ne crois pas. En voyant le film, j'ai l'impression que les personnages existent vraiment. D'accord, Wild Wild West est une sorte de festin pour l'œil. Barry a fait un sacré boulot ce que vous voyez sur l'écran ■■■

WILD WILD WEST

Loutfi menace le Président en l'écoutant au spectacle de la danse du ventre [illegible] malgré gênée.

■■■ soit parfait : décors, costumes, maquillages, effets spéciaux... Ça ne veut pas dire pour autant qu'il a oublié de s'occuper des acteurs. Je pense d'ailleurs que c'est pour ça qu'il a choisi des comédiens aussi solides que Kevin Kline, Kenneth Branagh ou Salma Hayek. Beaucoup de ceux qui ont vu le film le comparent à un « James Bond de l'Ouest ». Ce n'est pas entièrement faux et ça veut également dire que le personnage est aussi important que les gadgets qu'il utilise ou le décor dans lequel il évolue. Enfin, c'est ainsi que j'in-

Pour assurer la comédie, il semble que vous aimiez bien vous appuyer sur des partenaires possédant une personnalité à l'opposé de la vôtre. Cela a-t-il été le cas pour Kevin Kline ?

Tout à fait. Ce qui est bien avec des comédiens de cette stature, c'est que vous avez beaucoup d'options. Kevin est capable d'aborder la même

West et la vicieuse Miss East (Bai Ling) : fatale attraction ?

scène de quinze façons différentes. Idem pour Kenneth Branagh. Je me souviens avoir assisté au tournage de la scène où ils s'affrontent. Ils étaient impressionnants. Suivant les prises, ils étaient hilarants, ultra-dramatiques, effrayants, émouvants, cinglés... Ils peuvent prendre n'importe quelle direction, pour finalement arriver à la bonne interprétation du texte. Moi, je n'avais plus qu'à les suivre.

Puisque maintenant vous faites dans le western, permettez-moi cette comparaison : ne seriez-vous pas à Barry Sonnenfeld ce que John Wayne était à John Ford ?

C'est la première fois de ma vie qu'on me compare à John Wayne. Je prends !

Je parlais de relation entre le réalisateur et son acteur. Les plus gros succès de Wayne, c'est avec Ford. Pareil pour vous et Sonnenfeld. Et puis ils ont fait tellement de films ensemble qu'ils avaient à peine besoin de se parler sur le plateau. Vous, vous en êtes déjà à deux films avec Sonnenfeld et l'an prochain, vous attaquerez ensemble *Ali*, la biographie du boxeur Muhammad Ali. Ça va durer longtemps entre vous ?

Jusqu'à ce qu'on s'engueule méchamment. Mais comme ni lui ni moi n'élevons la voix, à part pour raconter des blagues, ça risque de durer un petit moment ! Notre relation ■■■ est celle de partenaires, d'associés,

WEST IN BLACK

Accompagnés par Rita Escobar (Salma Hayek), un duo d'un des éminents chercheurs, West et Gordon [illegible] d'abord [illegible] et peu enthousiastes à l'idée de coopérer. Vont pourtant unir leurs forces pour empêcher [illegible] d'assassiner le Président et de [illegible] le monde.

Le cinéma de Barry Sonnenfeld s'apprécie comme [illegible] bonne soirée avec ses moments forts et ses passages à vide, ses surprises et ses déceptions. *Wild Wild West* n'échappe pas

[illegible] pour capitaliser son public, mettre en valeur [illegible] du gadget. Voir *Wild Wild West* c'est comme se [illegible] sur des montagnes russes. On en ressort rapidement [illegible] mais [illegible] c'est bon.

USA, 1999. Réal. : Barry Sonnenfeld. Scén. : S.S. Wilson & Brent Maddock, Jeffrey Price & Peter S. Seaman, d'après un sujet original de Jim Thomas & John Thomas. Dir. Phot. : Michael [illegible]. Mont. : Elmer Bernstein. Déc. : [illegible] (effets visuels), Geoff Heron (effets mécaniques) et Rick Baker (maquillages spéciaux). Prod. : Jon Peters (Peters Entertainment) et Barry Sonnenfeld (Sonnenfeld-Josephson). Int. : Will Smith, Kevin Kline, Kenneth Branagh, Salma Hayek, M. Emmet Walsh, Ted Levine, Frederique van der Wal, Musetta Vander, Bai Ling... Durée : 1 h 44. Dist. : Warner Bros. Sortie le 4 août 1999.

king of comedy

BARRY SONNENFELD

**Le homologue de LA MOMIE, Barry Sonnenfeld n'oublie pas de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Premier film sous cloche, Wild Wild West, il vient même de tirer un premier film sous cloche, Wild Wild West, il vient même de tirer un premier film sous cloche, Wild Wild West, il vient même de tirer un

WILD WILD WEST

James West rencontre un Artemus Gordon (Kevin Kline) déjà expert dans l'art du divertissement !

■ ■ ■ d'amis travaillant ensemble. On ne peut pas vraiment parler de l'habituel rapport réalisateur/acteur. Il existe aussi une autre raison pour laquelle ça marche si bien entre nous : nous aimons tous les deux nous amuser et prendre du plaisir à ce que nous faisons. Je pars toujours du principe que si vous faites quelque chose sans plaisir, vous le faites mal. Barry est d'accord avec moi sur ce point. Du coup, nous faisons en sorte que l'environnement de travail soit plaisant. Sur le plateau, tout le monde doit travailler dans la bonne humeur. Nous ne nous énervons jamais, nous essayons de stresser le moins possible. L'important est de garder l'atmosphère la plus détendue possible.

Vous collectionnez les «blockbusters» : *Bad Boys*, *Independence Day*, *Men in Black* et maintenant *Wild Wild West*. De plus en plus de films dont les budgets dépassent les 600 millions de francs sont construits sur votre nom. Cela vous impose-t-il une pression supplémentaire par rapport au public ou aux producteurs ?

Non, je m'en balance un peu. Sinon, je ne pourrais plus avancer. Je crois que faire ce que j'ai envie de faire et continuer à choisir des films qui m'excitent constitue le meilleur moyen de respecter mon public. Je ne vois jamais les chiffres de mon film le premier week-end de sortie comme une preuve de succès ou d'échec. Par exemple, *Six Degrés de Séparation* est le film qui a rapporté le moins d'argent, mais c'est pourtant celui qui représente le premier vrai tournant dans ma carrière, celui qui m'a fait passer du statut de jeune acteur de série télé à celui de comédien respecté. Pour moi, l'argent investi dans un film constitue rarement une échelle de valeur.

D'accord, mais selon vous, les gens attendent-ils quelque chose de spécial quand ils vont voir le nouveau Will Smith ?

Les gens attendent une certaine qualité. Je devrais faire une affiche genre : «Will Smith, c'est de la qualité». Et en-dessous, en tout petit : «Bah, enfin, j'essaie...». C'est vrai que j'essaie quand même de garder un certain style de jeu quelque soit le personnage que j'interprète. Je travaille toujours avec le réalisateur, et parfois avec les scénaristes, pour apporter une forme d'humour très particulière à mes films, de façon à ce que les gens ne soient pas trop dépaysés par ma performance. Mais si cela nuit au personnage, je suis prêt à m'effacer. Jusque-là, le cas ne s'est pas présenté. D'autant moins sur un gros film d'été comme Wild Wild West. Ce genre de films, ce n'est pas juste 1 h 40 de spectacle. C'est une expérience globale. On en parle des mois à l'avance. La presse en fait ses choux gras. Les premières bandes annonces enthousiasment les discussions de gosses dans les cours de récré. Il y a le clip vidéo et la danse Wild, Wild West. Et puis les jouets, les pivotos, les tenues... Bien sûr, le film reste le moteur principal de toute cette machinerie, mais avec un long métrage de cette ampleur, il n'est plus seulement question de se faire une belle cure d'été.

Propos recueillis par
Alex BENJAMIN

shakespeare in loveless !

KENNETH BRANAGH

Loveless ressemble à une sorte de méchant caricatural ultime. Comment avez-vous dû vous y prendre pour l'interpréter ?

Je me suis demandé un jour que ce genre de film pouvait avoir un méchant qui ressemble à ça. Et puis, avec le personnage, je me suis dit que ce serait très intéressant d'avoir un méchant qui était une sorte de névrosé psychotique qui prend pour acte de bravoure ce qui est en réalité un manque de confiance en soi. Il est complètement dépassé par une mégalomanie destructrice. Il est fantasque, excentrique et très [illegible]. Il est [illegible] de se mettre en scène. Il a [illegible] de temps en temps, ne peut pas s'empêcher de faire [illegible] grande scène avec elles.

Le monde dans lequel évolue Loveless est pour le moins original.

C'est une des raisons pour lesquelles [illegible] Wild, Wild West [illegible] qu'ils ont créé était inhabituel. Le genre de truc que l'on attend de Barry Sonnenfeld, qui a toujours une approche différente des genres qu'il traite. En tant que Loveless, je suis celui qui contrôle pas mal de ces délires visuels, dont la fameuse carotide ou les lance-roquettes stylisés. Je me suis bien amusé avec cet arsenal même si ce n'était pas drôle tous les jours sur le plateau. On parle beaucoup des effets spéciaux digitaux mais on oublie qu'avant l'étape informatique, il faut filmer les acteurs. Je me tenais dans sur les genoux toute la journée, mon dos calé par une plaque de métal pour éviter les mouvements intempestifs, et une plaque vissée au niveau du bassin de façon à ce qu'on ne voit jamais le bas de mon corps. C'était très inconfortable. Il me fallait faire de longs exercices quotidiens pour remettre mon corps en place. La magie du cinéma, quoi.

Vous vous sentez comment dans un film de cet envergure ?

Sur le plateau, je me suis [illegible] amplement du projet. Et maintenant encore plus quand je vois les gens [illegible] chasser le [illegible] des [illegible]. Personnellement, en tant [illegible], je n'ai pas ressenti [illegible] supplémentaire. Mais [illegible] quand je fais [illegible] beaucoup moins [illegible] pour Barry Sonnenfeld protège de toute [illegible] beaucoup ses acteurs de la pression. Je ne sais pas comment il fait pour supporter une pression [illegible]. Moi, si je devais diriger une entreprise je demanderais [illegible]

Alex BENJAMIN

inventeur et folle du désert

KEVIN KLINE

[illegible] vacances pour cause de mort prématurée, Barry Sonnenfeld a demandé à [illegible] de reprendre le rôle de l'hilarant Agent Jay face à Will Smith, fidèle [illegible]. Kline lui donne un point d'ancrage comique et il s'en donne à cœur joie dans [illegible] Wild West. Rencontre avec [illegible] qui a [illegible] dans les [illegible] Ice Storm.

On n'a pas l'habitude de vous voir dans des grosses machines hollywoodiennes. Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter *Wild Wild West* ? Le scénario ?

[illegible] pas vraiment. Quand j'ai lu le scénario pour [illegible] fois je me suis dit que c'était le truc le plus stupide que j'avais jamais lu de ma vie. Je me [illegible] pas comprendre que quelqu'un veuille faire [illegible] de ce genre. Mais [illegible] savais par expérience que le film allait probablement [illegible] le scénario. Je viens de [illegible] ce qu'il y a de vraiment bien, ce sont les dialogues [illegible] donc fallu un peu de temps pour être convaincu mais [illegible] enthousiasme de Barry Sonnenfeld [illegible] allaient [illegible] dans le personnage. L'Agent [illegible] semblait [illegible] il le faisait [illegible] me l'a vendu comme un gamin qui a enfilé avec ses nouveaux [illegible] une sorte de renaissance [illegible] que acteur [illegible] s'amuser des ouvertures techniques [illegible] que le cinéma [illegible] son époque. Il [illegible] vraiment [illegible] pouvaient [illegible] tomber toute approche [illegible] le personnage [illegible] magnifiquement absurde [illegible] m'a attendu chaque [illegible] de mes répliques [illegible] cher [illegible] mais ce qui m'a rapproché le plus [illegible] acteurs du personnages et [illegible] tout ne tenait [illegible] comprendre [illegible] qu'il y avait deux personnages [illegible] s'enseignent [illegible] analyse tout ça je me suis [illegible] tout ce que je devais renforcer j'éliminais tout ce qui me semblait absurde. Mais c'est, pour moi, un travail extrêmement classique. [illegible] quelques petits changements c'est que mon jeu est [illegible] basé [illegible] réaction à Will Smith. Nos deux personnages sont opposés : [illegible] est jeune, je le suis moins. Il porte un chapeau, pas moi, etc. Du coup l'humour naît de notre interprétation [illegible] mais [illegible] un peu différent à ce niveau.

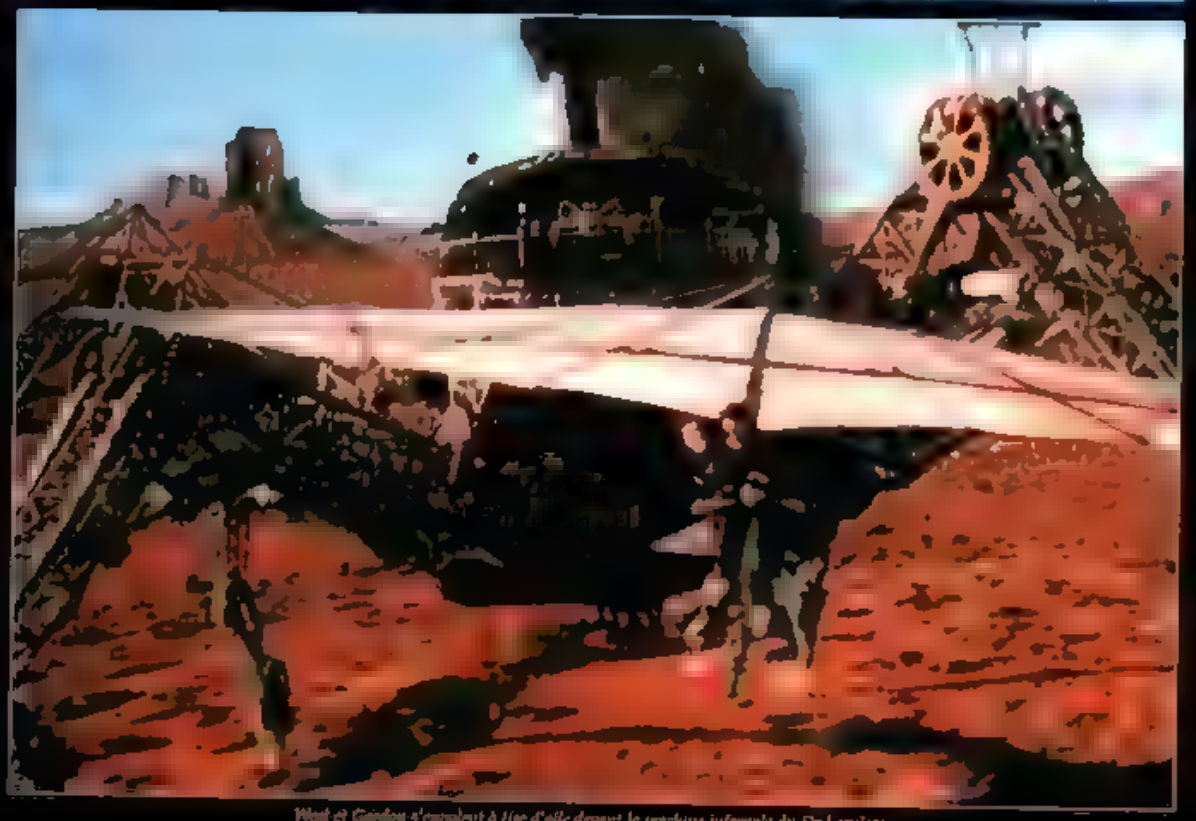
Vous sentez-vous davantage impliqué dans un film tel que *Wild Wild West* que dans de petites productions indépendantes comme *The Ice Storm* ?

La différence se situe plus je crois au niveau de la réception. Le mois qui a précédé [illegible] de mon implication dans le film qui est [illegible] quelque sorte le projet sur lequel je travaille, j'ai [illegible] entre avec *Wild Wild West* il n'y a plus question de préparer ce que de bonnes critiques. Le but est de faire un film accessible [illegible] le plus grand nombre de gens possible [illegible] trouver un du plaisir. Avec des films comme *Ice Storm*, *Fobbed* [illegible] est différent. Mais les deux [illegible] sont respectables.

Qu'est-ce que vous attendez d'un réalisateur et en quoi est-ce enrichissant pour un acteur de travailler avec [illegible] comme Barry Sonnenfeld, pour lequel le visuel et l'humour priment ?

[illegible] les réalisateurs [illegible] une confiance [illegible] acteurs, pour lesquels le jeu des comédiens [illegible] choses la plus importante que comprennent [illegible] procède du jeu d'acteur qu'il [illegible] aussi [illegible] comédiennes sous-estiment [illegible] une atmosphère de collaboration créative. Et Barry [illegible] était [illegible] tout ça. Il est manipulateur [illegible] pour [illegible] tout de la bonne [illegible] Sous le blagueur [illegible] il y a [illegible] Barry c'est de [illegible] une atmosphère [illegible] où chacun est encouragé à inventer à créer tout en s'amusant et un bout à bout [illegible] sur [illegible] sans s'arrêter [illegible] un acteur [illegible].

Propos recueillis par Alex BENJAMIN



West et Gordon s'envolent à tire d'aile devant la machine infernale du Dr Loveless.

rébo
fálé

Remember...

WILD, WILD WEST !

Western. Espionnage. Fantastique. Thriller. Action. Science-fiction. Parodie. Suspense. Drame. Enfoncés les Agents très Spéciaux et ses scènes d'action mollassonnes. Eclatés Star Trek et ses visions futuristes martiales de Gene Roddenberry. Surpassés les exploits des équipes successives de Mission : Impossible. Ridiculisés Les Envahisseurs. Reléguée aux fourneaux Ma Sorcière Bien Aimée. Ecrabouillés Batman et ses exploits comic-books de pacotille. La Famille Adams ? Max la Menace ? Le Frontier ? Des broutilles.
Une seule série américaine des sixties a surpassé toutes les autres réunies. Une seule n'a jamais sombré dans la médiocrité, a aisément supporté les ravages du temps, et a su trouver sa place au panthéon des séries cultes, juste à côté de Chapeau Melon et Bottes de Cuir, ceci malgré un acharnement inouï des «costume-cravate» à la faire échouer. Bienvenue dans l'univers frappadingue des Mystères de l'Ouest.

L'histoire de la série commence en 1964, quand Hunt Stromberg Jr, directeur des programmes de la chaîne américaine CBS, reçoit dans son bureau Michael Garrison. Ex-acteur reconverti producteur, Garrison est un homme excentrique et flamboyant qui a déjà plusieurs films à son actif. Garrison propose à Stromberg une idée qui, a priori, pourrait sembler sortir de l'imagination d'un dérangé : les westerns font beaucoup d'audience, et la bondmania dévaste tout sur son passage. De nombreuses séries influencées par les aventures de 007 envahissent la programmation des chaînes concurrentes. Pourquoi ne pas créer une série d'espionnage du type James Bond... mais se déroulant dans l'Ouest sauvage, juste après la guerre de sécession ? Stromberg est immédiatement séduit par l'originalité de la proposition, un peu audacieuse pour son époque. Et, encore plus louable, il octroie à Garrison 40% des intérêts et du contrôle de la série ! Quand il parle plus tard de ce concept fou à la directrice associée au développement des programmes de CBS, Ethel Winant, celle-ci pense que son directeur plaisante. Mais lorsque son supérieur, Peter Robinson, la rappelle et lui ordonne de se mettre au travail, elle s'exécute sans broncher, et couche sur le papier les prémices de la série.

Après la guerre de Sécession, un département d'agents secrets est créé par le président Grant. Les quatre principaux sont Jim West, Tom East, Sam South et Hal North, qui fournissent leurs rapports directement au Président. La proposition plaît à Stromberg qui flaire le pactole. Une idée aussi barrée ne peut que marcher. Après quelques remaniements — on décide de se débarrasser de trois des agents et de ne garder que James West —, l'écriture du scénario est confiée à un vieux routier, Gil Raston. Pendant ce temps, Garrison est nommé producteur de cette nouvelle série qui n'est encore intitulée que **The Wild West** (l'Ouest sauvage).
Raston décide à l'écriture de donner à Jim West un partenaire, l'équivalent de Q dans les **James Bond**, pour lui fabriquer ses armes et gadgets. Parce que West est plutôt monolithique et renfermé, il faut de ce partenaire, qu'il nomme Artemus Gordon, un personnage complémentaire, coloré et plein d'humour, qui à l'occasion se déguise (et parfois se travestit) pour tromper l'ennemi. Garrison le pousse à fond dans ce sens. Dans quelques lignes, vous allez comprendre pourquoi.
Le scénario complété, l'enfer du casting commence et on se met en quête du West idéal. Plus de 400 personnes passent les auditions. On murmure que Rory Calhoun (acteur de western très connu) aurait été retenu dans le rôle de West. Mais il arrive avec un ami, qu'il tente d'imposer dans le rôle de Gordon ! Les directeurs de programmation changent évidemment rapidement d'avis, et le casting reprend. Un jeune acteur nommé Robert Conrad, qui a déjà plusieurs séries à son actif, se rend à l'une des séances sans trop y croire. Dix-septième candidat sur les dix-huit présents, il est pourtant retenu. Il faut dire que l'homme, loin d'être repoussant, a plutôt un bon look, et est aussi un ex-cascadeur. Il est donc capable d'exécuter tous ses combats lui-même, de quoi gagner du temps au vu du rythme infernal imposé par la production des séries. Seul handicap, sa taille. Conrad est en effet un acteur robuste, mais il ne mesure qu'un mètre soixante-cinq. Au cinéma comme à la télévision, tout n'est heureusement qu'illusion. Pour le screen-test qui devra être présenté aux pontes de la chaîne, on pallie donc à ce défaut en chaussant Conrad de bottes à talons hauts, en le filmant en avant-plan, et en le faisant marcher sur une estrade tandis que les autres acteurs sont eux dix centimètres plus bas en train de fouler le sol.
Conrad engagé dans le rôle, on se met en quête de l'Artemus Gordon idéal. Ross Martin, vétéran comme Conrad de nombreuses séries américaines, mais toujours dans des rôles secondaires, accepte après quatre refus, obtenant que son personnage ne soit pas un simple faire-valoir de West. Avec le vétéran Richard Sarafian (**Point Limite Zéro**) aux commandes de la mise en scène, le tournage du pilote, en noir et blanc, commence en décembre 1964.

La Nuit du Pilote

Intitulé **La Nuit des Ténèbres**, ce pilote réussit en 50mn à présenter tous les ingrédients qui vont devenir les icônes des *Mystères de l'Ouest*. Dès les premiers plans, montrant Gordon déguisé en pochard, qui attend sous la pluie le fameux train qui va devenir le véhicule de prédilection des deux agents tout au long de la série, on est saisi par la beauté des images, du découpage, et de l'écriture. West est introduit comme un futur condamné à mort. Menottes aux poignets, échevelé, il est frappé par des officiers, jeté à terre, tabassé, et traîné jusque dans un bureau luxueux, dans lequel il est abandonné. Là, il s'entend souhaiter la bienvenue par le Président Grant en personne, qui lui annonce sa nouvelle mission ! Suivent la mise en place de la relation entre West et Gordon, l'introduction des costumes matador de l'agent, et la démonstration des gadgets si nombreux que West s'apparente à une quincaillerie ambulante : s'il tombait dans un lac, il ne fait aucun doute qu'il coulerait comme une pierre. Boule de billard explosive ? Queue de ■■■

Remember... WILD, WILD WEST !

■■■ billard dissimulant une épée ! Derringer planqué dans la manche ? Couteau et crochet-serrures cachés dans la doublure de la veste ? Mini-bombes dans le ceinturon ? Lame de couteau sous les semelles des bottes ? Derringer en kit et plastic explosif dans les talons démontables ? West ne fait pas de tri : il embarque tout en même temps !

Somptueux, même dans la richesse des décors que les personnages ne font que traverser, le pilote introduit aussi cinq des autres constantes de la série : les conquêtes féminines de West qui, immanquablement, après l'avoir couvert de baisers, sortent un poignard ou un revolver et tentent de le tuer ; le sadisme (West se verra très souvent aligoté au passé à tabac) ; les déguisements à répétition de Gordon, ainsi que la faculté de son interprète Ross Martin à transformer sa voix, et enfin les arrêts pubs qui volent l'image se figer, et se transformer en un dessin (1). La dernière originalité est le choix de l'antiformule des titres, tous les épisodes commençant par «La Nuit de... ».

Au vu du succès du pilote, la chaîne CBS donne le feu vert à Garrison, et *Les Mystères de l'Ouest* sont inclus dans la grille des programmes de fiction pour la saison 65-66. Mais un remaniement de personnel provoque une valse des responsables administratifs de la chaîne, et Stromberg quitte son poste. Comme d'habitude dans ces cas-là, la série, qui n'est pas un projet aimé des nouveaux venus, est tout simplement annulée ! Pour des raisons inexpliquées (sans doute l'absence de série de remplacement ?), elle est cependant réintégrée rapidement dans la grille de programmation, mais les problèmes ne font que commencer. Les nouveaux petits chefs de CBS veulent faire des *Mystères de l'Ouest* une série western classique, sans espionnage ni gadgets. Et ils ne veulent surtout pas de Garrison, un producteur trop dépensier, qu'ils ne peuvent de plus pas sentir pour des raisons politiquement incorrectes concernant sa vie privée. Comment faire avec 40% des droits de la série dans sa poche ? La solution : le nommer producteur exécutif, ce qui réduit son rôle à lire de temps à autre les scénarios, donner un avis que personne n'écoute, et empocher un chèque chaque semaine.

Pour produire la série sur le terrain et la mettre sur les rails, on nomme d'abord Jack Arnold (le réalisateur culte du **Tarantula** avec Clint Eastwood !). Il quitte cependant le train sans avoir le temps de faire un seul épisode. Suivent Ben Brady (la série *Au-delà du Réel*), qui lui aussi ne produira aucun épisode, puis Collier Young, qui réussira à en faire trois. Le premier, **La Nuit du Couteau à Double Tranchant**, invite Leslie Nielsen en guest-star, mais son intérêt s'arrête là. Il s'agit d'un western tout ce qu'il y a de classique. Garrison, effaré et cantonné dans les coulisses, ne peut que contempler le massacre. Young, en quête de méducrité, introduit un troisième personnage régulier. Tennyson, joué par Charles Davis, un majordome anglais compagnon de West et Gordon, supposé apporter de l'humour ! Pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, il force aussi Conrad à se déguiser, ce qui va totalement contre la nature du personnage et empiète sur le terrain de Ross Martin. West porte aussi une hideuse moustache dans le troisième épisode, **La Nuit Fatale**, qui sera aussi le pire de la série et le dernier de Collier Young en tant que producteur. Son seul apport positif aura été de rajouter un «Wild» au titre original, qui devient *The Wild, Wild West*. A CBS, on est tout de même conscient qu'il faut un minimum de qualité pour faire de l'audience. Le personnage du majordome anglais est supprimé, on cherche un producteur remplaçant, et on le trouve en la personne de Fred Freiberger.

Ross Martin, Suzanne Pleshette et Conrad dans le pilote, La Nuit des Ténèbres

La Nuit de la Constitution : James West se mange un uppercut asséné par le cascadeur Tommy Brown

La Nuit des Téléfilms

Armand RENARD

West et son acolyte Artemus Gordon (Ross Martin), spécialiste du déguisement mais un au naturel

La Nuit du Docteur Loveless

On pense que Freiberger va se contenter de faire correctement son travail, mais l'inattendu se produit. L'homme a compris exactement où Garrison veut en venir, et en plus, il va très bien s'entendre avec lui ! La série, sous son instigation, va enfin prendre son essor. De très, très belles filles, un adversaire très, très méchant, et des éléments très, très bizarres deviennent les règles de base de chaque épisode. Mais surtout Freiberger a une idée de casting de génie, noyée par un Garrison aux anges : embaucher un nain en la personne de Michael Dunn, dans le rôle de Miguelito Loveless, un adversaire récurrent de James West, l'équivalent de Moriarty pour Sherlock Holmes. Loveless est un génie dans un corps de nain. Pour cela, il en veut à la terre entière et passe son temps à mettre au point des plans machiavéliques pour détruire le monde. Encore plus fou, son garde du corps est un géant nommé « Voltaire [1], incarné par rien de moins que Richard Kiel, le futur Jaws de **L'Espion qui m'Aimait et Moonraker**. Dès le premier épisode dans lequel il apparaît, **La Nuit de la Terreur**, Loveless fait preuve de son génie inventif. Il crée ainsi des avions, des enregistreurs audio, ou l'automobile bien avant l'heure. A la fin de l'épisode, il prétend même qu'il est possible d'envoyer des images dans les airs et de les capturer sur un écran de verre, à la grande incrédulité de West et Gordon, et à la plus grande joie des spectateurs rivés à leur écran, ébahis par la folie des scénarios ! Le personnage de Loveless excite tellement Garrison que ce dernier œuvre pour que Michael Dunn soit signé comme un personnage régulier. Il est ainsi prévu qu'il apparaîtra dans au moins quatre épisodes par saison. Vu que Dunn est aussi un chanteur de talent, Garrison lui laisse la liberté de pousser la chansonnette dans chaque épisode. Il y est accompagné de sa partenaire de scène, qui joue la compagne de Loveless. Une deuxième aventure du docteur Loveless suit bientôt, toujours sous la coupe de Freiberger. Dans **La Nuit de la Ville sans Voix**, Loveless crée un double parfait de James West et l'envoie récupérer la formule secrète de... la bombe atomique, que le nain fou a inventée, mais que le vrai West lui a volée ! (2)

La Nuit du Licenciement

La série commence à voir son audience monter, mais les « costume-cravate » frappent à nouveau, et Freiberger est viré, ainsi que Garrison et une grande partie de l'équipe technique. Les raisons sont multiples : avec Freiberger, Garrison a trouvé un allié de taille. Il a donc réussi à plus ou moins reprendre le contrôle de sa création, ce qui est inacceptable pour la chaîne. De plus, Conrad se distingue par une attitude peu recommandable après les heures de travail. Avec ses amis cascadeurs, il se saoule régulièrement et participe à des bagarres, fracassant moult chaises et tables sur les crânes de malheureux buveurs, continuant la nuit ce qu'il joue devant les caméras dans la journée ! On décide donc de le couper des « mauvaises influences » de son entourage.

Mais la raison la plus importante est celle que personne n'ose exprimer au grand jour : avec *Les Mystères de l'Ouest*, Garrison a fait une série... gay ! Et en Amérique en 1966, c'est tout simplement inacceptable. L'homme est en effet un homosexuel proclamé et militant, une attitude très courageuse à cette époque où les gays ont plutôt tendance à se cacher et sont très mal acceptés. Si le grand public n'y voit que du feu, l'industrie de la TV, elle, n'est pas dupe. La série porte vraiment l'empreinte de son créateur ! Un couple d'agents secrets masculins qui vivent ensemble dans un train. West exhibant son torse nu et poilu à proximité de son complice en robe de chambre. Gordon roi du déguisement et du travestissement. Les exemples sont innombrables. West séduit bien sûr de nombreuses femmes au cours des épisodes, mais la plupart se révèlent être des créatures pleines de surprises, qui le trahissent une fois qu'elles ont été satisfaites. « Comment situez-vous Mlle Gerda sur le plan de la séduction ? » demande le comte Manzeppi à West dans **La Nuit de la Pierre Philosophale**. « Très haut » « Et sur le plan de la morale ? ». La réponse est lapidaire : « Extrêmement bas » ! Le message est clair : il ne faut jamais faire confiance aux femmes, ce sont toutes des créatures machiavéliques et démoniaques.

L'imagerie homosexuelle fonctionne à plein rendement dans la série. West est très souvent ligoté des pieds à la tête, à la merci d'une femme qui l'humilie et le frappe, quand ce n'est pas le vilain de service qui s'en charge. Le magnifique générique animé est à ce titre très clair. West paralysé une femme qui va le poignarder par son baiser. Dans la version du générique des saisons suivantes, il la jette même brutalement à terre, et s'en va sans se retourner ! Ne parlons pas des tenues matador de l'agent, de ses pantalons moulant parfois recouverts de jambières de cuir, ni du nom Loveless, dont les discours sont de véritables déclarations d'amour SM.

« Vous m'exaspérez avec votre corps parfait, Mr West » déclare Miguelito dans **La Nuit des Bandits**. West, d'ailleurs, semble s'amuser à pousser le petit homme hors de ses gonds en échappant à tous les pièges sadiques qu'il lui tend, avec un sourire en coin, montrant bien que tout cela n'est qu'un jeu, et qu'il y prend plaisir lui aussi ! ■■■

La Nuit de la Terreur Ailée

La Nuit du Retour Triomphant

Le nettoyage par le vide de l'équipe créative ne va pourtant avoir que peu de répercussions sur la série. Tout d'abord parce que le remplaçant de Fuchsberg, John Mantley, a tout le week-end pour préparer le tournage de l'épisode suivant, et aucun script de prévu. Il prend donc une pile de scénarios rejetés, et s'inspire de l'un d'entre eux pour en faire une nouvelle histoire, **La Nuit des Automates**, celle d'un homme mortié-homme mortié-machine. La série continue en pilotage automatique, les dates de diffusion étant trop proches pour changer quoi que ce soit. Ensuite, Garrison attaque carrément CBS en justice. L'homme est bien décidé à récupérer les droits de production de son œuvre. Après une lutte acharnée de plusieurs semaines, il récupère finalement son titre, et revient aux commandes de la série en tant que producteur exécutif. Pendant ce temps et parmi des épisodes plus qu'honorables, Mantley a pu produire un autre opus surréaliste avec le nain Loveless, avant de tirer sa révérence.

Un autre producteur, le septième, prend les commandes aux côtés de Garrison. C'est Gene Coon, dont la première décision est d'embaucher Richard Donner (futur réalisateur de la série des **Arme Fatale**) en tant que réalisateur. Donner dirigera quatre épisodes de la série. James West, lui, continue à lutter contre de nombreux méchants dans son univers de plus en plus surréaliste. On peut voir ainsi un homme pouvant bouger plus vite que la lumière (**The Night of the Burning Diamond**, inédit en France) ou Loveless droguant la mousse à raser de l'agent secret avec une substance hallucinogène dans **The Night of the Murderous Spring** (également inédit). West fait donc l'expérience de son premier trip au LSD en prime-time à la Tv américaine ! La première saison, toujours filmée en noir et blanc, s'achève sur une victoire pour Garrison, qui réussit enfin à reprendre les rênes de la production à CBS, et est crédité comme unique producteur pour le dernier épisode. Gene Coon ayant quitté la série.

West/Gordon, Conrad/Martin les quatre font la paire

La Nuit de la Couleur

Les Mystères de l'Ouest passent à la couleur pour la saison 1966-1967, toujours sous le contrôle de Garrison, au nez et à la barbe des pontes de CBS qui commencent de plus en plus à enrager. Cette fois la série explose, et se transforme en véritable réponse américaine à *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Les deux séries, alors dans leur âge d'or, commencent à développer des similitudes si troublantes qu'on pourrait sans peine imaginer un épisode cross-over entre elles, à la faveur d'un voyage dans le temps. *Chapeau Melon*... et *Les Mystères*... proposent ainsi un univers fantasmé post-bonidien, à la limite du fantastique et du surréalisme. Si *Chapeau Melon*... est excessivement britannique, comme en témoigne son personnage principal élégant et flegmatique, *Les Mystères de l'Ouest* sont excessivement américains. James West incarne la quintessence du héros US, bagarreur tombeur de femmes et adroit du colt 45. Croisant James Bond, Jules Verne, Harry Dickson et H.G Wells dans l'Ouest du 19ème siècle, la série devient un véritable hui, et il faut dire que cette saison réserve quelques épisodes pour le moins délicieux : le diabolique Miguelito Loveless s'offre le plaisir de réduire West à la taille d'une allumette (**La Nuit d'un Nouveau Monde**), reconstitue la forêt de Sherwood dans l'Ouest sauvage et invente le ballon dirigeable comme moyen de larguer des explosifs sur Washington (**La Nuit de la Terreur Verte**), ou crée une machine qui permet de pénétrer dans l'univers des jouets de maître (**La Nuit des Tireurs d'Elite**). Quand il ne fait pas face au nain fou, West remonte le temps jusqu'à la Guerre de Sécession (**La Nuit Hors du Temps**), tente de s'évader avec Gordon d'une maison hantée dont les murs sont vivants (**La Nuit de la Maison Hantée**), et affronte un nouvel adversaire récurrent incarné par Victor Buono, le simple Manuscopie, un adepte de la magie noire qui peut apparaître et disparaître d'un simple claquement de doigts (**La Nuit des Excentriques** et **La Nuit de la Pierre Philosophale**).

Des guest stars de prestige comme Boris Karloff (**La Nuit du Cobra d'Or**) et Agnès Moorehead (**La Nuit des Masques**) font leur apparition, mais si la qualité est généralement au rendez-vous, pour le reste, c'est plus problématique. En importe. La série enchante les enfants et les adultes, mêle western et horreur extrêmement gothique, mais aussi science-fiction et fantastique, et ne se prend pas au sérieux. Quelques-uns de ses épisodes sont même quasiment parodiques. Mais qu'importe, c'est génial.

Après qu'il vient de confier les rênes de la production des *Mystères de l'Ouest* à un ami de longue date, Bruce Lansbury, Michael Garrison est victime d'un accident, et se tue en glissant dans l'escalier de sa villa. Le producteur s'est fracassé la tête contre le sol de marbre, à l'endroit exact où se trouvait un tapis deux jours avant. Il l'avait fait enlever sur les conseils d'un Richard Donner qui s'en voudra pendant très longtemps.

Lansbury se retrouve donc seul aux commandes pour lutter contre la chaîne, qui ne cesse de mettre son nez dans ses affaires. D'ailleurs, un accident en fin de saison entraîne de nouveaux licenciements en série. Une bagarre générale dans le bar où Conrad et ses amis cascadeurs se retrouvent chaque soir pour se saouler se termine par l'hospitalisation d'un homme qui échappe de peu à sa mort. Cette fois, c'en est trop, et Conrad voit une fois de plus ses nouveaux compagnons de cascades, beuveries et bagarres écartés du jour au lendemain, tandis qu'on somme Bruce Lansbury de cesser de faire «n'importe quoi» avec les scénarios.

La Nuit de la Baston

Pour la saison 67-68, *Les Mystères de l'Ouest* se retrouvent donc dans l'obligation de ne livrer que des épisodes de type Western, sans surréalisme ni anachronisme. Exit les machines infernales et les savants fous. Le bon vieux Miguelito Loveless lui-même n'apparaît que dans un unique épisode, au lieu des quatre de rigueur au cours des deux premières saisons, officiellement pour des raisons liées à la santé de l'acteur. Lansbury arrive cependant à maintenir la série dans le droit chemin malgré ce nouveau cahier des charges. Il réussit à livrer de nombreux épisodes de qualité, comme **La Nuit des Mannequins** dans lequel West se retrouve dans une ville fantôme, attaqué par des tireurs se révélant être des mannequins. Toujours heureux de faire plaisir à Conrad, Lansbury multiplie jusqu'à l'overdose ce que la chaîne ne lui interdit pas encore : les scènes d'action. Alors que l'action était certes étonnante, mais espacée par de longs tunnels dialogués dans les deux premières saisons, la troisième montre Conrad, toujours sans aucune doublure, au cœur de combats de plus en plus nombreux et époustouflants visuellement. Même aujourd'hui, ces bagarres conservent une énergie et une violence rares qui ne trouvent d'équivalent que dans le cinéma de Hong Kong. West se bat en général contre plusieurs adversaires à la fois. Les cascadeurs aguerris qui secondent Conrad et jouent les hommes de main des méchants dans chaque épisode (grâce à l'emploi de nombreuses postiches), prennent de plus en plus de risques. Tables, chaises, vitres... Tout vole en éclats, et chaque épisode se réserve son lot de destruction du décor ! On est loin des *Agents très Spéciaux*, où Robert Vaughn et David McCallum balancent de fulgurants directs à au moins trente centimètres du visage de leurs adversaires ! Conrad et son équipe emplent les contusions et hospitalisations. Comme on pouvait s'y attendre, tout cela finit par aller trop loin. Sur le tournage du 24ème épisode de la saison, **La Nuit des Fugitifs**, une cascade tourne mal. Il faut dire que dans le même plan, Conrad éjecte un adversaire à travers la rampe du deuxième étage d'un saloon, bondit dans les airs et s'accroche au lustre, puis dans son élan donne un coup de bottes dans la tête d'un autre adversaire

James West en action : petit mais costaud !

West devant son véhicule préféré : le cheval de vapeur

qui part en arrière et traverse une fenêtre ! Emporté dans son exploit, Conrad glisse du lustre et tombe sur le sol en béton tête la première. L'acteur est hospitalisé d'urgence, dans le coma, et on suspend immédiatement le tournage pour six mois ! L'épisode sera donc complété bien plus tard, et inclus dans la quatrième saison. L'événement, digne d'un snuff-movie, a été conservé tel quel dans l'épisode.

La Nuit de la Fin

La saison 1968-1969, la quatrième, s'annonce mal. A cause des exactions de Conrad, la chaîne interdit désormais à l'acteur d'effectuer ses cascades lui-même, et demande à ce que la violence soit atténuée. Les «costume-cravate» font même circuler un mémo hallucinant, dans lequel il est demandé que les personnages ne pointent pas leur revolver, ne tirent pas, et ne portent pas de coups pendant les combats (?). Lansbury tranche en réintroduisant les éléments fantastiques disparus la saison précédente, et utilise un subterfuge pour tromper les censeurs. Il tourne un maximum de combats dans chaque épisode, en sachant très bien qu'on va lui demander d'en couper... Une fois le métrage «allégé», il restera à l'écran la quantité d'action qu'il voulait intégrer au départ. La chaîne se vengera en poussant à fond la musique de la bande son sur les scènes d'action, afin de recouvrir le bruit des coups ! Conrad a désormais une doublure, Richard Gangey, mais l'homme a un poste très théorique. Un jour, celui-ci doit accomplir une cascade dangereuse et a des doutes, les répétitions s'étant mal passées. Il s'agit de sauter d'un escalier, et de tomber au sol sur un matelas dissimulé. Conrad le rassure : «T'en fais pas, tu vas y arriver ». Quand le feu vert est donné, Conrad pousse sa doublure sur le côté, l'empêchant de prendre sa place, et accomplit la cascade sans ciller ! «Tu vois, je t'avais dit que tu y arriverais» dit-il en se relevant d'un air goguenard, tandis que le réalisateur, qui a des consignes strictes sur les risques que peut prendre la star, frise l'apoplexie !

Malgré ou à cause des concessions dans l'action, de nombreux épisodes de qualité parsèment cette saison, les scénarios étant plus travaillés. **La Nuit des Pistoleros** montre par exemple Gordon se faire tuer, et West, fou de rage, aller venger son ami au Mexique. Que l'on se rassure, Gordon n'est pas mort, il s'agissait juste d'un sosie parfait... **La Nuit du Sarcophage**, montre la bagarre la plus spectaculaire de la série. Vingt cascadeurs mettent à sac un saloon, qui est entièrement rasé par les corps volant dans tous les sens. Même les murs sont éclatés et détruits ! Il faut le voir pour le croire.

Au cours du tournage de **La Nuit de L'Engin Mystérieux**, Ross Martin est victime d'un accident et se casse une jambe. Plâtré dans les deux épisodes suivants, il est rapidement remis sur pieds, mais sera victime d'une crise cardiaque dans la foulée. Gordon est donc remplacé par de nombreuses guest-stars pendant huit épisodes (dont un avec Loveless, le dernier), avant de faire un retour triomphant dans **La Nuit de La Diva**. Pendant ce temps, et malgré des taux d'audience toujours aussi bons, le couperet s'apprête à s'abattre. Le directeur de CBS, Frank Stanton, voit d'un mauvais œil le succès et la persistance de cette série dans laquelle des corps tombent quand les balles sifflent. Selon lui, ce n'est «pas logique». Alors que le pays est au cœur d'une purge anti-violence, il craint que *Les Mystères de l'Ouest* ne traumatisent les enfants et en fassent des barbares. Alors que tout le monde est sur le point de remplier pour une cinquième année, Stanton supprime sans un mot d'avertissement la série, et la remplace par un programme familial et soporifique. Lansbury, Conrad et Martin protestent, mais le directeur les somme d'aller faire les clowns ailleurs. La meilleure série TV américaine vient d'être anéantie pour des raisons politiques, victime d'une croisade hystérique aux accents néo-fascistes.

Quoi de mieux pour finir que de laisser la parole à Robert Conrad, l'homme-qui-sautait-tout-le-temps-de-deux-mètres-de-haut-sur-quatre-personnes-en-même-temps : «*On l'a hospitalisés pendant le tournage de* ***Wild Wild West*** *: Whitney Hughes : contusions et traumatisme crânien, Jimmy George, jambe cassée et épaule démise, Red West : contusions et traumatisme frontal, Tommy Huff, ecchymoses au visage, John Steffy, bras cassé, Ross Martin, jambe cassée et crise cardiaque, et moi-même : Robert Conrad, traumatisme crânien, fracture du crâne de 15cm de long, coma, hospitalisé en réanimation. La série a été annulée en 1969 pour violence excessive*» Merci et bonsoir.

Abigail J. PRINGLE

1 - La version française, malheureusement, détruira ces deux caractéristiques. Ainsi, la voix de Gordon sera confiée en France à Roger Rudel, un excellent doubleur au demeurant, mais dont la voix rauque, aisément reconnaissable, détruit tout élément de surprise. Le spectateur reconnaît Gordon même de dos, dès qu'il prononce une syllabe, ce qui désamorce le charme du personnage et le fait passer, ainsi que les scénaristes et metteurs en scène, pour des naïfs ou des maladroits. Quant aux dessins des pauses publicitaires, ils ont tout simplement été coupés et jetés à la poubelle, à l'exception d'une poignée d'épilogues d'épisodes (sans aucun doute des oublis).

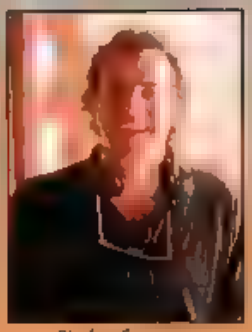
2 - Michael Dunn, malgré son éblouissant talent, a toujours souffert de sa taille. Avec Robert Conrad, il avait pris l'habitude d'aller se soûler dans les bar avec un cocktail de son invention, le «Michael Dunn», qui était en fait un Long Drink. Sous l'effet de l'alcool, Michael finissait toujours par se plaindre. «Je suis petit » disait-il à Conrad. Du haut de ses 1,65 m, ce dernier lui répondait : «Si tu es petit, alors moi je suis grand ». On raconte que sa prise de conscience qu'il ne serait jamais normal rongea Dunn intérieurement, et provoqua sa mort en 1973 des suites d'un arrêt respiratoire. La rumeur prétendant qu'il mourut fou en se prenant pour Loveless est totalement fausse.

la momie

le prince d'Egypte

STEPHEN SOMMERS

Pour un véritable cinéaste populaire, se prendre un bide n'est pas la meilleure des choses. Cernés par SPEED 2 et TITANIC, Stephen Sommers et son sympathique CRI DANS L'OCÉAN étaient passés quasi inaperçus l'année dernière. Ce n'est pas le cas de LA MOMIE, gros succès au box-office américain, qui propulse cet ancien acteur de rue et régisseur de groupe de rock parmi les réalisateurs les plus en vue d'Hollywood.



Stephen Sommers ça baigne pour lui !

Quelles sont les origines de *La Momie* ?

Ça fait cinq ans que je m'intéresse au projet. Chaque fois que je me présentais, les responsables d'*Universal* avaient d'autres scénaristes et réalisateurs à bord. Eux, ça fait onze ans qu'ils essaient de le monter. Finalement, en 1997, j'ai su qu'ils laissaient à nouveau tomber le projet faute de script satisfaisant. J'ai fait en sorte que mon agent les appelle. Je les ai rencontrés et leur ai tenu la jambe pendant une heure et demie à leur mumer ce que j'imaginais. Après mon numéro, un producteur interloqué est venu me voir dans le couloir et m'a dit : «Vous savez, depuis onze ans, on essaie de monter ce projet… mais pour seulement 15 millions de dollars» Je leur avais joué un film de cinq fois plus ! Je pensais que c'en était fini mais, pour une raison ou une autre, ils avaient aimé ce que je leur proposais et ils ont dit OK.

Le style du film était-il déjà clairement défini ?

Tout à fait. Je leur ai dit que les gens ne se déplaceraient pas pour voir un film d'horreur classique comme le Frankenstein de Kenneth Branagh. Leurs difficultés provenaient du fait qu'ils s'étaient focalisés sur un film d'horreur à petit budget. J'adore l'original, mais il valait mieux contourner ce style, garder l'arrière-plan horrifique mais y rajouter des doses inconsidérées de romance, d'aventure, d'humour, et tourner sur place en Afrique du Nord. On ne peut plus faire peur avec un type recouvert de bandages. On a donc contacté *ILM* pour créer une nouvelle forme de momie dotée de tous nouveaux pouvoirs.

Le film a l'aspect d'une bédé belge, le genre «Tintin», «Blake et Mortimer»…

C'est dingue, pas mal de personnes m'ont fait cette remarque, et je n'ai pas la moindre idée de qui sont Blake et Mortimer ! J'ai été à l'école en Espagne, j'ai vécu un temps à Paris, à Londres… Peut-être ai-je lu ou vu ce type de bédé sans en retenir les titres, et qu'il en est ressorti quelque chose.

Le film regorge de références évidentes : *Lawrence d'Arabie*, *Jason et les Argonautes*…

Mais d'autres sont plus fines. Je pense au *Bon, la Brute et le Truand*, au *Lion et le Vent*…

et les films de cape et d'épée de Michael Curtiz. *20 000 Lieues sous les Mers*, *Voyage au Centre de la Terre*… Je suis fana de ces films, notamment *Le Bon, le Brute et le Truand*. Je suis originaire d'une petite ville du Minnesota (*Saint Cloud, USA !* NDLR). Je n'ai jamais cru que je ferais un jour des films mais je passais mes journées à en regarder. Quand j'ai vu que j'avais l'occasion de mêler l'aventure, la romance et l'horreur, je me suis retrouvé avec ces éléments qui m'ont bercé, et je me suis dit : «Voyons si je peux combiner tout ça». C'était risqué, bien sûr. Pour un réalisateur, il est plus facile de faire un film d'horreur ou une comédie. Mais dès que vous mêlez les genres, vous vous exposez à des difficultés. Vous savez d'avance qu'un tas de choses ne vont pas marcher. J'étais très nerveux, mais j'en avais vraiment envie.

Un *Cri dans l'Océan* vous a-t-il servi de répétition ?

Oui. Mais bien peu de gens ont pu le constater ! (*rires*) La combinaison horreur-humour y était déjà présente. Sachant que je pouvais le faire et qu'un public pouvait réagir positivement à ce mélange, j'ai décidé que sur *La Momie* on ajouterait une bonne dose de romantisme de classe comme

Le film est parsemé de fantasmes de mômes : le plan d'ouverture pharaonique, la course de chameaux… Tous les yeux de garçons y semblent contenus. Le considérez-vous comme un best-of du cinéma de quartier ?

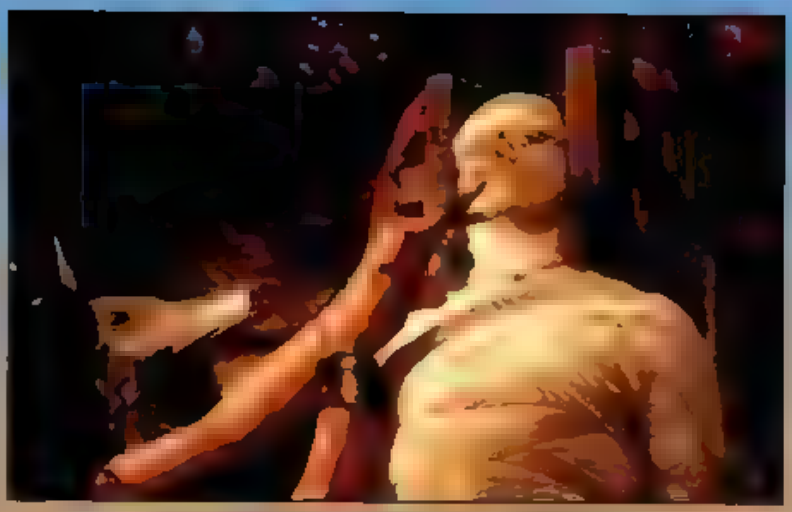
En gros, vous dites que je suis juste un grand gamin. C'est vrai, j'adore les films B. Ils sont généralement méprisés. ■■■

Evelyn (Rachel Weisz), une égyptologue à la recherche du légendaire trésor des Pharaons

Rick O'Connell (Brendan Fraser), un aventurier bien dans la tradition.

Une course de chameaux entre les deux expéditions pour gagner les ruines d'Hamunaptra

la momie



[illegible] traitres par le Pharaon [illegible]

■■■ mais à mes yeux quelques-uns des films les plus risqués appartiennent à cette catégorie. Les deux premiers Allen sont de pures idées de série B.

Vous jouez en fait la carte de l'humour sans jamais tomber dans la dénégation ou le cynisme.

La clé est de savoir ce qui est supposé rester sérieux. Je ne me moque jamais de la Momie. Imhotep doit rester terrifiant, vicieux et dur. C'est un personnage romantique tragique, à la limite de la figure shakespearienne. Tous les éléments de l'intrigue qui doivent participer de l'épouvante ne sont donc jamais tournés en ridicule. Mais nous avons tout de même dû couper pas mal de gags en post-production. Ils étaient drôles, fonctionnaient bien sur le moment mais détournaient l'attention du public au lieu d'aider à maintenir la scène. Le processus de post-production relève de la sculpture : vous supprimez tout ce qui est en trop afin de ne garder que l'ossature du script. Avant le tournage, un ami monteur avec qui j'étudie mes scripts et me fait couper les séquences que je sais ne pas pouvoir, pas le cap au montage. Je ne tourne rien sans être persuadé que ça sera dans le montage final. Donc nous avons très peu coupé.

Pourtant, sur le papier, on aurait pu croire qu'il y avait trop de séquences d'action...

Vous savez, en tant que scénariste j'affectionne les séquences d'action détaillées mais en tant que réalisateur je préfère les séquences romantiques. Axées sur les personnages, dans lesquelles le scénario n'est et n'a qu'une action bien définie. Bien en tête je savais que sur le plateau je me concentrerais plus sur le jeu de mes acteurs et sur le romantisme. Le film qui en résulterait qu'est [illegible]

Brendan Fraser était-il votre premier choix ?

Dès que le feu vert a été donné on nous a cité une liste d'une vingtaine de noms pour les différents rôles. Nous avons dû plusieurs à relever le nom de Brendan. Le Rick O'Connell que j'avais écrit est un dur, un dénicheur de mandales et de coups de feu, mais il devait avoir un sens de l'humour apparent, ce qui est évidemment chez Brendan.

D'où vient le personnage haut en couleurs de Winston, l'aviateur ?

D'une nécessité scénaristique : je me demandais comment faire pour que nos héros puissent assez vite retourner à Hamunaptra, sans emprunter à nouveau des chameaux. Il donc imaginé ce personnage d'aviateur archétypique du mi-dadet anglais complètement frappé ! Bernard Fox qui a tant bien coup de télé *Ma Sorcière bien Aimée*, *Papa Schultz*, N'A-t-il est une des figures avec lesquelles j'ai grandi. Il a sauté à pieds joints dans le personnage.

Vous avez déjà collaboré avec Jerry Goldsmith sur *Un Cri dans l'Océan*. Sur *La Momie*, il a accompli un travail vraiment titanesque !

Je lui ai envoyé le tout premier jet du script, je pressentais qu'il aimerait ça. Avant décide sur *La Quatrième Dimension*, comme le fantastique. Et se lasse, aussi, à quelques prendre au romantisme et à l'action. Il y avait dans *La Momie* [illegible] qui le tentait. D'habitude composer et enregistrer un score en six semaines. Mais il a passé plus de trois mois sur *La Momie*. Il voulait que ce soit quelque chose de particulier qu'il a composé. On a vu ensemble le film scène par scène dans la salle de montage. Puis il s'isolait chez lui et il revenait à passer une nuit par semaine pour me faire écouter sur son piano et ses synthés tout ce qu'il avait composé. Ou [illegible] ce qu'il était parfait et de

opinion

COMME AU BON VIEUX TEMPS

La Momie débute par un effet spécial qui ne se cache pas, un mouvement de grue impossible au-dessus du plateau de Giza, qui mène allégrement *La Terre des Pharaons* au *Prince d'Égypte*. Au-delà de la simple intro qui en jette, un tel plan surprend par son point de vue. Un gamin, féru de petits soldats ou de modélisme, contemplant son appartement, ne s'imaginerait pas autre chose. De là à dire que le film de Sommers est une concrétisation de tous nos fantasmes de mômes, il n'y a qu'un pas qu'on n'hésitera pas à franchir.

La Momie n'est ni un hommage aux codes barriques de la Universal, ni un énième dérivé des serials à la **Allan Quatermain**. Même si son auteur l'ignore, il vient de réaliser la plus parfaite adaptation de bédé belge, un croisement à l'échelle hollywoodienne de Tintin, Blake et Mortimer, Spirou et Alix réunis. Jugez plutôt : 1923. En pleine bataille contre 10.000 cavaliers arabes, le légionnaire Rick O'Connell découvre fortuitement les ruines d'Hamunaptra. Ici repose le tombeau du légendaire Imhotep, prêtre pharaonique condamné à être momifié vivant. Revenu au Caire pour y être paisiblement mis, O'Connell se voit libérer à la dernière minute par l'égyptologue Evelyn et son frère Jonathan, afin qu'il les amène à la cité mythique. Rejoints par le geôlier Warden, ils entament leur périlleux voyage. Mais une équipe d'Américains, pilleurs de tombes, menée par l'ancien ami de Rick, le félon Beni, est aussi sur l'affaire. Et tout ce petit monde ignore bien sûr que l'âme d'Imhotep les attend, prête à se libérer et jeter sa malédiction sur le monde.

La première demi-heure, exemplaire de ce film, vaccin de quoi blinder deux ou trois méga-productions. Aucun temps mort, un enchaînement d'actions, de gags et d'informations délivrées en un temps record, sans que jamais l'outil de romantisme, d'humour et d'aventure ne soit gavant. Écrit et monté au quart de seconde, *La Momie* repose sur un patrimoine alimenté par un siècle d'écrits, de dessins et de films. Des figures théâtrales de l'aventure que le moins initié des spectateurs connaît déjà sur le bout des doigts, même sans en avoir jamais fait l'expérience. En livrant ce best-of d'une mémoire généreuse, Sommers se situe à l'exacte croisée des chemins, celle du cinéma populaire pris dans son sens le plus évident, et du fantasme accessible par excellence. Action, aventure, romance, exotisme, mystère, momies, épouvante... *La Momie* est le produit type, fédérateur un diable, déclinable à toutes les sauces. Vu d'une traite en salle, par nos cerveaux en vadrouille ou même hachée par la pub, il gardera tout son pouvoir excitateur. Et son explosion surprise au box-office est déjà là pour le prouver. Est-ce un hasard ? Ce produit dans lequel le système n'est pourtant que la concrétisation du fantasme d'un seul homme. Un pur cactus de l'été, dénué de toute mauvaise foi de tout calcul, et dont l'un des mérites est de rendre encore plus évidente l'avarice de ses compagnons. Musique sublime, photo somptueuse, costumes et décors à l'or fin, effets spéciaux en rafale. *La Momie* ne cherche pas à être un sommet du Septième Art. Il est ce que les producteurs hollywoodiens des années 40 complimentaient (à tort ou à raison) du cinéma. Et ce n'est pas par hasard si l'espace d'une séquence, qui présente Evelyn dans sa bibliothèque, Sommers rejoint le Tout Hark d'*Il était une Fois en Chine*. Car s'ils n'ont définitivement pas la même approche du cinéma, les deux hommes se retrouvent parfaitement sur un point : leur désir de s'adresser sans réserve les faveurs du public. Des artistes ? Peut-être. Des gens du spectacle ? Très certainement.

Rafik The Djumny

ce qui nécessitait quelques ajustements. Avec un script qui rappelle autant l'Hollywood de la grande époque, ça a été très facile d'obtenir tous ces grands noms au générique : Adrian Biddle (*chef opérateur*), Allan Cameron (*chef décorateur*), John Bloomfield (*chef costumier*), Terry Goldsmith... Ce ne sont pas des gens qui disent oui facilement. Mais là, Le Caire, les années 20, la romance, l'Egypte ancienne, les momies... Je voulais que le film soit beau, riche en couleurs, marqué par une palette or, bleu et noir. Je voulais Adrian parce qu'il sait obtenir ces textures et parce qu'il est réputé très rapide dans l'exécution. Avec une production si complexe, c'est un atout indéniable. Hors de question de s'étaler sur 150 jours de tournage. Nous n'en avons que 85. Bien que **La Momie** reste sous la barre des 80 millions de dollars, beaucoup pensent qu'il en a coûté plus de 100. C'est entre autre dû à son visuel. Nous avons pris plusieurs références de films et, chose étonnante, beaucoup de couleurs de dessin animé comme l'**Aladdin** des studios Disney par exemple. Son mélange de bleu et or était celui que je cherchais.

Ah ? Et le visage géant dans le sable, ça vient aussi d'*Aladdin* ?

Non. Je ne voulais pas trop brusquer avec les effets spéciaux, mais plutôt que le public s'y accoutume doucement, que le film ne lâche sa batterie d'effets que vers le milieu.

Pourtant, le plan d'ouverture...

C'est le plus gros et le plus compliqué. On voulait commencer le film par le plan le plus démesuré possible, qu'on sente immédiatement le poids de l'Egypte ancienne. Pendant l'écriture du script, j'appelais régulièrement John Berton d'*ILM* pour le tenir au courant de ce que je couchais sur papier. Chaque fois il me répondait effaré : «Mais on ne sait pas comment faire un truc pareil !» Ce à quoi je le mettais au défi : «Et dans neuf mois, vous en serez capable ?». Il répondait alors : «Disons dans dix mois». C'était la bonne méthode parce que s'il me répondait : «Oui, on peut le faire, pas de problème», ça voulait dire qu'on allait voir ce plan dans cinq autres films. Des films comme **La Momie** poussent les gens d'*ILM* à mettre carrément au point de nouveaux logiciels.

Avez-vous pris beaucoup de décisions de dernière minute ?

Non, pas trop. Sur un film qui nécessite autant d'effets spéciaux et de scènes d'action, vous avez besoin de vous en tenir à un storyboard précis, ou alors vous claquez plusieurs millions de dollars à chaque changement d'avis. Il n'y a

Rick O'Connell et Jonathan (John Hannah) le danger dans les entrailles de la pyramide

La salle aux trésors, témoignage intact de la richesse des Pharaons

pratiquement que sur les dialogues, sur le travail avec les acteurs, que l'on peut s'offrir ce luxe : l'amélioration. Une fois le film tourné, se tait à ce niveau. Et plus le script est solide, serré, plus il est facile de modifier les dialogues.

Pourtant, le plan où Brendan Fraser recharge son arme pendant que les impacts de balles s'approchent de lui, a quelque chose de très spontané...

Ce plan a effectivement été décidé quatre jours avant. J'arrive toujours avec des petits gags sur le plateau. En choisissant les angles les plus intéressants, il m'arrive de m'emballer pour de petites idées, des trucs faciles à placer qui ne bousculent pas la logistique, et dont on est sûr qu'ils vont améliorer la scène.

Pourtant, sur un tel budget, on en connaît qui n'oseraient pas faire des changements, même petits !

Si par malheur je n'ai pas eu le temps d'étudier une scène sous tous les angles possibles et imaginables, s'il reste des choses importantes à régler, alors j'arrive sur le plateau terrorisé, obsédé par l'idée d'avoir tous mes plans. Mais si j'ai mon plan de travail bien au point, je suis prêt à ne pas le suivre rigoureusement. Dans la scène d'attaque du bateau, je ne savais pas comment Warden s'en tirait. Sachant que O'Connell et lui se haïssent, c'est O'Connell qui lui dit «Je vais chercher du secours», et il saute par dessus-bord, en le laissant en plan. Ça a été décidé dix minutes avant tournage.

Il est de notoriété que le moindre changement sur un plateau hollywoodien doit en être référé à toute la hiérarchie.

Les bons studios sont ceux qui vous laissent travailler. Si la décision entraîne des modifications de taille, des dépenses gigantesques, là on en doit en parler. Question de bonnes manières. Ils me paient grassement et financent mon film. Si non, ils ne font vraiment confiance. Sur **Un Cri dans l'Océan**, j'ai dû batailler chaque jour parce qu'ils ne comprenaient pas ce que j'essayais de faire. Sur **La Momie** ça a été le paradis. C'est dur à croire, mais le fait que je ne sache même pas intégralité du film a appuyé ma démarche. On a beaucoup discuté, mais jamais haussé la voix. Il suffisait que je leur explique un truc et ils allongeaient l'argent. Et bien que le tournage dans le désert ait été éprouvant, l'ambiance était fantastique. Les acteurs organisaient des fêtes dans les dunes, etc... Et en plus **La Momie** est un succès. Du coup j'espère vraiment faire mon prochain chez *Universal*.

Vous avez débuté votre carrière sous la bannière Disney, et c'est chez *Universal* que vous faites le film dont le studio *Disney* rêverait. C'est plus facile de travailler pour *Universal* ?

Je ne pense pas tant en terme de studio que de gens qui y travaillent. Sur **Huckleberry Finn** et une bonne partie du **Livre de la Jungle**, c'était plaisant de travailler avec *Disney*. Puis est arrivé à la direction Bruce Hendricks. C'est un homme de télévision et il ne comprend rien aux films. Les deux dernières années ont été pénibles. A *Universal*, j'ai trouvé des gens qui aimaient les films.

En vous envoyant dans les salles peu avant *Star Wars*, ils s'attendaient à un tel succès ?

Non. On espérait tous que la carrière du film serait bonne, mais on ne pensait pas atteindre de telles cimes. A la première projection-test, les effets spéciaux n'étaient pas finis. On pensait que tout le monde sortirait de la salle. Et là, le truc incroyable : ils sont tous restés ! L'histoire et les personnages les intéressaient suffisamment pour qu'ils oublient ce qui manquait. On était soufflés. C'est à ce moment qu'on a osé dit qu'avec des effets d'*ILM* en plus, on ne pouvait vraiment pas les décevoir. Du coup, on a très peu touché au montage, juste resserré l'action. Quant à la sortie de **Star Wars**, elle ne nous a pas plus gênés que ça. Nous savions que ce serait LE gros succès, mais nous savions aussi que, de notre côté, nous faisions un sacré bon film.

Propos recueillis et traduits
par Rafik DJOUMI

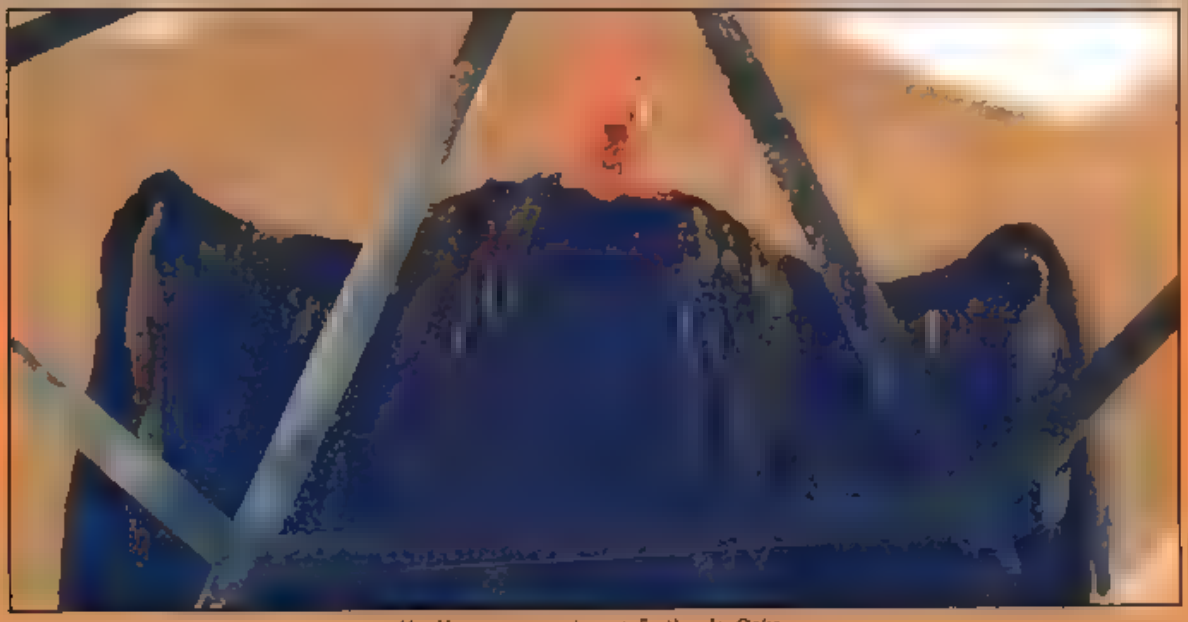
Un obélisque joue les tours de Pise quand la momie pique une grosse colère...

la momie

glamour et bandelettes

ARNOLD VOSLOO

Véritable sosie de Billy Zane, Arnold Vosloo connaissait jusque là une carrière en dents de scie. Originaire d'Afrique du Sud et issu d'une famille d'acteurs, il fait ses débuts sur les planches avant de décrocher ses premiers rôles dans deux petits films indépendants (BOETIE GAAN BORDER TOE et CIRCLES IN A FOREST). Il est ensuite le partenaire de Gérard Depardieu dans 1492, CHRISTOPHE COLOMB, puis obtient le troisième rôle de CHASSE À L'HOMME, celui de l'assassin Van Cleave, aux côtés de Jean-Claude Van Damme et Lance Henriksen. Depuis, l'acteur apparaît surtout dans des séries B, dont DARKMAN 2 et 3, où il succède à Liam Neeson pour ces deux suites du film de Sam Raimi destinées à la vidéo. Avec LA MOMIE, il connaît son heure de gloire tout en gardant la tête froide. Car Arnold Vosloo n'est pas du genre à avoir la langue dans sa poche !



Une Momie qui se prend pour le Fantôme de l'Opéra

Comment expliquez-vous le succès phénoménal de *La Momie* aux États-Unis ? C'est plutôt une surprise, non ?

Complètement. Je me souviens d'une conversation avec un exécutif du studio une semaine avant la sortie du film. Il était nerveux et me demande ce que je pensais le grand public allait faire avec **La Momie**. Il a fait la moue au maximum 35 millions de dollars de recettes. Il m'a répondu : « Ne dis surtout pas ça ! Tu vas nous porter la poisse ! On aura de la chance si on arrive à faire 25 millions ». Et le film a finalement cartonné à 44 millions le premier week-end. Je me demande encore pourquoi. C'est juste un très sympathique film populaire. La seule raison qui me vienne à l'esprit, c'est que depuis quelques années, tous les gros blockbusters sont des trucs de science-fiction avec des vaisseaux spatiaux ou des monstres dans l'espace comme **Perdus dans l'Espace**, **Godzilla**, **Armageddon**... **La Momie** est peut-être un peu le premier film d'aventures depuis quelque temps et même un petit kitsch. Le héros est grand et fort, la fille a des chaussures hautes et de grands yeux, le méchant est diabolique. Enfin, vous voyez. **La Momie** est très classique, et c'est peut-être quelque chose dont le public a besoin particulièrement friand en ce moment d'ensemble nostalgique des films historiques en opposition aux films futuristes. Mais ce ne sont que des hypothèses. Je crois que ça fait partie de la magie d'Hollywood : personne ne sait vraiment pourquoi un film marche.

Comment avez-vous rejoint *La Momie* ?

J'avais déjà travaillé avec les producteurs, James Jacks et Sean Daniel, sur **Chasse à l'Homme**. Ils ont insisté pour que je joue Imhotep, sans savoir si le studio accepterait. Il était possible qu'ils me préfèrent quelqu'un de plus connu. De Niro a bien joué la créature de Frankenstein ! Lors d'une rencontre avec Stephen Sommers, plus tard, j'ai lu le scénario que j'ai beaucoup aimé. J'ai tout de suite compris que c'était l'occasion pour moi de prendre à contre-pied les attentes du public en ne jouant pas un monstre, mais un homme romantique et profondément blessé. Je voulais souligner l'histoire d'amour pour donner au projet plus de profondeur, pour que **La Momie** ne soit pas simplement un film de monstre. C'est ce que j'ai expliqué à Stephen et aux producteurs. Ils ont été convaincus par mon baratin et m'ont engagé !

Vous êtes un spécialiste des rôles de méchant et de héros psychotique. Ça vous plaît ?

J'adore les méchants ! Ils sont plus amusants et ce sont eux qui dirigent l'histoire. Souvent, il ne se passe rien pendant une heure, puis le méchant apparaît et alors le film décolle. Jouer un méchant qui ne se contente pas de tuer sans raison, qui échappe aux stéréotypes demande un véritable travail d'acteur. C'était le cas sur **La Momie**. Kevin Spacey a même eu un Oscar pour sa performance dans **Seven**. C'est ce genre de rôle qui m'intéresse désormais. Mais bon, peut-être un jour dans mon prochain film j'embrasserai Julia Roberts. Qui sait ? J'adorerais embrasser cette fille !

On vous voit en fait très peu dans *La Momie*. N'est-ce pas frustrant pour un acteur d'être remplacé par une créature infographique ?

Pas du tout, puisqu'ils ont copié mes mouvements pour ensuite les reproduire de manière infographique. J'étais relié à l'ordinateur et je faisais tous les mouvements que la momie était censée exécuter. Même quand on voyait un squelette à l'écran, en fait c'est moi. La technologie est hallucinante. La seule difficulté consiste à ajouter du relief aux mouvements du corps pour atténuer le côté tridimensionnel de l'image de synthèse. Au début, j'étais tellement sceptique que j'ai proposé aux gars des effets spéciaux de prendre un danseur, quelqu'un avec une forte expression corporelle. Mais ils m'ont assuré que la momie respecterait vraiment mes mouvements. Lorsque j'ai vu le résultat, je

n arrivais pas à y croire. Tout fonctionne à la perfection, même quand mon visage se fige en bloc de pierre.

Vous parlez vraiment égyptien ?

Avant de tourner, je suis allé voir un égyptologue à l'UCLA, le Dr Steven Smith, qui décrypte parfaitement les hiéroglyphes. Ceci dit, on ne sait pas exactement comment l'égyptien se parlait à l'époque. On sait comment ça s'écrivait mais il nous manque la «musique» de la langue. Les mots sont très hachés, du style «Ari Nai Rank Ak-» etc. Il fallait réussir à les faire couler dans la même phrase, à trouver une musique tout en gardant ce qui fait leur particularité. Toutes les langues, même les plus affreuses, ont une musique et un rythme propres. Le problème, c'est qu'on ne sait pas ce qu'on dit en égyptien ancien. Ça devient un roman de vingt pages. Parfois on a donc dû couper dans les dialogues. D'autres fois, il fallait improviser. Lorsqu'une scène ne fonctionnait pas, Stephen venait me voir et me demandait d'inventer des phrases. C'est vous dire à quel point par moments je racontais n'importe quoi dans le film.

Quel genre de réalisateur est Stephen Sommers ?

Il est charmant. Nous partageons la même vision du cinéma. Que ce soit avec **La Momie** ou avec son précédent film, **Un Cri dans l'Océan**, il met en scène comme personne. Ce n'est pas son truc. J'aime tout simplement voir un réalisateur qui est à la spectateur. C'est toujours agréable de travailler avec des cinéastes qui sont aussi scénaristes parce qu'ils ont une meilleure compréhension du sujet et savent exactement ce qu'ils veulent. J'aime les réalisateurs qui apportent réellement quelque chose à un acteur plutôt que ceux qui n'en ont aucune idée. Je n'ai pas encore beaucoup travaillé avec des réalisateurs, mais j'ai la chance de travailler avec d'excellents metteurs en scène. John Woo, que j'ai dirigé dans **Chasse à l'Homme**, est le premier réalisateur remarquable

D'ailleurs, comment s'est passée votre collaboration avec Jean-Claude Van Damme, votre adversaire dans *Chasse à l'Homme* ?

C'était la rêve[illegible] Jean-Claude devrait remercier Dieu à genoux tous les soirs d'avoir pu travailler un jour avec John Woo et de pouvoir commencer à la regarder comme [illegible] C'est impossible d'être ami avec lui [illegible] trop déplaisant. C'est agaçant

auto-destructeur. Je ne sais pas pourquoi se comporte comme ça. Vous savez, c'est très facile de faire un film, entre les délais, l'argent investi et les pressions des studios. Quand en plus vous êtes confronté à un acteur ou un membre de l'équipe qui vous empêche d'avancer, ça devient énervant. Je me souviens que je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Van Damme travaillait contre John Woo plutôt qu'avec lui. Ça me sidérait. Je n'oublierai jamais le tournage de la grande scène finale du film, où je meurs après que Jean-Claude m'ait tiré dessus. Pendant qu'on répétait la scène, il est venu me voir et m'a dit : «Mon père (parce son père était là !) a bien regardé et je pense que tu ne joues pas comme il faut. Tu devrais courir, attraper ce revolver, être très excité, secouer les bras.» Et je me souviens lui avoir répondu : «Mais putain, de quoi tu te mêles, c'est juste une répétition !» Ça vous montre les rapports qu'on avait. Je ne vais pas vous mentir, j'ai toujours pensé qu'il avait tiré le film vers le bas, plutôt que de se concentrer sur ce qu'il avait à faire.

Initiation sur le point de régner sur l'Egypte : moi.

Pensez-vous qu'il y aura une *Momie 2* ?

Je suis pratiquement sûr que le jour où le film a passé la barre des 100 millions de dollars au box-office, des téléphones ont sonné à Los Angeles ! Nous en avons déjà parlé avec Stephen Sommers et nous sommes tombés d'accord sur le fait qu'il y aura une suite à **La Momie**, à condition qu'on puisse faire mieux. Parce que trop souvent, les suites sont sans arme. Heureusement, grâce à ILM, il est possible de surpasser le premier, au moins en termes d'effets spéciaux. La technologie change tellement vite. À la projection du film, le patron d'ILM m'a dit qu'il venait juste de développer un tout nouveau programme encore plus performant. À croire qu'ils en inventent tous les jours ! Mais il faut aussi que l'histoire et les personnages soit différents et tout aussi intéressants. Sinon, on aura l'impression d'être des voleurs !

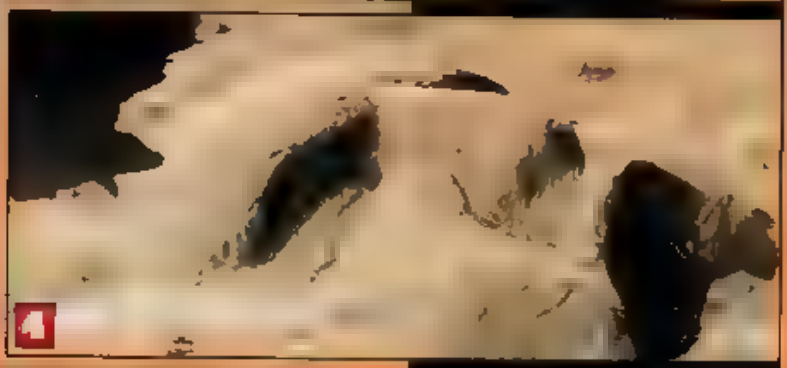
Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

la momie

effets spéciaux

1 - Parmi les nombreux pouvoirs d'Imhotep, celui de provoquer de gigantesques tempêtes de sable propres à engloutir les aventuriers imprudents !

2 - Rick O'Connell et Evelyn face à la Momie qui vient juste de se débarrasser de ses bandelettes : un striptease qui laisse apparaître une plastique pas vraiment des plus sexy !



3 - Le héros intrépide combat une armée de gardes ressuscités par Imhotep : la création de synthèse a remplacé l'animation image par image dans cette scène rendant hommage à Jason et les Argonautes.

4 - Première manifestation discrète d'Imhotep, annonçant l'heure de sa libération par les profanateurs de sépultures.

5 - Imhotep dans la dernière étape de sa métamorphose. Mort en 1719 avant J.C., ressuscité en 1923, la Momie n'a pas pris une ride !

6 - A la recherche de sa jeunesse passée, Imhotep prélève sur ses victimes organes et tissus permettant à son corps de se régénérer progressivement.

7 - Evelyn sortie de son sommeil par un baiser qu'il n'est pas exact du prince charmant !

8 - Rick O'Connell et Jonathan dans la pyramide d'Imhotep, survolée par une horde de scarabées très vicelards !

LA MAIN QUI TUE

Tout en profitant de la vague des films d'horreur pour adolescents, LA MAIN QUI TUE se place en marge du mouvement. Un mouvement trop aseptisé sur lequel l'ancien poulain de Roger Corman Rodman Flender tire à boulets rouges. Ici, c'est le mauvais goût qui prime. LA MAIN QUI TUE est un cocktail d'humour et d'effets gore qui rappelle les délires cartoonesques d'EVIL DEAD 2.

On n'attendait pas vraiment de la part d'une major comme Columbia un film de la trempe de **La Main qui Tue**. Un film aux allures de production indépendante qu'on aurait plus volontiers imaginé tournée par *New Line* ou *Dimension*. Un film qui profite de la vague des films d'horreur pour ados et qui la prend à contre-courant. Ici, pas de jeunes filles en papa sournois et sadiques, mais une bande de joyeux branleurs qui passent leur temps à fumer des joints, à se gratter les burnes affalés devant la télé à parler de tout et de rien, et surtout de cul. Il faut dire qu'à l'origine, **La Main qui Tue** n'a pas été commandé par un studio, mais par le producteur Brian Yuzna, alors en train de préparer une anthologie de sept films consacrés aux péchés capitaux. Les scénaristes débutants Tom Hugues et Ron Mallbauer proposent leurs services illico et accouchent d'une histoire qui sera retenue pour son traitement trop caricaturiste. *Brian Yuzna attendait à un script très horrifique, premier degré proche de ce qu'a fait lui-même. Dans la première version, il y avait une scène où un personnage se prend les pieds dans les artères de son ami, lui arrachant le cœur dans le mouvement. Ça n'a pas trouvé grâce à ses yeux. Au début, l'histoire de* **La Main qui Tue** *ne ressemblait pas à celle d'un film d'horreur classique, mais plus à une comédie noire dans l'esprit de* **Fatal Games**. *A notre plus grand étonnement, c'est seulement après que Columbia nous a approchés et a vraiment manifesté son intérêt que le film a pris cette tournure. Suite au succès de* Scream, *ils nous ont demandé de rajouter quelques scènes qui seraient susceptibles de faire frémir le spectateur. Et nous sommes très satisfaits du résultat final, plus rapide et donc plus abouti*, confie Tom Hugues.

Plusieurs réalisateurs s'essaient alors au projet, sans succès. Il s'agit d'Henry Selick couronné par le succès de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** et de **James et la Pêche Géante** qui se retire au bout de trois semaines de préparation pour cause de différends artistiques avec la production. Un passage tout aussi bref, celui de Damon Santostefano, certainement pressenti parce que son précédent film, **Hors Contrôle**, traitait d'un sujet similaire : des bras génétiquement créés en laboratoire et autonomes, qui sèment la panique dans une petite ville. Ce résultat est peu convaincant et force les producteurs à engager dans l'urgence un réalisateur qui serait capable de sauver les meubles. Leur choix se porte sur Rodman Flender, un ancien de l'écurie Corman, formé comme il se doit aux pires conditions de tournage.

Ambre : Est-ce que vous avez déjà tenté de vous tuer ?

Priest : Euh, presque, deux fois, mais morts, ils continuent à faire la fête !

« Lorsque nous rencontrez avec Roger, nous n'avez pas beaucoup de temps de vous parler des grandes lignes de votre mission. Il faut tuer des bonnes et toujours penser à ce que vous avez à faire. Je ne suis mis dans le même état d'esprit pour réaliser **La Main qui Tue** même si le budget de cinq millions de dollars me permettait de me offrir un peu plus de luxe. Pour Columbia, c'est une commande sympa, mais pour moi c'est presque inespéré. J'avais l'impression de ressembler à David Lean ! En travaillant avec Roger, vous apprenez avant tout à vous servir de n'importe quelle situation d'un point de vue artistique. Rencontre un problème avec de l'argent, ce n'est pas une option. Dans ce cas, il faut immédiatement improviser des scènes sans un plan et ne pas attendre une nouvelle échéance, déclare Rodman Flender qui se distingue des autres réalisateurs de série B dès son premier film, **Unborn Sombre et inquiétant**, inspiré par **Le Monstre est Vivant** de Larry Cohen. **Unborn** le préparait d'ores et déjà au système hollywoodien puisque, fut obligé de céder aux exigences de son producteur et donc de faire des compromis. « **Unborn** m'intéressait surtout parce qu'il me permettait de faire un thriller psychologique dans la veine de **Répulsion** de Roman Polanski. Mais Roger Corman voulait que le film soit plus graphique pour profiter du succès de **Jeu d'Enfant**. Nous nous sommes rapidement mis d'accord pour que **Unborn** joue sur les deux registres, la première partie est donc terrifiante, tandis que la fin du film s'articule autour du bébé monstrueux ».

Toujours pour Roger Corman, Rodman Flender réalisera ensuite le thriller erotique **Sens Interdits** et produira une vingtaine de films avant de s'en aller chez une boîte concurrente pour signer **La Fiancée de Leprechaun**, deuxième aventure du lutin psychopathe, une autre expérience intéressante qui lui permet d'accéder à de meilleures conditions de travail. « *J'ai eu beaucoup de chance sur ce film, car c'est celui qui bénéficie du plus gros budget de toute ma série. A Hollywood il y a une hiérarchie qui veut que la suite d'un film ayant eu du succès bénéficie du double du budget de l'original. Le troisième a eu à peu de choses près le même budget que le second. A cette époque, je n'avais encore jamais eu autant d'argent pour faire un film, ce qui m'a permis de travailler plus confortablement et d'avoir un scénario beaucoup un peu plus ambitieux que le moyen. Mais mon meilleur souvenir restera ma collaboration avec l'acteur Warwick Davis, qui s'investissait tellement qu'il en devenait assez fatigant pour le Leprechaun. Ensemble nous nous sommes vraiment amusés* ».

La Main qui Tue

Convaincu qu'un réalisateur de films à petit budget reste souvent emprisonné dans un même genre, Rodman Flender quitte ensuite le cinéma pour la télévision, où il collabore à de nombreuses séries, dont *Les Contes de la Crypte*, *Millennium*, *La Vie à Cinq*, *Dark Skies* et *Dawson*. Le meilleur moyen pour aspirer à une carrière plus intéressante, pour convaincre les gros producteurs de ses capacités à filmer une histoire sans qu'elle fasse appel à la surenchère des effets spéciaux et de choix consensuels, qui le mettent sur les rangs pour les besoins de **La Main qui Tue**, son retour aux films de genre après quatre ans d'absence.

Très serviable, Pnub aide Anton à se débarrasser de sa main

« *J'adore les films d'horreur, je ne pourrais jamais m'en passer. Mais j'aimerais aussi pouvoir faire d'autres films, comme des drames, des comédies ou des polars. Prenez par exemple le parcours de Brian De Palma. Il a fait plusieurs films fantastiques mais n'a jamais été reconnu exclusivement comme un réalisateur spécialisé. Il a aussi dirigé* Les Incorruptibles, Outrages, Snake Eyes, *qui sont tout aussi bons. Idem pour David Cronenberg. Ce sont mes idoles et j'aimerais vraiment pouvoir me vanter d'avoir leur filmographie !* » A tel point que Rodman Flender réalise **Unborn** sous l'influence des premiers films de Cronenberg et **Sens Interdits** en repensant très fort au **Body Double** de De Palma. Cette fois, il associe les effets gore cartoonesques de Peter Jackson à un humour bien gras, voire vulgaire, qui ferait pâlir la *Troma*, la compagnie responsable des **Toxic Avenger** et des **Atomic College**. Un cocktail amusant pour illustrer une histoire qui rappelle ouvertement une des meilleures scènes d'**Evil Dead 2**, lorsque Ash doit se débarrasser de sa main droite, devenue récalcitrante. Dans **La Main qui Tue**, les bons à rien et les plus fainéants deviennent le jouet du diable. C'est ce que découvre Anton (Devon Sawa), dont le rythme de vie est réglé comme une horloge.

Debi (Vivica A. Fox) est guidée à la poursuite de la main démoniaque

Quand on est zombifiés, quoi de mieux qu'une soirée costumée pour passer inaperçus ?

Anton cherche sa main baladeuse. Gare aux gags

Le quotidien d'Anton se résume à peu de choses. Ça fait maintenant six mois qu'il n'a pas mis les pieds en classe et qu'il passe ses journées avachi sur son canapé, le pétard au coin de la bouche, un sandwich dans une main et la télécommande de la télé dans l'autre. Anton est tellement déconnecté de la réalité qu'il ne s'inquiète pas de l'absence prolongée de ses parents. Jusqu'au moment où il surprend son chat, en train de grignoter un œil fraîchement extrait de son orbite. Pris de panique à cause de la série de meurtres commis dans la région, Anton fouille la maison et découvre les cadavres de ses parents. C'est alors que sa main droite se met à avoir un comportement étrange, comme si elle possédait sa propre vie, le poussant au meurtre contre sa volonté, ou même sans qu'il en soit conscient. Quand sonnent à sa porte ses amis Mick (Seth Green) et Pnub (Elden Henson), le premier finit avec un tesson de bouteille enfoncé dans le front et le deuxième décapité par une scie circulaire. Trop flemmards pour rejoindre le Paradis, ils décident de rester avec leur pote Anton pour l'aider à résoudre son problème. Comme sa main droite ne lui sert que très rarement, Anton s'en débarrasse sans trop de regret, au plus grand désarroi de Debi (Vivica A. Fox), une jeune druide lancée à la poursuite de la main démoniaque, la seule à pouvoir l'exterminer à l'aide de sa dague magique. Désormais, la main d'Anton se promène en toute liberté dans la ville, en direction du bal de fin d'année, bien décidée à s'approprier sa petite amie Molly (Jessica Alba) avant de détruire le monde.

« *Ce qui m'a tout de suite séduit en lisant l'histoire c'est qu'elle est impossible à résumer en deux lignes dans un programme télé : il y a plein de personnages, de rebondissements, et l'histoire change de direction à la moitié du film. Ce qui nous a permis d'inclure dans* La Main qui Tue *des références aux autres films sur le même thème, sans pour autant avoir recours au parti-pris cinéphilique de* Scream. » Il y a bien sûr **Les Mains d'Orlac**, dans lequel le célèbre pianiste Stephen d'Orlac perd ses mains dans un accident d'avion et s'en voit greffer de nouvelles, celles d'un étrangleur. Mais aussi **La Main du Cauchemar** d'Oliver Stone, **Body Parts** d'Eric Red, et dans un registre différent, **Le Loup-Garou de Londres**, pour les deux acolytes zombifiés du héros. « *Mais ce qui m'a le plus agréablement surpris* » continue Rodman Flender, « *c'est la facilité avec laquelle Columbia était d'accord pour que* La Main qui Tue *soit un film irrévérencieux et politiquement incorrect. Les personnages consom-*

Anton se dispute avec sa main. Evil Dead 2 est passé par là !

ment énormément d'herbe. Le héros tue ses parents. Molly passe la majorité du film en sous-vêtements... Autant d'éléments qui sont aujourd'hui bannis de ce genre de films, même si c'est ce qui en faisait la spécificité. Il y a vingt ans, lorsque les drive-in existaient encore et qu'il restait donc un marché pour la série B, tous ceux qui regrettent la disparition de ces petits films vont adorer **La Main qui Tue**». Sans aucun doute, car Rodman Flender a bien appris ses leçons et offre à la main satanique une véritable personnalité, souvent à la limite du burlesque. Il faut la voir aiguiser ses ongles avec un taille-crayon pour ensuite aller scalper le chanteur d'un groupe de rock, ou attraper un chat par la queue pour l'envoyer traverser le pâté de maison. Une main démoniaque, mais aussi lubrique, toujours partante pour peloter une poitrine opulente ou pour bondir sur la première paire de fesses à sa portée.

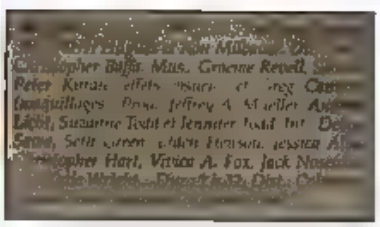
«*Le secret pour réussir un film comme celui-là, c'est d'injecter suffisamment d'humour entre les meurtres pour mieux faire passer la pilule. Encore une leçon que je tire de mon apprentissage chez Roger Corman. Lorsque je tournais* **Undone**, *il m'a dit : «Fais rire les gens ou ils se moqueront du film pour se détendre». Et c'est totalement vrai. Dans ce genre, avec des films comme* **La Petite Boutique des Horreurs** *ou* **Bucket of Blood**, *Roger est un pionnier. Tous ses films trouvent le juste milieu. Ils étaient à la fois terrifiants et hilarants grâce aux personnages, pour la plupart des fous, des excentriques. Ces deux films en particulier m'ont beaucoup inspiré*». Et Rodman Flender de se prendre pour un des ZAZ, d'enchaîner des gags gratuits, parfois lourds, mais le plus souvent très drôles. On s'amuse énormément à voir Anton tricoter des chandails pour garder sa main constamment occupée, ou encore fouetter son chien, pourtant réticent, à aller inspecter la maison. «*Pour que l'humour fonctionne, il fallait trouver des acteurs capables de jouer la comédie à un niveau égal pendant tout le film. Pour un personnage comme Anton, dont la main le pousse au meurtre sans qu'il puisse la contrôler, seul un comédien de la carrure de Jim Carrey pouvait a priori le rendre crédible. Mais Devon Sawa a réussi à assumer la double personnalité de son personnage, celle d'Anton et celle de la main possédée, toujours en mouvement. Chaque jour, il me proposait des idées et me confirmait que j'avais fait le bon choix. J'ai retrouvé en Devon ce qui me séduisait chez Buster Keaton : sa faculté de provoquer un fou rire tout en restant sérieux. C'est pareil pour Seth Green, qui a beaucoup de talent et qui a immédiatement saisi l'esprit du film*»

A la différence de Devon Sawa, qui rappelle en effet certains comiques du début du siècle, Seth Green ressemble plus à un acteur cabotin échappé d'un sitcom trash. Remarqué dans la série **Buffy Contre les Vampires** et en fils du Dr Evil dans **Austin Powers** et sa suite, Seth Green interprète ici Mick, ami d'Anton et comique de service, une véritable mitraillette à blagues estampillées «Carambar» que le passage de la vie à la mort n'aura pas assagi.

Molly (Jessica Alba), la petite amie d'Anton convoitée par «la main qui tue»

Même si **La Main qui Tue** a été conçu comme une comédie, Rodman Flender insiste lourdement sur le quota d'effets gore, selon lui indispensables à la dynamique du film. «*Aujourd'hui, pour les spectateurs, le gore et l'humour sont étroitement liés quand il s'agit d'un film fantastique. Ils n'imaginent pas l'un sans l'autre. Il faut ensuite choisir des moments bien précis dans le film pour faire intervenir le gore, car si c'est du non-stop, l'effet perd toute son efficacité : le spectateur est détaché, désensibilisé de l'action. Récemment, j'ai revu* **L'Eventreur de New York** *de Lucio Fulci, qui est un de ses films les plus faibles pour ces raisons. Trop d'effets sanglants viennent diminuer l'intérêt du film et casser l'ambiance. Dans* **La Main qui Tue**, *il y a aussi beaucoup de meurtres qui se déroulent hors-champ, si bien que lorsque je décide d'en montrer un ou deux, ils ont plus d'impact. Parfois, il faut savoir se retenir*». Ce qui n'empêche pas Rodman Flender de filmer des flaques de sang qui viennent éclabousser les murs, une décapitation à la scie circulaire à la fois gore et esthétique, ou encore une perforation de tympan avec une aiguille à tricoter. Autant de scènes qui participent à la surenchère des situations comiques, en parfaite osmose avec l'ambiance rentre-dedans de **La Main qui Tue**, c'mth-film hollywoodien par excellence. Débridé, drôle et gentiment méchant, **La Main qui Tue** rappelle à plusieurs reprises la belle époque d'**Evil Dead 2** et de **Braindead**. Un miracle pour un film de studio.

Damien GRANGER



LE 13ÈME GUERRIER

Deux propositions pour commencer : 1) John MacTiernan est le plus grand cinéaste américain en activité. 2) LE 13ÈME GUERRIER est son projet le plus ambitieux à ce jour. La chose est dite. On pourrait choisir de s'en tenir à cet axiome. Mais l'on sait bien que les grands films (les vrais) ne se laissent jamais apprivoiser ni par des formules ni par une quelconque catégorisation. Ils invitent au débat, à l'exploration de leurs composantes, se rappellent à l'esprit en toute circonstance et ne lui permettent jamais d'aboutir à des conclusions. Il faudrait des kilomètres de texte pour espérer seulement dompter un film de la nature du 13ÈME GUERRIER. En voici un très bref aperçu...

On a souvent été tenté de voir dans l'Heroic Fantasy un genre éminemment cinématographique défini par un jeu subtil de mouvements, de formes et de lumières. La littérature, la bande dessinée, la peinture, les jeux de rôle et même la musique rattachée à ce genre, se sont toujours nourris d'équivalences cinématographiques pour parvenir à leurs fins. Et pourtant, l'ironie du destin aura fait du cinéma le parent pauvre de l'Heroic Fantasy. Derrière quelques rares projets, à l'ambition jamais satisfaite se dissimulent en effet une quantité impressionnante de navets lolauement achevés. L'amateur en est pour ses frais, réduit à grappiller des secondes de métrage un magnifique dragon par-ci un beau mouvement d'épée par-là et fantasmer le film qui ferait le tout. Et quand le cinéma réussit à combler ces attentes, il le fait au travers de films certes «Heroic» mais dénués des éléments irrationnels de la «Fantasy». On pense bien évidemment aux **Vikings** de Richard Fleisher et à **La Chair et le Sang** de Paul Verhoeven. Ces deux monuments épiques prouvent indirectement que le cinéma est bel et bien le médium idéal du genre qui nous intéresse. Il ne faut pas chercher plus loin l'explication de l'attente fébrile qui s'est créée autour du **13ème Guerrier** de MacTiernan ou du **Seigneur des Anneaux** de Peter Jackson. Ces deux modèles d'intégrité artistique se sont, pratiquement au même moment, décidés à défricher les terres maudites où reposent les esprits de Robert Howard et Tolkien.

C'est en partie à Robert Howard que pensait l'écrivain, cinéaste Michael Crichton lorsqu'il entama ce qui allait devenir la nouvelle des «Mangeurs de Morts» «*Un ami professeur d'Université préparait un cours sur les grands textes considérés comme essentiels mais que personne ne lit plus sans obligation. Et d'après lui, le premier de ces textes «oubliés» était le poème épique «Beowulf». J'ai contesté son jugement et choisi d'en tirer le sujet d'un roman. J'ai pris pour point de départ ce qu'avait de la critique universitaire qui considère que la poésie épique et la mythologie s'inspirent de faits réels*» Dans un premier temps, Crichton va donc tenter de dépouiller le mythe de ses attributs fantastiques afin d'en retrouver le noyau dur. Mais il est tiraillé par le désir inconscient de suivre le chemin inverse : celui de raconter la fameuse légende à travers le regard d'un personnage réel, objectif. Son érudition l'amène tout naturellement à se replonger dans les manuscrits d'Ibn Fahdlan, un ambassadeur arabe du Xème siècle, proche du Calife de Bagdad, qui avait côtoyé les vikings, et dont les observations écrites constituent le témoignage le plus fiable sur cette civilisation. Ainsi, les trois premiers chapitres des «Mangeurs de Morts» sont-ils une quasi-retranscription des textes d'Ibn Fahdlan. Ils en reprennent le style anthropologiste, évitant toute dramatisation, insistant sur les faits scientifiquement observés. Puis Crichton commencera à glisser le rapport de l'ambassadeur vers la fiction. Le groupe de guerriers vikings qui l'accompagne dont le chef n'est autre que Beowulf. Beowulf est confronté par un monstre qui est en réalité le village de ce dernier est la proie les assauts répétés des «Wendols» une horde de femmes anthropophages. Il demande l'aide de Buliwyf. Après les prédictions d'une prêtresse, treize guerriers se doivent d'assister le roi, et le treizième doit impérativement être un étranger. Ibn Fahdlan est ainsi contraint de suivre le groupe vers sa périlleuse destinée. L'aventure ■■■

LE 13ÈME GUERRIER

■■■ ture fantastique qu'il va vivre sera consignée avec la même rigueur dans son journal. Pour la suite des événements, Crichton se base sur un postulat étonnant. Rien ne s'oppose, scientifiquement, à l'idée que des Vikings aient pu côtoyer des hommes de Néandertha . Il décide donc d'en faire l'origine historique» du mythe des wendols.

Cet exercice périlleux de vrai-faux travail d'historien avait tout pour séduire John MacTiernan. Le cinéaste a déjà très clairement montré son attachement à la constitution des mythes ainsi qu au concept de héros (n'est-ce pas John McLane ?). De plus, clé de voûte de son travail dramatique est basé sur la dualité : l'homme / l'animal (**Predator**), le cow-boy / européen (**Die Hard**), le sérieux / l'espièle (**A la Poursuite d'Octobre Rouge**), le global / l'individuel (**Medicine Man**), le faux / le vrai (**Last Action Hero**). Artiste et intellectuel élevé par un père militaire, il était logique que MacTiernan soit séduit, sans retenue par l'histoire de cet érudit précieux, contraint de devenir un guerrier barbare. «*C'est l'histoire d'un yuppie politiquement grillé parce qu'il a couché avec la fille qu'il n'aurait pas dû toucher*» annonce l'auteur «*Je suis toujours été fasciné par la manière avec laquelle l'Histoire nous renvoie à ce que nous sommes au fond ou nous en sommes*». Et si l'on se souvient que son premier film semi-amateur **The Demon's Daughter** mettait déjà en scène des Vikings, on comprend que sa fascination tenace aura fait le reste. Mais le travail d'adaptation que va mettre en œuvre le réalisateur va bien au-delà de ces postulats déjà passionnants. Désireux de conserver l'observation anthropologique au cœur de la nouvelle de Crichton, le cinéaste, pour éviter tout didactisme, va s employer à nous faire «ressentir» la civilisation Viking plutôt que de nous l'expliquer. «*La Norvège d'aujourd'hui était trop moderne pour accueillir le film*» explique-t-il. «*J'imaginais ces peuples vivant près de forêts pluvieuses, entourés d'arbres géants : car quand vous tirez dans ce type d environnement, c'est tout le système de pensée, d organisation qui diffère*». Le réalisateur s'embarque donc seul à bord d'un avion biplace et parcourt la Colombie Britannique pour trouver le lieu magique, au nord de Vancouver Island, celui dans lequel il va littéralement plonger son spectateur.

S'il est une expérience rare au cinéma, et que **Le 13ème Guerrier** impose sur toute sa longueur, c'est bien la sensation physique du décor et de son climat. En ressentant le contact glacé des points d'eau, la moiteur de la végétation, la lourdeur des terrains boueux, l'oppression du brouillard et des rochers, le spectateur est amené à toucher du doigt la cosmogonie propre au quotidien des Vikings. Ainsi, cette culture, souvent méprisée, votre ridiculisée, retrouve sous l'impulsion d un cinéaste inspiré toute son évidence. Ce tour de force artistique n aurait sans doute pas été possible sans un travail technique hors du commun. «*Nous avons utilisé le plus de lumière naturelle possible*» se souvient le chef-opérateur Peter Menzies (**Une Journée en Enfer**). «*Pour les plans nocturnes, nous avons eu recours aux techniques les plus modernes. Nous avons utilisé des films ultra-sensibles, flashé le négatif. Cela comportait d'énormes risques mais je suis plutôt fier du résultat*». Quant au décorateur Wolf Kroeger (**Le Dernier des Mohicans**), il devra composer, avec la bénédiction de MacTiernan, le peu d'informations relatives à cette civilisation. «*Les sources sont contradictoires et il a fallu nous fier à notre instinct*» avoue-t-il. «*Le 13ème Guerrier n est pas un documentaire. Nous nous en sommes remis aux nécessités physiques et narratives. En un sens, je pense que le résultat est assez proche de ce que fut la réalité*».

Faridun et Olga : Maria Bonnevie, une romance largement écourtée au montage

Il est en tout cas suffisamment efficient pour nous rappeler une idée peu banale. Si l'Histoire est la mémoire intellectuelle de l'humanité, le cinéma pourrait bien être sa mémoire sensorielle. Ce que Spielberg cherchait déjà à faire avec l'ouverture d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**, MacTiernan l'érige en projet total de mise en scène. En cela, il inverse la proposition du livre de Michael Crichton. Plus le film tend vers le poème épique, voire la chanson de geste, plus il se crédibilise. Le réalisateur n'hésite d'ailleurs pas à sabrer le mystère qui entoure les mangeurs de mort pour nous forcer à focaliser sur les Vikings, son véritable centre d intérêt. Ceux qui attendaient des boules sanguinaires combattant des monstres mystiques en seront pour leurs frais. L'identification aidant, ces «barbares» deviennent rapidement nos alter-ego, loguement effrayés par la véritable barbarie à laquelle ils font face, celle de la pré-civilisation.

Buliwyf : sur un pur sang arabe. Un cheval ridiculement petit pour le peuple viking

Portée par un rythme propre au film épique, **Le 13ème Guerrier** surprendra forcément par sa courte durée. Sa post-production à rebondissements (plus d un an) aura alimenté les rumeurs les plus folles quant aux tripatouillages dont le film aurait été victime. Sa narration particulière ne fera qu'augmenter la confusion. Aussi est-il important de souligner

quelles sont les éléments qui auraient réellement disparu du montage final. C'est dans sa première partie que le film aura vu le plus de coupes. Si cela semble évident pour l'épisode de Bagdad (expédié dès le générique), l'exil et le voyage d'Ibn Fahdlan (l'échelonnement des civilisations, est ramené au minimum). Dans les premières scènes du camp, pendant l'enterrement du vieux chef, la rivalité entre Buliwyf et Thorkel pour la succession disparaît totalement ainsi que le long voyage en drakkar et la rencontre avec les monstres marins (des baleines). C'est dès l'hallucinante séquence d'«apprentissage de la langue» que le film retrouve pour quasiment ne plus la perdre, sa forme initiale

mentale prévue. La construction «par épisodes» de la seconde partie reprend celle du roman, par conséquent celle du style factuel et dédramatisé d'Ibn Fahdlan. N'y manquent que deux éléments. En premier lieu, les rapports d'Ibn avec la jeune servante et son comportement oriental vis-à-vis d'elle. Il reste leur magnifique séquence d'adieux, où Ibn se force à adopter l'attitude d'un Viking. En second lieu, plusieurs figurants rapportent le tournage d'une séquence de suicide collectif des wendols. Il n'en reste à priori que ce plan énigmatique où ils disparaissent derrière une colline. Le réalisateur Dean Semler rapportait l'an dernier que John MacTiernan et Michael Crichton avaient chacun leur montage du film et qu'ils ne se parlaient plus. Nous ne connaîtrons peut-être jamais la nature du consensus par lequel ils ont dû passer pour aboutir à cette version définitive. Espérons simplement que le format de blockbuster que les pontes de *Touchstone* ont tenté de lui imposer n'handicapera pas sa carrière. Certes, 100 millions de dollars sont en jeu, mais avouons qu'un projet aussi artistiquement ambitieux ne se satisfait que moyennement des décisions de dernière minute.

Il ne viendrait certainement pas à l'idée de ces exécutifs de contester la suprématie de MacTiernan en terme d'action. Mais il aussi aura pourtant très largement dépassé leurs attentes. Approfondissant le travail de caméra à l'épaule (qui avait fait de Die Hard 3 l'un des films d'action les plus expérimentaux), et le combinant à son légendaire sens de l'espace (une séquence d'encerclement de cabane héritée de Predator), il offre à ses diverses scènes de bataille un sens de la grace guerrière digne au moins d'un Kurosawa. Cette exigence esthétique, qui fait de chaque image une toile de maître, n'a, paraît-il, pas que des défenseurs. Mais que voulez-vous ? Laissons ces tarés sucer leurs esquimaux. Nous, nous irons voir et revoir Le 13ème Guerrier, nous boirons de sa fibre épique, nous chercherons à percer ses secrets, nous accueillerons, tels des élus, ce que John MacTiernan a toujours su nous proposer sans nous l'imposer. Du jamais vu sur un écran. Du vrai cinéma.

Rafik DJOUMI

The Thirteenth Warrior. USA. 1999. Real.: John MacTiernan. Scen.: William Wisher & Warren Lewis d'après le roman de Michael Crichton. Dir. Phot.: Peter Menzies. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX : John Sullivan (maquillages). Prod.: John MacTiernan, Michael Crichton et Kathleen Kennedy. Int.: Antonio Banderas, Diane Venora, Dennis Storhøi, Vladimir Kulich, Omar Sharif, Daniel Southern... Dist.: Metropolitan Filmexport. Durée : 1h45. Sortie le 15 avril 1999.

Actuellement
Cinéma
sortie le 7 février

VORACE

it's a man, man, man's world !

ANTONIA BIRD

Comédienne sur les planches londoniennes, puis metteur en scène titulaire du Royal Court Theatre, Antonia Bird découvre la réalisation en passant par le petit écran, où elle se fait la main sur nombre de séries et de téléfilms. L'un d'eux, intitulé SAFE, remporte un gros succès dans les festivals où il est présenté, et connaît une distribution en salles.

Depuis, la réalisatrice a signé pour le cinéma PRÊTRE (les tourments d'un curé homosexuel), MAD LOVE (un *road movie* avec Drew Barrymore) et FACE (Grand Prix du Festival du Film Policier de Cognac l'année dernière). Rien ne la disposait à se retrouver aux commandes de cet étonnant «film de cannibales». Encore que...

Vous avez déjà vu des «vrais» films de cannibales ?

Non. Quoique Les Survivants, à la télé. Mais on ne peut pas vraiment parler de film de cannibales, c'est davantage un survival.

Comment êtes-vous arrivée sur *Vorace* ?

J'avais lu le scénario deux ans auparavant. Quelqu'un me l'avait envoyé pour savoir si ça m'intéressait. Sur le coup, j'avais pensé que c'était très bien écrit, mais que ce n'était pas un film que j'avais envie de faire, notamment parce que j'étais à l'époque en train de réaliser Face, une production anglaise dont tous les personnages principaux étaient masculins. Je me voyais mal enchaîner avec Vorace qui est également une histoire d'hommes. L'année dernière Robert Carlyle, qui est à la fois mon ami et mon associé puisque nous avons une société de production ensemble, m'a dit qu'il avait signé pour faire Vorace avec un réalisateur que je connais. J'ai pensé que c'était formidable. Robert était tellement enthousiaste que je me suis replongée dans le scénario, et j'ai trouvé qu'il y avait de quoi en tirer un film fantastique. Par ailleurs, comme je travaillais sur un autre projet avec Robert, on a continué à parler de Vorace, et à plaisanter au sujet de le faire ensemble, même si tout semblait bien se passer. Et deux semaines après le début des prises de vues, j'ai reçu un étrange coup de fil de Robert, me disant juste «A l'aide !» Le réalisateur et le studio venaient de décider de se séparer. Les producteurs avaient un peu moins d'une journée pour trouver un remplaçant. C'était la panique ! Le président de Fox 2000, que je connaissais déjà puisque nous discutions d'un projet à faire ensemble, m'a alors appelée et j'ai accepté de rejoindre tout le monde pour terminer le film. En fait, je dirais que j'ai profité de la situation présente pour devenir la réalisatrice d'un film que, normalement, on ne m'aurait jamais proposé. C'était une décision très angoissante à prendre, mais au bout du compte je suis très fière de Vorace. J'ai eu la chance d'hériter d'un bon nombre de décisions que le précédent réalisateur avait prises : casting, direction artistique, certains décors. Tout cela fait que j'en suis doit être fier !

Avez-vous pu intervenir sur le scénario ?

Pas vraiment. Il avait été radicalement transformé depuis ma première lecture, et je trouvais que le traitement original était supérieur à cette nouvelle version. J'ai donc essayé, dans la mesure du possible, de revenir à la première mouture du script, de retrouver certaines émotions qui m'avaient plu à la lecture. Dans la réécriture du scénario, la sauvagerie et l'anarchisme de l'histoire avaient notamment été atténués. J'ai fait en sorte de les ré-injecter dans le film. Mais étant donné les conditions dans lesquelles je me suis retrouvée sur le tournage de Vorace, je n'ai pas eu le temps de faire de profondes modifications.

Savez-vous comment la censure américaine a réagi à votre film ? ■■■

■

VORACE

■■■ Ils ont été très gentils. C'est à n'y rien comprendre, non ?! En ce moment aux Etats-Unis c'est surtout le sexe qui les tourmente. Vous pouvez montrer toute la violence que vous voulez, mais le sexe, pas question !

C'est d'autant plus bizarre qu'ils vous aient laissée tranquille, parce qu'il y a quand même dans le film un lien évident entre la violence des protagonistes, la manière qu'ils ont de vouloir toujours plus de pouvoir, et leur homosexualité refoulée

Je vois. Je ne sais pas si c'est de l'homosexualité, ou tout simplement de la sexualité

Ainsi disons de la sexualité... mais entre hommes.

Oui, mais je pense que ça aurait été pareil s'il y avait eu des femmes. C'est un point intéressant, mais ça n'est pas une chose dont nous étions conscients en faisant le film. Nous étions surtout intéressés par l'attirance sexuelle du pouvoir, comme quand Colqhoun séduit le Capitaine Boyd. Que la personne soit un homme ou une femme compte peu. Colqhoun est sexy aux yeux de Boyd parce qu'il est puissant. C'est le même principe qui rend le Président Bill Clinton si séduisant auprès des gens. S'il n'était que le vendeur de voitures Bill Clinton, il n'aurait probablement pas autant de femmes à ses pieds

Cleaves (David Arquette) sur le point d'être cuisiné

Colqhoun (Robert Carlyle) : une fausse victime spécialiste du croque-monsieur !

Au début de votre carrière, vous étiez comédienne de théâtre. Cela vous a-t-il aidée quand vous êtes devenue réalisatrice ?

Certainement. Ça m'a aidé pour diriger les acteurs, parce que je sais à quel point c'est un travail incroyablement difficile. J'ai une grande tendresse pour les acteurs. Je comprends le chemin par lequel ils doivent passer. Je vois quelquefois des gens maltraiter des acteurs, et je suis sûre que c'est parce qu'ils ignorent les mécanismes dont se servent les comédiens pour recréer la réalité. Donc oui, ça m'a vraiment aidée

Dans vos films, même dans les moments les plus tragiques, on a toujours l'impression que vos acteurs prennent du plaisir.

Oui. Je crois que c'est vrai. Je crois que c'est ce qui est le plus important dans le travail du metteur en scène, d'arriver à créer une atmosphère pour que les comédiens prennent du plaisir, même quand ils doivent jouer des choses horribles. Parce que si on ne prend pas de plaisir, alors pourquoi faire ce travail ? C'est un métier qui demande beaucoup d'exigences, qui apporte aussi beaucoup de privilèges. Il faudrait être fou pour rendre ça déplaisant. '

Beaucoup de réalisateurs tiennent un autre discours sur la direction d'acteurs...

Je sais. Je n'arrive pas à comprendre que certains réalisateurs soient méchants avec les comédiens. C'est la preuve qu'ils n'ont rien compris à la psychologie humaine. Ceci dit, parfois, les acteurs vous le demandent. J'ai réalisé *Mad Love* avec Drew Barrymore, que j'aime beaucoup. Il y avait une scène que Drew avait du mal à jouer, et pour laquelle elle me demandait de la faire pleurer. Elle me suppliait de lui crier dessus, ce dont je me sens absolument incapable ! On s'en est finalement sorties en employant d'autres méthodes.

Il y a une seule femme dans *Vorace*, l'indienne Martha. Ce personnage représente-t-il votre point de vue sur l'histoire ?

Pas vraiment, non. Je crois que mon point de vue serait plus proche du personnage de Boyd. J'aime à penser que je pourrais être aussi courageuse que lui dans le film ! Martha représente davantage l'humanité sacrée et généreuse, et je ne me retrouve pas tellement dans cette définition. Je suis plus chaotique et facilement en proie à la tentation. Non, Martha représente clairement une personne «meilleure» que moi

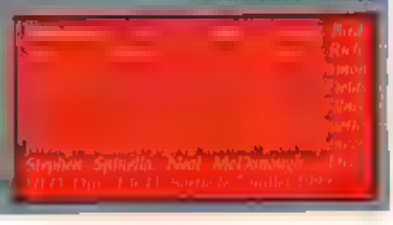
Comment avez-vous expliqué aux acteurs le désir qu'ont les protagonistes de se manger entre eux ?

Une fois qu'ils ont goûté à la chair humaine, les personnages ne désirent qu'une chose : recommencer ! Ils deviennent accros. C'est une sensation que j'ai traduite simplement en parlant d'alcool, de drogues, et de l'état de dépendance qui peut en découler. Les personnages sont en manque de chair humaine, comme on dirait d'un toxicomane qu'il est en manque d'héroïne. Ils se sentent mieux une fois qu'ils ont «mangé», sauf que ça leur fait faire des choses bizarres. Je crois que c'est comme ça que je leur ai expliqué cette variation sur le cannibalisme. Mais en fait, vous savez, chaque acteur a son propre système pour traduire une émotion en une autre

opinion

LA BONNE CHAIR

Le cannibalisme dans *Vorace* se joue d'un des plus grands tabous des sociétés dites «évoluées» n'est pas la moindre de ses qualités. On



Goodman et Boyd unis dans une longue course pour l'obtention du Pouvoir

Vous n'avez pas expliqué, à Robert Carlyle et Guy Pearce par exemple, que le cannibalisme pouvait s'accompagner d'un appétit sexuel ?

Non, je ne crois pas... Mais il y a une scène dans le film où Robert et Guy sont piégés. Ils se retrouvent l'un sur l'autre, enlacés de manière bizarre. Je trouvais que c'était une image très intéressante et j'ai pas mal blagué avec eux sur la position qu'ils seraient obligés de tenir pendant le tournage. Et puis, pendant la mise en boîte de cette séquence, je me suis aperçue que certains membres de l'équipe technique étaient parfaitement dégoûtés d'être obligés d'assister à ce spectacle. Peut-être parce qu'à ce moment, le film devenait une histoire d'amour. D'ailleurs, en un sens, c'en est une. Une histoire d'attirance amoureuse. Ouh, c'est dur d'en parler ! Les gens peuvent le voir de manières tellement différentes, c'est fascinant.

J'ai peut-être une autre métaphore : l'industrie cinématographique est essentiellement masculine, avec ses compétitions, ses problèmes d'ego et ses rivalités de pouvoir... Diriez-vous que l'industrie cinématographique est une industrie «vorace» ?

Tout à fait ! À cent pour cent.

Et quelle est votre place dans cette industrie ?

Je vais me contredire, mais là, j'aimerais épouser le comportement de Martha. Me retourner calmement et partir de cet enfer ! Survivre. Voilà, ce serait ma position : foutre le camp. Ce n'est pas un hasard si Hollywood est en Californie. La Californie voue un véritable culte au Pouvoir. Le Pouvoir et l'apparence physique, voilà à quoi se résume leur culture.

Il y a un plan vraiment répugnant dans *Vorace*, et ce n'est pas vraiment celui qu'on pouvait attendre d'un tel film : c'est celui où le Capitaine Boyd regarde son assiette, avec le steak très saignant !

C'est l'effet que je recherchais. Cela lui rappelle qu'il était sur le point d'être enterré avec ses camarades, couverts de leur sang. C'est aussi un plan qui annonce la suite de l'histoire. En plus, je suis végétarienne : c'est donc bel et bien pour moi la scène la plus répugnante.

Vorace a un côté western spaghetti assez prononcé. Vous aimez Sergio Leone ?

J'adore. Ses films ont eu un grand effet sur moi quand j'étais petite. Je suis aussi une grande fan de Sam Peckinpah et j'ai toujours voulu faire un western. Vorace s'en rapproche un peu, mais ça manque de chevaux, d'étendues désertiques. Je crois vraiment que je pourrais faire un film encore plus «western» que Vorace.

Le Capitaine Boyd (Guy Pearce), un lâche qui devient courageux en mangeant de la chair humaine

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

Le Projet Blair Witch

vidéo gaaaaargh !

Eduardo Sanchez & Daniel Myrick

Il y a quelques mois à peine, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick étaient de parfaits inconnus, tournant un film au camescope, en pleine forêt du Maryland. Suite à une projection événementielle au festival de Sundance, les voici aujourd'hui estampillés grands réalisateurs du film d'horreur, estampillés dans les plus grands festivals internationaux. Ils n'ont pas encore tout à fait compris ce qui leur arrivait, mais ils nous confient avec plaisir leur astucieuse recette.

Quelles sont les origines du projet ?

Eduardo Sanchez : Durant nos études, Dan et moi parlions des films d'horreur qui nous avaient marqués, enfants, et nous avions la même liste : L'Exorciste, La Malédiction, Shining, mais aussi tous ces documentaires télé sur les phénomènes inexpliqués. Nous nous sommes demandés s'il était possible d'atteindre le même degré de fascination sur un film de fiction. Il fallait pour cela que ce que vivent les protagonistes ait toute l'apparence de la réalité, que le public sorte de là en ignorant si ce qu'il a vu est vrai ou pas. C'était la base du projet.

Daniel Myrick : Nous avions toute une liste d'idées de film à petit budget, mais celle-ci s'imposait par son ingéniosité et son faible coût. Le cinéma d'horreur est un genre qui vend, et beaucoup débutent par ce biais. A ce stade, nous n'avions aucune carrière et il était important que notre premier film tape dans les oreilles !

Comment vous êtes-vous préparé ?

E.S.: Le casting a duré un an. Nous avions prévenu des amis à John Pierce, le présentateur du show télé Spookcrew. Je vivais au Maryland et j'y ai fait descendre tout le monde en octobre 1997. Le tournage lui-même a duré huit jours à la fin du mois. Puis nous avons passé un an sur le montage. Nous nous sommes retrouvés à Sundance et le reste, je suppose, fait partie de l'Histoire.

Comment avez-vous mis vos acteurs en situation ?

D.M.: Le film devait être tourné en continuité. Il y avait un plan de travail détaillant heure par heure les événements. Nous avons enregistré aux oreillettes le mouvement de la caméra vidéo, la lumière et la prise de son. Ils ont préparé leur sac à dos et nous les avons balancés dans la nature. On leur laissait à des endroits précis des notes directives, des bases sur lesquelles improviser. Le travail consistait à les immerger dans l'histoire. Ils se devaient d'enregistrer tout ce qu'ils pouvaient, à leur manière. Au cœur de la forêt, nous les suivions et les guidions à l'aide d'un GPS. C'est un système de localisation triangulaire utilisé par les chasseurs. Ainsi, on leur évitait de croiser des gens, des pistes, et on pouvait les amener précisément là où on leur avait préparé quelque chose en scène. Cette méthode n'avait pour but que de renforcer la crédibilité de leur comportement face à l'inconnu.

Michael Williams, Joshua Leonard et Heather Donahue avant leur tragique expédition.

Perdu en pleine forêt, fantôme filmé et filmé encore...

Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, instigateurs d'un Projet pas banal...

Personne de l'équipe n'était amené à les rencontrer ?

D.M.: Uniquement sur quelques problèmes techniques. La scène finale dans la maison nécessitait des déplacements trop précis pour qu'ils puissent les faire d'instinct. Mais 90% du mélange ont été faits dans les conditions voulues. Il avaient une radio au cas où quelque chose de grave se produirait.

Avez-vous été surpris par ce qu'ils ont filmé ?

E.S.: La première surprise a été de constater que certaines scènes, imaginées un an auparavant, marchaient vraiment du tonnerre. La seconde vient des scènes que les acteurs ont initiées. Il y a par exemple toute la partie où ils perdent la carte géographique. Nous ne l'avions pas écrite. C'est le plus gros stress scénaristique que les acteurs aient fait : l'un d'entre eux a jeté la seule carte qui leur permettait de se repérer ! En voyant cette séquence, nous avons réalisé qu'on tenait là quelque chose de vraiment spécial, dans la mesure où cela nous mettait seul à l'aise, où la situation était très crédible.

C'est amusant : c'est le seul moment du film où on croit deviner une volonté métaphysique !

E.S.: Vraiment ? Pourtant, pour nous, avec ou sans carte, les personnages étaient de toute manière perdus. Ils tournent en rond et reviennent toujours à leur point de départ. Il y a quelque chose ou quelqu'un qui les perd dans ces bois. La carte ne nous semblait pas importante et nous n'avions même pas songé à la faire disparaître. Mais l'un d'entre eux a décidé de la jeter...

D.M.: C'est le genre d'événement imprévisible que nous aimons. Tout ce que nous mettions en

place ne visait que ce but : obtenir ces moments que vous ne pouvez ni écrire ni contrôler. C'est une de mes scènes préférées. Leur sentiment de désespoir y est palpable. Nous ne savions que très vaguement à quoi ressemblerait le film une fois fini. Il y avait tout un tas d'inconnues dont cette scène est un parfait exemple. Beaucoup d'autres moments comme celui-ci n'ont pas survécu au montage, parce qu'ils ne contribuaient pas à la ligne narrative directrice. Nous espérons pouvoir les montrer en DVD ou en vidéo.

Vous aviez beaucoup de rushes ?

D.M.: Environ vingt heures. Du matériel original, chronologique. Il n'y avait presque pas de prises multiples.
E.S.: Nous avons commencé par retirer tout ce qui n'était pas «réel» ou paraissait joué. Mais quoi nous a ramené à huit heures. De là, on poursuivit le tout, retirant ici, allégeant là, jusqu'à parvenir à une version de deux heures et demie. Nous l'avons projetée dans une petite salle à Orlando en notant les réactions du public. Nous avons ensuite coupé tous les passages qui nous avaient paru à vide et avons refait une deuxième projection. A partir de ces autres réactions, nous avons commencé à expérimenter, à retirer puis remettre des éléments. Enfin, après avoir été présentés à Sundance, on a eu l'occasion de refaire un nouveau montage, plus serré, de 90 minutes. C'est celui qui va être exploité.

Pensez-vous avoir été précédés dans cette méthode ?

D.M.: Tout ce que nous voulions au départ, c'était faire un film d'horreur. Dans le processus, nous avons certainement brisé quelques règles. Il y a des éléments que nous avons délibérément empruntés aux documentaires de notre enfance. Je ne pense pas que ce que nous avons fait soit tout à fait nouveau. Nous avons simplement poussé une certaine méthode à son extrême.
E.S.: A Sundance, nous avons découvert *Cannibal Holocaust*. Nous n'en avions jamais entendu parler. Bien que très différent, il est basé sur un concept au départ similaire. Dans un autre registre, vous avez les parodies de documentaire, comme *Spinal Tap*. Tout a été fait. Il ne reste qu'à essayer de le faire d'une manière nouvelle.

Comment vous êtes-vous débrouillé avec les personnages locaux ?

D.M.: Vous pensez certainement à cette femme qui tente de raconter l'histoire de la sorcière, et son bébé l'empêche de parler ? Ça, c'est un énorme coup de bol. On aurait passé des heures à tenter d'obtenir ça du gosse, il ne l'aurait pas fait !
E.S.: Il y a aussi fait deux pêcheurs. Le plus jeune est un de mes amis, et il a enfermé avec lui l'homme-loup, qui est parfait, terrifiant.

Comment avez-vous préparé l'impressionnante scène de la confession ?

D.M.: Nous voulions qu'il y ait à ce moment du film quelque chose qui annonce le final. Et nous avons demandé à Heather Donahue de faire ses excuses via la caméra. La scène était grossièrement écrite, mais elle a d'elle-même trouvé le texte et joué ce long monologue.
E.S.: On lui avait juste écrit une note qui disait : «La fin est proche. Si tu as des choses à dire, dis-les à la caméra. Fais comme si c'était tes dernières paroles». Je dois avouer que je n'ai jamais vu à l'écran l'âme de quelqu'un autant mise à nu. Elle donne tout. On l'a vannée au sujet des Oscars, mais franchement, elle le mériterait.
D.M.: On n'y sera jamais. Parce que notre film est un tout petit budget et parce qu'ironiquement, les gens le trouvent «trop vrai» ! Pour eux, ce ne sont pas des acteurs. Ils sont trop convaincants. Mais n'est-ce pas la preuve même de leur métier ?

Vous vous attendez à être imités ?

E.S.: On l'espère. On a déjà entendu parler d'une suite, une sorte de thriller cette fois-ci, à laquelle on ne participe pas.
D.M.: On espère que cela va ré-affirmer la place des comédiens dans le processus créatif. Et puis on aimerait beaucoup voir des débutants s'emparer du format vidéo et monter leurs propres projets. Qu'ils constatent qu'on peut obtenir des résultats avec presque rien.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

Le moment de vérité : Heather Donahue, terrifiée, se confesse à la caméra...

DOCUMENT INTERDIT

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Souvent pourvoyeuse de séries B énergétiques sorties des studios indépendants, la vidéo tend à devenir aujourd'hui la vitrine privilégiée pour des productions nettement plus ambitieuses. La télé y est d'ailleurs pour beaucoup, qui délivre de plus en plus ses œuvres déjà testées au petit écran (du moins ceux des USA.), ainsi ICE L'ENFER DES GLACES, JE T'AI TROP ATTENDUE, TEMPÊTE, MORTAL KOMBAT CONQUEST ou bien ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, pour ce qui concerne ce numéro. Et puis, à côté de produits classiques, MOSQUITO, SWORD, SHADOWBUILDER, l'amateur trouvera l'oiseau rare, l'oublié du grand écran, comme ce SOLDIER tombé au champ d'honneur du marché vidéo, pour notre plus grand plaisir, certes, mais qui indique assez bien à quel point les distributeurs en salles placent la barre de plus en plus haut.

Prospero (Peter Fonda) joue avec le feu !

TEMPÊTE

La chaîne *NBC* poursuit sa quête pour l'instauration d'un genre fantastique riche et haut en couleurs, capable de satisfaire tout un chacun sans offusquer personne. Ainsi trouve-t-on à son catalogue **Merlin**, **L'Odyssée**, **Gulliver's Travels** et, pour ce numéro, **Alice in Wonderland**, le thriller **Je t'Ai Trop Attendue** et ce **Tempête** traitant de magie blanche sur fond de Guerre de Sécession. Prospero, chassé de sa plantation de coton par son frère Antonio, partisan d'un esclavagisme pur et dur, trouve refuge dans un bayou des marécages du Mississippi. Il ne tarde, depuis abattue par Antonio, l'ayant initié à la magie, il va s'efforcer de rendre la justice à tout un chacun et neutraliser son frère jouant le double jeu entre les Nordistes et l'armée des Confédérés.

L'homme de bonne volonté aura recours, dans ce sujet, la trame scénaristique de *La Tempête* de William Shakespeare, revisitée pour l'occasion par le scénariste James Henerson et inévitablement édulcorée surtout en ce qui concerne le monde magique érigé par Prospero sur son île mystérieuse. Le monstre Caliban se réduit ici à un paumé amoureux de Miranda, fille de Prospero et Ariel, le génie de l'île, devient le fils de l'esclave grande prêtresse de la magie, transformé épisodiquement par le mage en corbeau afin de se renseigner sur les positions de l'ennemi.

Il n'empêche que Jack Bender, réalisateur de télé (**In the Midnight Hour**, **Love Can Be Murder**, épisodes de la série *The Profiler* mais aussi, au grand écran, **Child's Play 3**), mène assez bien son sujet, aidé par le charme de Katherine Heigl (**Prince Valiant**, **Ms. Scrooge** et le récent **Fiancée de Chucky**) et par des effets spéciaux d'une fluidité exemplaire quand il s'agit de visualiser au morphing les métamorphoses de la Grande Prêtresse ou bien de son fils, se changeant à volonté en vieillard ou en oiseau.

Mais, audience oblige, la mort ne visite pas souvent le plateau, et si Prospero tombe par deux fois sous les coups de son frère, c'est pour mieux s'en tirer de justesse ou bien carrément ressusciter un peu plus tard, tandis que l'esclave mulâtresse n'en finit pas de revenir sous forme d'esprit à travers un brasier pour mieux prodiguer ses conseils aux principaux personnages. La fin, des plus moralisatrices, rejoint toutefois le texte de Shakespeare quand Prospero abandonne ses artifices et renonce du même coup à sa vengeance, se fiant à la sagesse retrouvée et au repentir de ses ennemis. Un beau spectacle, certes, mais un peu vain quelque part.

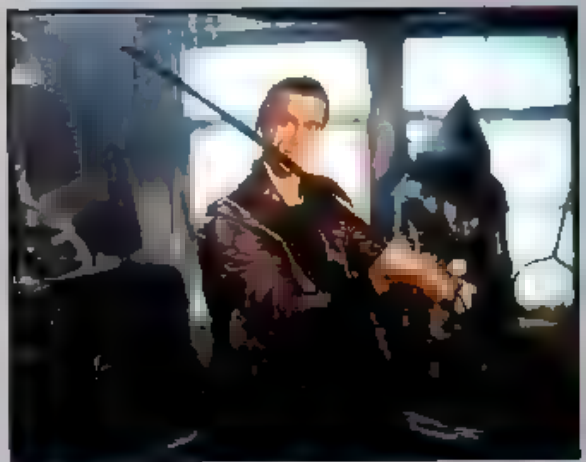
Tempest USA. 1998. Réal : Jack Bender. Int. : Peter Fonda, John Glover, Katherine Heigl, Harold Perrineau Jr., John Pyper-Ferguson, Eddie Mills, Dorian Gregory, Alternative Ed. Sidonis. Dist. : Initiale Diffusion. Actuellement à la location.

SOLDIER

Quand ils tiennent un bon sujet, certains ne le lâchent pas facilement. Ainsi Nick Rotundo, réalisateur et scénariste de ce film de sabre moderne et survitaminé reprenant en fait l'essentiel de son **Gladiator Cop** tourné quatre ans plus tôt. Auparavant, et produit par le même Nicolas Stillinos, on nous avait déjà l'origine du thème dans **Le Maître d'Arme** interprété par le kickboxer Lorenzo Lamas. Au départ, une même envie de nous rejouer **Highlander** avec tous ces guerriers traversant le temps pour livrer leur ultime combat dans la cité contemporaine ou bien, comme ici, celle d'un futur proche et passablement cynique. L'ancien flic Steven Conlin (Daniel Bernhardt, successeur de Van Damme sur les **Bloodsport**, et aujourd'hui sur la série TV *Mortal Kombat Conquest*) forge désormais des épées pour s'occuper (). Il vit des cauchemars récurrents où, costumé en guerrier d'un autre âge, il dérobe une épée magique à une horde de lascars afin de la restituer à son maître légitime, Alexandre le Grand. Or peu à peu, il réalise que ses anciens adversaires se sont réincarnés et désirent poursuivre le combat sur leur terrain favori : celui des rixes clandestines à l'arme blanche où le perdant est irrémédiablement mis à mort.

Si on veut bien ne pas trop prendre au sérieux une intrigue qui n'en demande pas tant (rien que le final où le guerrier lance l'épée magique bien haut dans le ciel à l'attention d'Alexandre le Grand donne une idée de l'ambiance générale), il est permis de s'éclater à ces aventures épiques reprenant le concept de maints films de kickboxing. Sauf qu'ici la diversité des armes utilisées aidera l'observateur, car tout y passe : du sabre à la masse d'arme dentée, du nunchaku au simple poignard. On voit même un guerrier cracheur de feu (est-ce bien loyal ?) et, quand vraiment l'inspiration manque, le scénariste n'hésite pas à recourir aux bons vieux gunfights à la John Woo. Si la crédibilité fait parfois défaut, l'action ne faiblit pas un instant, le sadisme règne en maître et les bagarres ne manquent pas d'originalité comme dans ces séquences où les guerriers détournent des dizaines de balles de revolver en faisant tournoyer leurs sabres. Au-dessus du lot, élégant et détendu, Daniel Bernhardt montre un bel enthousiasme et commence à se faire une place dans ce secteur pourtant des plus encombrés.

G-2. the Time Warrior. USA. 1998. Réal : Nick Rotundo. Int. : Daniel Bernhardt, Mirela Sekira, James Hong, Cam Natale, Bing Shen, Cam Natale, James Kim. Dist. : PFC Vidéo. Actuellement à la location.



Daniel Bernhardt, guerrier du passé à la conquête de l'épée perdue...

Des créatures [illegible]

MOSQUITO

Un [illegible] nom ultime traverse [illegible] ciel et s'écrase au sol [illegible] quelques [illegible] viennent le ramener d[illegible] ce qui provoque chez eux un gigantisme assez stupéfiant et une invasion de créatures à mi-chemin entre l'hélicoptère et l'insecte ordinaire. Même s'ils se mettent à trois (Steve Hodge, Tom Chaney et le [illegible] Gary Jones), les scénaristes tuent dès le sujet le plus basique possible de façon à laisser la part belle à une action non-stop et à des effets spéciaux qui fonctionnent à merveille en combinant les créatures à l'échelle télé-commandées et l'animation image par image. Gary Jones, dont il s'agit du premier film, vient en effet des effets spéciaux. Il collabore avec Sam Raimi (*Evil Dead 2* et *3*) et travaille sur des productions aussi variées que **Moontrap**, **Wendigo** ou **Chasse à l'Homme** avec Jean-Claude Van Damme. Ce dernier titre résume d'ailleurs assez bien l'argument de **Mosquito** où les insectes traquent plus [illegible] pour [illegible] le groupe de [illegible] réfugiés dans une demeure, à la façon des personnages de **La Nuit des Morts-Vivants**.

Prisonnier de ses propres références et du thème archi-visité de l'agression animale (déjà, l'année précédente sortaient sur les écrans *Ticks* et *Skeeters*, deux autres invasions d'insectes aux mœurs de sangsues), le film sacrifie toute [illegible] séries de la [illegible] et [illegible] céder à la [illegible] pénible face à un [illegible]. A dire vrai, les attaques des monstres donnent [illegible] et sont [illegible] avec une [illegible] sadique dans les détails. Un appendice buccal sort de la tête de l'animal, pénètre les chairs, le sang s'en [illegible] par transparence révoltante pour remplir l'abdomen de l'agresseur, tandis que le visage de la victime se [illegible] les yeux [illegible] orbites et finissent par éclater. Des scènes éprouvantes et répétées, crédibilisées par des effets spéciaux saisissants. Ceci pour l'aspect horrifique de l'œuvre, alors que les personnages [illegible] le couple de héros Rachel Loselle et Tim [illegible] tendent à l'effet inverse avec des caractères pour le moins caricaturaux. On retrouve ainsi Gunnar Hansen, célèbre VRP pour *Black et Dekker* depuis **Massacre à la Tronçonneuse** et **Texas Chainsaw Hookers**, dans le rôle d'un casseur de banque excentrique, brandissant son énorme tronçonneuse à l'assaut du commando de moustiques. Du bon spectacle sans prétention aucune, à l'image de son final parmi les plus [illegible] du genre.

Night Swarm. USA. 1998. Réal. Gary Jones. Int. Rachel [illegible], Tim [illegible], Gunnar Hansen, John Rensenhouse, Rob Becker, Mike Hurst, Ron Asheton. Edit. Free Dolphin Dist. Imatim Diffusion. Actuellement à la location.

Dans *Ice*, les héros sont fatigués... et refroidis !

ICE, L'ENFER DE GLACE

Le film-catastrophe fait actuellement très tendance et Ice nous en remet une couche, qui reprend au passage l'idée du **Quintet** de Robert Altman. Un amas de taches solaires provoque sur notre planète une baisse de température de 50 à 70 degrés. Si la bonne nouvelle c'est que l'on n'aura plus à plonger les glaçons dans le whisky mais à verser directement le whisky sur la glace, les effets secondaires ne manquent pas pour autant : l'activité se paralyse, l'énergie se fait rare, le pape célèbre sa messe sous la neige, le journaliste météo présente son bulletin emmitouflé dans une écharpe et les paysans s'inquiètent de la prochaine récolte. Ceci dit, le paysan s'inquiète toujours, car il existe cinq sortes de temps dont le paysan a horreur : le temps trop humide, le temps trop haut, le temps trop froid et le temps en général.

Conformément à sa grande tradition du film-catastrophe, ce brillant produit par ABC isole un poignée d'individus cherchant à échapper à un Los Angeles désert et nous les montre en train d'abord d'essayer de survivre ensemble, le reconduit au plus vite devant ses attendre un bateau et partant pour une région équatoriale du Mexique moins inhospitalière, chacun que traverse la manière hermétique habituelle paraît pourtant bien [illegible] dans [illegible] mesure [illegible] quasi [illegible] de [illegible] humain [illegible] va [illegible] inspirer [illegible] sans compter qu'à part de [illegible] plans de Londres, Rome et Paris, le [illegible] ne semble concerner que l'Amérique et ses habitants avec [illegible] [illegible] écumante et surtout pathétique. [illegible] la [illegible] [illegible] d'Hollywood progressent pas par les grâces. Comme toujours, certaines valeurs traditionnelles [illegible] [illegible] au profit de [illegible] humaines. La [illegible] au temps des pionniers comme [illegible] [illegible] [illegible] la compassion et le sacrifice de soi au profit des autres avec notamment cette séquence où [illegible] groupe se recroquevillant autour d'un feu ou brûlent des [illegible] de dollars [illegible] sans valeur.

Tout de même les Américains exagèrent. Even **Volcano** a un côté et [illegible] Ice de l'autre, ils devraient bien trouver une région de Los Angeles assez tempérée pour survivre et tourner des westerns. Assez de films-catastrophe, on veut des westerns.

Ice. USA. 1998. Réal. Jean de Segonzac. Int. Grant Shaw, Eva La Rue, Lida Kier, Michael Riley, Audie England, Art Hindle, Kyle Failie, Kristin Booth. Prod. Salonis. Dist. Imatim Distribution. Actuellement à la location.

Quand les ténèbres s'emparent du monde, n'oubliez pas de régler votre facture EDF !

SHADOWBUILDER

Si **Shadowbuilder** raconte une nouvelle tentative du démon pour s'emparer du Monde, il l'exprime de fort sérieuse manière et offre au moins une qualité visuelle aussi [illegible] [illegible] [illegible] Mais [illegible] [illegible] plutôt aux sources. Dieu créa d'abord la lumière et vit que cela était bon, nous dit la Bible. Ce faisant, il inventa du même coup l'ombre (!) et les choses se gâtèrent, car les ténèbres voulurent aussitôt envahir l'univers. Aussi, le combat éternel entre le bien et le mal se poursuit de nos jours, symbolisé par l'ombre, le démon et ses disciples, et la lumière, Dieu et ses serviteurs. Parmi eux, le père Vassey (harmonieusement campé par le Michael Rooker de **Henry : Portrait of a Serial Killer**), un curé de choc maniant aussi bien le colt 45 que le goupillon, appliqué pour l'heure à protéger un adolescent marqué par les stigmates et dont le diable a besoin afin d'ouvrir une porte entre son univers et le nôtre.

Jamie Dixon vient des effets spéciaux (**Terminator 2**, **True Lies**) et cela se voit. Au concept initial de plaquer un masque de latex inquiétant sur le visage de l'acteur Andrew Jackson (ce qui nécessitait une pose de quatre heures à chaque fois), il ajoute au démon le pouvoir de se fondre en nuées d'insectes, ou bien en une myriade de particules fonçant à travers les éléments pour agresser, fuir ou bien posséder ses victimes, et se recomposer à volonté pour dialoguer avec les simples mortels. Mon [illegible] [illegible] [illegible]

Alice (Tina Majorino) et le Commandant Cheville (Ben Kingsley).

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

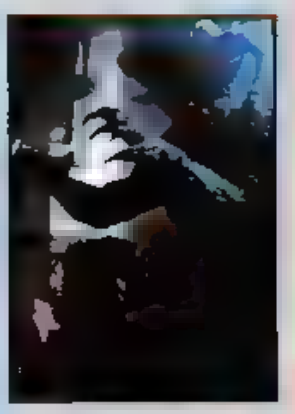
Auteur d'un déjà fétiche **Photographing Fairies** (CF *Mad* 117) s'attelle cette fois à une re-lecture du roman le plus célèbre de Lewis Carroll (pourtant sa *Chasse au Snark* n'est pas mal non plus), dont a dû bien exister une douzaine de versions à l'heure actuelle. La télévision fait les choses en grand et 21 millions de dollars de budget alimentent cette fantasmagorie peuplée de personnages hauts en couleurs et de décors baroques censés dépeindre l'opposé du quotidien sans surprises de l'héroïne. Refusant pour un temps le monde des adultes, la jeune Alice se retrouve projetée dans ce royaume fantasque où elle n'a plus à prendre de décisions. Adorant dans la vie réelle les animaux, elle revêt la plupart des personnage de caractères animaliers qui leur sont spécifiques : le Lièvre de Mars et Chat du Cheshire, le Commandant Cheville, le « Rat» de Bibliothèque, etc. A l'inverse de la Dorothy du **Magicien d'Oz**, fuyant elle aussi le monde réel par la création onirique, Alice ne désire pas outre mesure rejoindre son propre monde ni elle doit prendre des responsabilités. A Wonderland, elle demeure simple observatrice d'un jeu qui ne la concerne pas vraiment et ne donne son avis qu'en de rares occasions. Notamment lors de sa conclusion, quand elle commence à reprocher un certain manque de logique aux habitants du Pays des Merveilles. La logique, c'est l'ennemi pour ce Monde bâti précisément sur l'art du non-sens et le décor s'écroule tel un château de cartes (où beaucoup de personnages portent justement des noms de cartes à jouer). Revenue au quotidien, et riche de son expérience, Alice pourra désormais apporter un peu de cet humour non-sensique au monde des adultes, illustration d'un thème aussi vieilli, aussi balisé donne souvent l'envie de se replonger dans le texte de Lewis Carroll à l'imaginaire d'une fertilité et d'une modernité toujours étonnantes, mais enfin, certaines séquences parviennent de loin en loin à égaler le livre. Celle du procès du valet de cœur, mené de la façon la plus incohérente possible, et surtout cette incroyable partie de croquet où les flamands roses, qu'il faut retendre sans arrêt, fournissent la crosse et de pauvres hérissons tout peureux les boules destinées à être frappées. Il faut saluer là le travail de l'atelier Jim Henson's Creature Shop ayant élaboré des créatures aussi drôles que crédibles tout au long de cette traversée du Pays des Merveilles, bestiaire des plus invraisemblables.

Toujours surprenant dans les diverses adaptations d'Alice en version live, le casting offre d'excellentes surprises au cahotement d'importance des acteurs aussi variés que Whoopi Goldberg (un étonnant et hilare Chat du Cheshire), Robbie Coltrane et George Wendt (Tweedle Dum et Tweedle-Dee), Gene Wilder (charmante tortue), Ben Kingsley (le commandant Cheville), et encore Peter Ustinov, Christopher Lloyd, Joanna Lumley (prenant au fil des ans un malin plaisir à s'enlaidir volontairement), et même un Pete Postlethwaite que l'on attendait guère en pareille compagnie. Au-dessus du lot viennent encore Martin Short, de plus en plus à l'aise dans les rôles décalés et excentriques, ici le chapelier fou, et la toujours étonnante Miranda Richardson dans celui de la reine de Cœur, susceptible, colérique et coupeuse de tête.

Mais la plus grande surprise vient du choix de Tina Majorino pour camper une Alice assez éloignée des standards habituels. De corpulence presque boulotte, à travers un jeu assez retenu, elle finit pourtant par convaincre au fil de l'action. Sa subtilité contraste judicieusement avec tous ces personnages au verbiage hystérique et les situations toujours qu'elle traverse. Une simple moue boudeuse ou un superbe sourire sur son frais minois en disent alors plus que le plus long discours et sa mine radieuse à la séquence finale du retour au quotidien exprime assez bien tous les enseignements tirés lors de cet impensable voyage au Pays des Merveilles.

USA. 1998. Réal. Nick Willing. Int. Tina Majorino, Martin Short, Whoopi Goldberg, Miranda Richardson, Gene Wilder, Christopher Lloyd, Sheila Hancock, Ben Kingsley, Joanna Lumley, George Wendt, Peter Ustinov, Dan Gauthier. Columbia TriStar. Le 3 août à la location.

Le Roi et la Reine de Cœur (Miranda Richardson).



Dans l'envers du miroir le diable surveille le monde.

POSSESSION

Moutons Tenney tient décidément beaucoup à sa série des **Witchboard**, même si le contenu ici d'un « nouvel épisode l'intéresse moyennant la baguette magique à son collègue Peter Svatek, auteur des longues **Hemoglobin** et **Sci-Fighters**. Le premier appelé **O.U.I.J.A.** à la mode est passé à Arcosa. Suivi de **The Devil's Game** (à la vidéo **Le Jeu du Diable**) en 1993. Comme quoi les choses se rapprochent.

Cette fois-ci, intitulé sobrement la même planchette, jusqu'à laquelle nous avons tous joué adolescent, sauf que cette planchette nous nous contentons de disposer des lettres et des chiffres autour d'une table chargée et jouer sur un verre à pied retourné à poser les questions les plus indiscrètes au supposé esprit tapés du sol. Il n'y a pas que ça marche vraiment.

Dans ce nouveau volet déjà distribué chez nous, mais resorti dans une version soldée aujourd'hui, à plus forte raison qui bien que datée de l'époque soigneusement campée, en dehors de ses lettres et chiffres, les terme « vous » appelle à ne se contente plus de communiquer avec les morts mais permet aussi le passage entre deux mondes et notre monde. Un jeune couple en fait l'expérience lorsque leur propriétaire montre au mari les mérites de s'exercer au maniement des esprits grâce au concours de la planchette. Le procédé marche à merveille, sauf qu'un esprit diabolique vient prendre la place de l'esprit évoqué que ce dernier se retrouve dans l'autre monde. Les desseins du démon sont clairs : posséder la femme qui pourrait lui en coûter. Il va alors entreprendre de séparer Anne-Christ le couple en jouant hardi hardi sur toutes les positions, sans vous le soupçonner nullement répréhensible, et vrai mais empreinte dans les moments sans grande surprise, mais divertissant tout de même. **Possession** reprend la trame de **Rosemary's Baby** et centre son récit sur le personnage de l'héroïne effrayée par la nouvelle personnalité de son mari, « ancien » « faute » à la vulgaire pour figurer la progression de l'esprit, les effets spéciaux digitaux offrent la vision d'un démon des plus séduisants et un érotisme sauvage tente de faire lever la température, aidé en cela par les présences attractives de Jackie Lambert (épouse), Dawna Sarrasin et Danette MacKay. On se lève tous pour Danette : c'est bien connu.

Witchboard III : The Possession. USA. 1995. Réal. Peter Svatek. Int. Darrel Hammond, Jackie Lambert, Dawna Sarrasin, Danette MacKay, Cedric Smith, Richard Zeman, Bernard Hopkins, Arthur Grosser. 1 h 30. Vidéo.

MORTAL KOMBAT CONQUEST

Outre de nombreux téléfilms, la vidéo fait une ample consommation de séries télé et, après *Invasion Planète Terre* et *The Outer Stranger*, le Horror recommence avec *Mortal Kombat*, adapté par de Jesse Kassanoff, responsable de [illegible] qui [illegible] plat la [illegible] de Mortal Kombat [illegible] pour autant le concept de base. Kung Lao (Paolo Montalban) remplace Liu Kang (Robin Shou) dans le rôle du héros pour représenter la Terre dans le grand tournoi opposant les forces des ténèbres à celles du bien. Le premier a pour but de provoquer la fusion du combat opposant le second, révolté des lois à une sanglante revanche. Il appartient heureusement au héros terrien de lui montrer la voie du combat [illegible] et [illegible] qui décident de l'avenir du Monde. Ainsi se met en place la saison, partie pour 22 épisodes, afin de positionner les forces du bien et du mal appelées à s'affronter. Aux côtés de athlètes Shang Tsung, [illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible]

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Huitième chapitre de ce *Fantastic Guide* et enfin apparaissent les premiers signes d'épuisement de la lettre «A» et, croyez-moi, ça fait du bien. Elle résiste encore un peu, mais enfin, nous pourrions bien, avec l'an 2000, envisager la lettre B. Après cela, il nous restera largement un millénaire pour traiter toutes les autres lettres. Ça devrait le faire facile.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivi du titre original en caractères gras). Au contraire, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons éliminé les séries TV, excepté dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâchons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand celui-ci diffère de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou à travers diverses mentions dans les revues spécialisées. Et à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

ATTACK OF THE 60 FT. CENTERFOLDS

1995. Réal. Fred Olen Ray. Scén. Brad Linaweaver et Steve Mitchell. Int. Bobby Hoffman, J.J. North, Michelle Bauer, Tommy Kirk, Russ Tamblyn, Kena Hagen, Debra Dare, Tommy Parks, Kaelyn Saltmarsh. Prod. Fred Olen Ray. USA.

Fred Olen Ray aime les titres bien racoleurs et de préférence délirants, mais s'en plus le scénar bâtie un brin il est des anges. J.J. North, elle aussi une accro du genre et qui possède au propre librairie de comics au New Jersey, incarne un charismatique Angel devant devenir la mystérieuse centerfold de année – c'est-à-dire la modèle de la double page centrale dans les revues de charme. Pour se faire elle se mutilera à un certain traitement dont les effets secondaires vont la faire attendre la hauteur, inévitable de 60 pieds. Roger Corman impliqué dans l'affaire tenant beaucoup à ce décor de 10 pieds avec la géante jouée par Daryl Hannah) : l'affaire se complique encore lorsque sa concurrente (Tamara Parks) attend à son tour le même taille. L'ensemble ne manque pas de charme et comme souvent chez Fred Olen Ray, les vedettes invitées défilent : Tommy Kirk, Michelle Bauer, Jim Wynorski, Forrest J. Ackerman, Russ Tamblyn etc. A l'instar des pom-pom girls, toujours très courues, les centerfolds inspirent souvent les cinéastes et l'on connaît ainsi des **Centerfolds Girls des Vampire Centerfolds** et même d'**New York Centerfold Massacre**.

***Attack of the 60 Ft. Centerfolds.** La belle Tommy Parks [illegible]*

ATTACK OF THE B MOVIE MONSTERS

1966. Réal. Wayne Berwick. Scén. Ted Newsom et Ted Roberts. Int. Robert Clarke, Brooke Mayne, Robert Shayne, Gloria Talbott, Robert Cunningham, Anne Robinson, Kenneth Tobey, Robert Lowery, Forrest J. Ackerman et Tommy Kirk. Prod. Wayne Berwick. USA.

Anthologie hommage aux monstres science-fictionnels des années cinquante mêlant extraits de films et nouvelles scènes tournées pour l'occasion, avec, entre autres, Forrest J. Ackerman et Brinke Stevens. Aux manettes, le responsable n'est autre que le fils d'Irvin Berwick, réalisateur du mémorable **The Monster of Piedras Blancas** et qui, alors enfant, apparaissait très brièvement dans cette histoire de monstre marin dévorant ses victimes.

ATTACK OF THE BEAST CREATURES

ou Hell Island. 1985. Réal. Mikaël Stanley. Int. Robert Burton, Al Fann, Robert Nau, Lisa Pescia, Robert Snyder, Kate Michaels, Vaughan Hartigan, Sid Haig, Ann Bailey. Prod. Michael Stanley Wilson & Scott Levy. British Mikaël Pictures Ltd. USA.

Réalisée et jouée par des inconnus, cette série infernale a de quoi surprendre : l'action se déroule dans les années vingt quand des naufragés échouent sur une île franchement inhospitalière. Une source où ils s'abreuvent provoque la curieuse propriété de ressusciter les corps tandis qu'une armée de minuscules créatures s'ingénient à les bouffer... apparemment pour les dévorer. Tout intérêt du métrage porte sur ces attaques sinistres de nains engagés au moyen d'un montage serré : les attaques ou les soutiens des arbres pour s'acharner sur les humains qui tentent alors de les écraser sous leurs pieds comme des cafards. Visuellement, les bestioles hésitent entre le rat, l'idole aztèque et la poupée vivante de **La Trilogie de la Terreur** (épisode *Amelia*) avec Karen Black.

ATTACK OF THE CRAB MONSTERS

1956. Réal. Roger Corman. Scén. Charles B. Griffith. Int. Richard Garland, Russell Johnson, Pamela Duncan, Leslie Bradley, Richard Cutting, Mel Welles, Tony Miller, Ed Nelson. Prod. Roger Corman, Allied Artists. USA.

Après **Them**, **Tarantula**, **La Chose Surgit des Ténèbres** et **Le Fantastique Homme-Colosse** ou grandissaient tour à tour hantise, exigence mentale religieuse ou simple humain, l'avisé Roger Corman imagine la mutation insupportable, celle de crabes devenus géants du fait de tirs nucléaires dans leur espace vital. Ed Nelson, chargé de jouer (!) le crabe principal l'avoue haut net : *«C'était terrible : je détestais porter d'une manière à l'intérieur des carapaces construites à échelle et je devais, en tirant sur des fils, ouvrir et refermer les yeux de l'animal tandis que des gens hurlaient en manipulant [illegible]»*. Le film – comme quoi on peut réaliser un chef-d'œuvre en manipulant [illegible] – est un modèle de suspense et d'efficacité. Si vous regardez bien, les crabes n'apparaissent que parcimonieusement. La pourtant **Attack of the Crab Monsters** ne se veut pas bureaucratique. Une pierre d'un tout autre acabit sur les risques du nucléaire (très jolies scènes grises, avec à l'époque une de spéculation des mass attachées), et distille un climat inquiétant, parfois **morbide**. Comme quand, par intermittences, le support métallique servant de médium – esprit les bouts arpentés par les créatures – leur sert à dire les leurs entre leurs pinces : [illegible] la situation se détériore à mesure que Corman nous dévoile les monstres jusqu'au combat final où le dernier crabe dialogue carrément avec ses proies humaines, tandis que l'île tremble par des explosions souterraines. Séquence couronnant tous les films.

***Attack of the Crab Monsters** [illegible]*

ATTACK OF THE GIANT LEECHES

ou Demons of the Swamp. 1959. Réal. Bernard Kowalski. Scén. [illegible]. Int. Ken Clark, Yvette Vickers, Michael Forest, Bruno VeSota, Jan Shepard, Tom Conway, Dean White, Toler [illegible]. Prod. Roger Corman. USA.

1959 reste la grande année pour Yvette Vickers plus qu'à peine sortie des griffes de la terrible gaffe (façon de parler, d'ailleurs car elle n'échappe qu'à [illegible] poulpe) nous y retrouvons tout aussi agréablement [illegible] marié dans les pages de Playboy puis au casting de cette incroyable «attaque des sangsues géantes». Les frères Corman avaient dû aux acteurs changés de poser les bestioles. Bernard Kowalski, [illegible] mais son entourage a déjà donné une [illegible] : l'intrigue se dessine très nettement sur les visages de Ross Shuman (absolument de son état) et Gary Buchholz, basketteur du dimanche, [illegible] à modéliser à bien pouvait bien ressembler une paire de langsues en [illegible] la naissance sous l'effet de radiations [illegible] ce qui, à partir de deux [illegible] en nourriture que les deux hommes trouvent tout essentiel de leur accouplement, crue sur les bras de petites ventouses, sans parler d'une autre gigantesque [illegible] de la bouche. Le script ne révolutionne [illegible] la Société des Auteurs, mais accorde seulement les instants de ces suceurs de sang et leur destruction finale à dynamite [illegible] [illegible] [illegible]

ATTACK OF THE INFANT ROADKILL AND THE VAMPIRE ZOMBIES FROM BEYOND THE GRAVE

pouvait-il lutter contre le **The Lemon Grove Kids Meet the Green Grasshopper and the Vampire Lady from Outer Space** de l'ami Ray Dennis Streckler ? [illegible] mini-budget propose une histoire incroyable. Un savant s'imagine découvrir un remède contre le cancer à partir d'extraits de cellules [illegible] commence par hier ses cobayes (une [illegible] risun radicale en quelque sorte [illegible] avant [illegible] femme de zombies. Outre des humains fraîchement échappés de leur tombe, l'épi [illegible] par les chauffards. D'où les fameux «roadkill» et [illegible]

ATTACK OF THE PUPPET PEOPLE

[illegible] né par les effets spéciaux, Bert I. Gordon consacra l'essentiel de sa carrière à filmer des créatures ou des personnages dont la croissance démesurée fournissait souvent le plus clair du spectacle (**The Cyclops**, **Le Fantastique Homme Colosse**, **War of the Colossal Beast**, **Village of the Giants**, **Beginning of the End**, **The Spider**, **Soudain... les Monstres**, **L'Empire des Fourmis Géantes** et bien d'autres...). Ayant [illegible] pris le sens de sa démarche. Le corps [illegible] vampirisa vite fait [illegible] Mais, ce qui [illegible] en quand on s'appelle Bert I. Gordon. Mais, en 1958, il se dit que ça suffit. Je vais filmer des [illegible] nuisons pour les emmener loin et, du coup [illegible] autres protagonistes (hommes, chats, chiens, et même rats) qui apparaissent géants à leurs yeux, sont [illegible] vrai qu'on n'échappe pas à son destin. Le script de George Worthing Yates (**Them!**, **La Conquête de l'Espace**, **Le Monstre Vient de la Mer**, **The Spider**, **War of the Colossal Beast**...) compose sur l'argument d'anciens films tels que **Docteur Cyclops** ou **Les Poupées du Diable**. Un manipulateur de marionnettes invente un procédé permettant de réduire les humains à une taille minuscule et les conserve auprès de lui tout [illegible] plaisir pour lui tenir compagnie.

Attack of the Puppet People
The «puppet people» bien emballé !

ATTACK OF THE SWAMP CREATURES

[illegible] manque furieusement pour le costume. L'homme [illegible] [illegible] [illegible]

AU CŒUR DE LA NUIT

Un grand classique de l'étrange appelé à faire école et qui aborde une quantité de thèmes largement exploités par la suite, comme le dédoublement de personnalité, la boucle temporelle... Objet possédé, les prémonitions, la maison hantée, tous présents sous forme de sketches reliés par un fil narratif dans un huis-clos déterminé : atmosphère de ténèbres brumeuse et les personnages devisent au salon à la manière d'une énigme imaginée par Agatha d'histoires relatées, à opposer le paranormal à [illegible]. Le scénario agit par ailleurs à trois niveaux temporels : le passé, illustré par les cinq sketches dirigés par chacun des [illegible] présent dans lequel les personnages évoluent, et enfin le futur, avec la mort annoncée du médecin, le plus incrédule de tous les participants.

Au Cœur de la Nuit [illegible] qui a son réveil la même boucle temporelle se rejoue encore une fois (un procédé largement repris par la suite, mais original à l'époque). Qui a s'agisse du fil conducteur ou bien de chacun des sketches, plusieurs explications demeurent possibles. Notamment dans l'histoire la plus célèbre, celle du ventriloque joué par Michael Redgrave, peut-être possédé par sa marionnette et qui, après l'avoir détruite, agit et s'exprime désormais comme elle. De même, les cadrages expressionnistes nous dévoilant la fin de l'intrigue peuvent-ils laisser croire, avec ses plans obliques et son rythme échevelé, à la folie définitive du personnage principal qui revivra à jamais ses cauchemars. **Au Cœur de la Nuit** reste une œuvre fondamentale du cinéma fantastique qui permet les analyses les plus excitantes.

Au Cœur de la Nuit. Du manipulateur ou de sa marionnette, qui tire les ficelles ?

AU DEVANT DU RÊVE

A l'heure du lancement des premiers satellites dans l'espace, la science-fiction soviétique s'empare du thème pour lancer au Monde un message humaniste et confraternel correspondant bien à la réalité politique de l'époque. La Guerre Froide n'est plus qu'un vieux souvenir et l'explication spatiale vise dans cette aventure à secourir les passagers d'un vaisseau en perdition sur le sol martien. Ramenée sur Terre, une jeune Martienne en profite pour délivrer un message de paix universelle d'où il ressort que les humanoïdes seraient égaux. A prioris [illegible] bien écouté.

Au Pays de l'Exorcisme. Un naturalisme tragique pour impressionner les âmes sensibles

AU PAYS DE L'EXORCISME

Il Paese del Terrore Selvaggio
Lenzi Sette Fratelli
Barilli: Massimo d'Arach, Int.: Ivan Rassimov, Ida Ale Lenz, Renato Sal, Sergera Soldoi Vera Print, Orazio C. Assonitis et Georges Carlo Rossi. Distr.: Cobif - Italie

Lenzi pourrait bien apparaître comme le précurseur des films de cannibales italiens, s'ils ne s'inspirait sur tout des bandes de Gualtiero Jacopetti, cultivant la même provocation pour en recueillir le même succès populaire. Ivan Rassimov, un peu à la manière de Richard Harris dans **Un Homme Nommé Cheval**, est capturé par une tribu [illegible] Thaïlande. D'abord [illegible] effets faciles, [illegible] meurtre des [illegible] sacrifices à [illegible] sur le sol [illegible] **Le Dernier Monde cannibale**, **Cruelle et Terreur et Elément de [illegible] sacrifices à [illegible]**

L'Au-delà. Un voyage traumatisant par delà les enfers

AU PAYS DE LA MAGIE NOIRE

L'auteur pratique le brassage des genres en explorant toutes les facettes du cinéma populaire de l'époque. Bagarres au karaté, démonstration de sorcellerie (avec cadavre vivant), baignade des amazones en nu intégral, attaque de lépreux/zombies, combats de magie [illegible] pas ou [illegible] une jeune fille possédée [illegible] lors d'une étreinte avec son amant, et que l'on passe de la sévère morsure castratrice à la consommation d'une banane en gros plan par un indigène. Avec la belle Pinky de Leon, prêtresse du dieu-serpent, et l'inévitable Jason Pai Piau, complice du même réalisateur dans **Le Tigre de Hong Kong**, **Le Héros du Kung Fu**, **Le King Kong du Karaté** (!!!), **On m'Appelait Bruce Lee**, etc.

AU RENDEZ-VOUS DE LA MORT JOYEUSE

Ceux qui déplorent la prudence du cinéma français en matière de fantastique peuvent se replonger avec profit au début des années soixante-dix. A contre-courant des modes naissait une école surréaliste et poétique où il faisait bon vivre. **La Rose Écorchée** (Claude Mulot), **Morgane et ses Nymphes** (Bruno Gantillon), **L'Étrangleur** (Paul Vecchiali), **Le Moine** (Ado Kyrou), **L'Homme au Cerveau Greffé** (Jacques Daniel-Valcroze), **Les Soleils de l'Île de Pâques** (Pierre Kast), **Le Seuil du Vide** (Jean-François Davy), ou **L'Alliance** (Christian de Chalonge) et **L'Araignée d'Eau** (Jean-Daniel Verhaeghe) évoqués plus avant. **Au Rendez-Vous de la Mort Joyeuse** participe de cette même vocation poétique : refusant les grands effets pour mieux développer son univers intimiste au son de romances de Beethoven (sonate pour violon et piano) et Henri Vieuxtemps, il a pour histoire de complicité secrète entre une jeune fille et une ancienne demeure où ses parents viennent d'emménager. Très vite, l'adolescente rêve de la maison idéale débarrassée de ses ustensiles électro-ménagers, imagine la nature reprendre possession du parc et le lierre envahir à nouveau les [illegible] re s'éventue pour sa part à écarter les intrus, et même les membres de la famille afin de garder exclusive cette passion privilégiée. Une passion qui éclate à la scène finale quand, tous gêneurs disparus, la maison se couvre instantanément de lierre sous le regard attentif de la jeune fille. Juan Buñuel (fils de Luis) procède par petites touches d'une écriture quasi automatique [illegible] une quantité de séquences inductrices et passe planer l'imagination du spectateur. « *Si tous voulez voir des symboles dans mes images c'est possible. Moi je ne suis pas* » prétendait assez adroitement le cinéaste. Médaille d'Or au Festival de Sitges, en 1973 (*M29P50*).

AU SECOURS !

Au Secours ! risque, dit-on, d'un pari entre Alvi Canon et Max Linder sur la possibilité ou non, de réaliser un film en trois jours. Le scénario part justement d'un pari quand Max (Linder) relève le défi de passer la nuit dans une maison hantée, appelée la Manolaine. Il devra subir l'apparition de divers fantômes et d'un squelette animé mais le tout montre qu'il s'agissait d'une machination.

L'AU-DELÀ

« *Les sept portes de l'enfer sont cachées en sept endroits maudits. Astrumon a celui qui s'en approche sera sauvé.* »

Comme souvent dans l'horreur à l'italienne, le scénario part d'une idée assez traumatisante fournissant le prétexte à des séquences rapportées souvent au mépris de toute logique et de toute chronologie. Après **L'Enfer des Zombies** (« *Quand il n'y a plus de place en enfer, les morts marchent sur Terre* ») et **Frayeurs** (« *J'ai vu la tête des défunts : ils ont la mort à travers une porte sur le monde des vivants* ») [illegible] entre **Inferno** et **La Maison aux Fenêtres qui Rient** de Pupi Avati (notamment pour la séquence du martyre de l'artiste, dès le début). La beauté formelle de l'image le disputa à la gratuité des événements décrits, car **L'Au-delà**, c'est précisément le point de rupture entre deux mondes, celui des morts et des vivants, mais aussi celui de la raison et de la folie. (*M29P50, M68P54, M10, P31*).

Au Rendez-vous de la Mort Joyeuse. Yasmine Dahm

AU-DELA DE LA MORT

Mas Allá de la Muerte (É.-U. Rés. Ken Russell, Scén. Pete Sander, d'après un roman de Jerry Sohl, Int. Andrew Prine, Shannon Tobin, Gregory Sierra, Candace Mahon, Joaquin Cortes, Kristie Phillips, Eric Greene, Christine Hamel)

Raymondo trouve dans le spiritisme une consolation à la perte de son épouse et communique avec l'au-delà. Il finit par épouser un médium aux pouvoirs extraordinaires, mais hélas les membres de la famille de la nouvelle épouse, aux noms prédestinés (Ezéquiel, Belshazzar, Jonathan, Jehovah...), vont s'opposer à cette union puis à le supprimer. Une co-production avec l'Espagne, mais tournée en France, mêlant les séances de spiritisme, l'hypnotisme, ceci pour l'aspect fantastique, à une originale machination policière.

AU-DELA DES TÉNÈBRES

Beyond Darkness (1989, Réal. Chris Anderson, Claudio Fragasso, Scén. Sarah Aspinon, Fergo Floyd, Claudio Fragasso, Int. David Brandon, Barbara Bingham, Gene Le Brock, Michael Stephenson, Theresa Saldana, Stephen Brown, Prod. Donatella Donati, Fabrizio Donati, Ext. 1 h 30)

Au-delà des Ténèbres réussit la performance étonnante d'imiter à la fois **Poltergeist**, **Amityville**, **La Maison Près du Cimetière**, **L'Exorciste** et **La Malédiction**. Là s'arrête d'ailleurs son talent, car le scénario se contente d'aligner les clichés du genre et de gloser des heures sur la façon dont la fin pourra valoriser les démons. Une famille emménage dans une belle demeure gothique censée délimiter la porte de l'enfer et dès les ennuis commencent. En tête du commando de spectres venus les tourmenter, la réincarnation d'une sorcière autrefois exécutée sur le bûcher et adoratrice du démon Ameth, le célèbre voleur d'âmes d'enfants innocents. Fragasso tente tout : longs travellings coulés dans les couloirs, apparitions nauséabondes chuchotements macabres, ouverture et refermeture de portes et de fenêtres, paiement payé sur pellicule vidée (tout tremble seulement aux hommes horribles mais n'y fait et pas une émotion ne vient troubler ce spectacle d'un remarquable superficiel. A part peut-être un clin d'œil final et hyper téléphoné qui, lui, arrache un sourire de pitié pour les scénaristes. *M69P47*

AU-DELA DU RÉEL

Altered States (É.-U. Rés. Ken Russell, Scén. Paddy Chayefsky, d'après Paddy Chayefsky, Int. William Hurt, Drew Barrymore, Bob Balaban, Miguel Godreau, Megan Jeffers, Charles Haid, Peter Brandon, Blair Brown, Dixie Barrymore, Deborah Baltzell, Prod. Howard Gottfried, Pays, 1 h 54)

Plongé dans un caisson d'isolement un chercheur à l'université d'Harvard étudie sur lui-même l'évolution psychique de l'être et les matériaux éventuellement provoqués par la prise d'hallucinogènes. Une certaine drogue élaborée par une ancienne tribu d'Amérique du Sud va lui permettre de remonter loin dans son propre passé, aux origines de la race humaine. Si l'argument paraît fantaisiste, sa visualisation à l'écran ne manque pas de brio, tant pour les effets de maquillages signés Dick Smith que pour l'univers mystique, visionnaire et provocateur d'un Ken Russell ayant trouvé en l'alibi idéal pour s'exprimer en toute liberté. Peintre et cinéaste à la fois, Russell retrouve ses obsessions iconoclastes où, à travers les hallucinations du héros, passent sa vision de l'enfer, de la création du Monde, des scènes d'accouplements, de la crucifixion récurrente chez Russell. Déjà, dans **Les Diables**, Mère Jeanne des Anges rêvait d'un Christ descendu de sa croix pour venir la posséder...), toute l'illustration d'une angoisse de l'homme face à l'interrogation essentielle de la raison de sa présence sur Terre. Cette introspection mentale où l'individu cherche à rejoindre l'inconscient collectif originel, agit sur le corps, quand le héros ressort du caisson revenu au stade de l'hominien primitif. Il appartient désormais au héros, par sa seule volonté, d'accepter sa régression ou bien de retrouver son évolution naturelle. Quoique assez fumeuse, la démonstration n'en reste pas moins fascinante.

Au-delà du Réel
L'homme à la recherche de ses origines.

L'Aube Rouge. Les [illegible]
[illegible] du [illegible]

L'AUBE ROUGE

Red Dawn (É.-U. Rés. John Milius, Scén. John Milius, Kevin Reynolds, Int. Patrick Swayze, Charlie Sheen, Jennifer Grey, Harry Dean Stanton, Lea Thompson, C. Thomas Howell, Ron O'Neal, Powers Boothe, Doug Toby, Darren Dalton, Ron Ross, Prod. Barry Beckerman, Valkyrie Distr. CIC, U.S.A.)

Politique-fiction et fresque guerrière, **L'Aube Rouge** part d'une agression fictive des armées cubaines et soviétiques prenant par surprise les Etats-Unis. Tandis que les agresseurs se comportent en véritables barbares, une poignée d'étudiants (se baptisant eux-mêmes « The Wolverines ») organisent la résistance et parviennent, au péril de leur vie à ramasser les troupes et repousser l'ennemi. Si les amateurs de films d'action y trouveront leur compte, en revanche l'invraisemblance du récit, la grossièreté du trait et un nationalisme encore une fois triomphant suscitent les plus vives inquiétudes. **L'Aube Rouge** c'est un **Starship Troopers** qui se prendrait au sérieux où le Communisme annoncerait l'insecte. (35 ... 36)

Au-delà des Ténèbres
L'innocent et les «voleurs d'âmes»

L'AUBERGE ENSORCELÉE

1/3 Réal. George Méliès, Prod. Star Films, France)

Fantasmagorie du tout début du cinéma, d'une durée de quelques minutes et tournée sur un unique décor. Celui d'une auberge où s'arrête un voyageur épouvanté de voir ses bagages disparaître dans ses yeux, les meubles changer brusquement de place et les bouteilles exploser. Le malheureux s'échappe alors bien loin de cette auberge (... ensorcelée, donc !)

AUDREY ROSE

1977, Réal. Robert Wise, Scén. Frank de Felitta, Int. Anthony Hopkins, Susan Swift, John Beck, Marsha Mason, Norman Lloyd, Fiddleman, Philip Sterling, Stephen Pearlman, Susannah Hoffman, Richard Lawson, Pat Cooley, Ivy Jones, Mary Jackson, Prod. Robert Wise, Distr. Artistes Associés, U.S.A.)

Après le décès de sa fillette Audrey Rose dans un accident de voiture, un père inspiré par deux voyants croit qu'une fillette amérindienne est en réalité une autre fillette Ivy Templeton nouvellement née à l'instant de la tragédie. Les parents de cette dernière, d'abord incrédules et pourtant à l'écoute de ses arguments, se retrouvent dans un cercle spirite à l'écoute de la réincarnation d'Audrey Rose pour brûler.

Auteur de **L'Exorciste** et plus tard de **La Malédiction**, inspiré lorsque les uns sur le même modèle mais parvient aussi à échapper à certains poncifs du genre comme le Cercle Infernal de Richard [illegible] et **Audrey Rose** de Robert Wise, qui nous ouvre un peu sa **Maison du Diable** quinze ans plus tard. Si le suspense fonctionne assez bien, grâce surtout à Anthony Hopkins le père et Susan Swift la fillette, et les ancêtres parts légitimer le paranormal supprime l'ambiguïté nécessaire à ce genre de récit. Robert Wise et l'auteur/coproducteur Frank de Felitta croient en l'existence de l'âme, la vie après, la réincarnation perpétuelle, au Dieu vivant et à la philosophie bouddhiste, dictée par le père et défendue plus tard lors du procès. Fait de ses croyances, mais aussi le mécanisme de [illegible] induit par la séance d'hypnose finale, peut-être les laisser son héroïne périr sous les yeux de sa mère, persuadée que celle-ci se survit dans une autre enveloppe charnelle. Face à un tel plaidoyer pro domo, il ne reste plus qu'à applaudir.

DIE AUGEN DER MUMIE MA

1918, Réal. [illegible], Scén. [illegible], Int. Hanni Ari, Emil Jannings, Pola Negri, Margarethe Kupfer, Allemagne)

Malgré un titre pimenteur, le récit ne montre pas [illegible] momie en action [illegible] série de l'Universal. [illegible] plaît aux agissements d'un groupe d'adorateurs de la Momie, dirigé par le turbe Emil Jannings (L'Ange bleu, etc...). Enlevée par le peintre Wendland, égarée au groupe une danseuse orientale et [illegible] Negri, succombe à la vision du grand prêtre de la secte venu la rechercher.

Emil Jannings et Pola Negri. Une scène remarquable !

EL AULLIDO DEL [illegible]

[illegible] Réal. [illegible], Scén. Paul Naschy, [illegible], Int. [illegible], Paul Naschy, [illegible], Prod. [illegible], Distr. [illegible], Espagne)

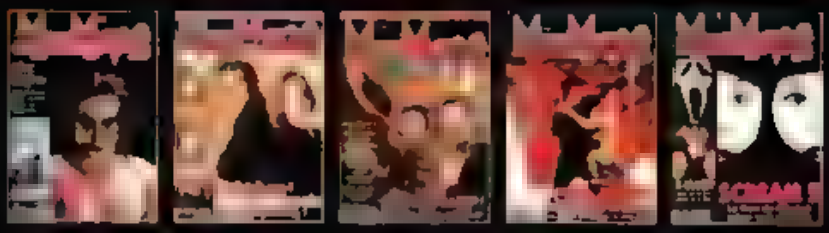
El Aullido del Diablo. Caroline Munro et Paul Naschy

Paul Naschy décide de rendre un hommage solennel aux productions de l'Universal et à ses principaux artisans dans ce récit où il interprète deux frères jumeaux, acteurs de films d'horreur. Le premier, déjà suicidé à l'heure où nous prenons l'antenne, réapparaît sous forme de spectre à son ancien serviteur (Howard Vernon) et rend visite à son fils (le propre rejeton de Paul Naschy, Sergio Molina) qui possède déjà son nom (Sergio Molina) sous les traits de ses anciens rôles à l'écran : le monstre de Frankenstein, Mr. Hyde, le fantôme de l'Opéra, le loup-garou, Quasimodo. Quant au second frère, bien vivant celui-là, il se travestit en Raspoutine, Fu Manchu ou Barbe bleue pour séduire les vieilles et, aussi sa gouvernante, la toujours pulpeuse Caroline Munro. Après un hommage à quelques séquences célèbres du cinéma fantastique, on apprend que le second frère s'était débarrassé du premier, jaloux de ses succès à l'écran et, du coup, le diable en personne (toujours Naschy, pousse le défunt acrimonieux à accomplir une vengeance d'outre tombe. Il apparaît que la un film est tout à la mesure de sa passion pour le genre et plaide autant pour cette noble cause que pour son cas personnel de dernier défenseur des grands classiques. *M64P56*

Audrey Rose. Anthony Hopkins et Susan Swift

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES



IMPACT

Bon de Commande

Pour commander, remplissez ce bon de commande, retapissez et découpez ces numéros désirés et envoyez-le accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES				27	29	30	32	33	34	36	37	38
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78
79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91
92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104
105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119											

IMPACT	1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
26	27	29	30	31	32	33	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

MAD'GAZINE

DISQUES

MATRIX

Don Davis
Varese/EMI (score)
WEA (compilation)

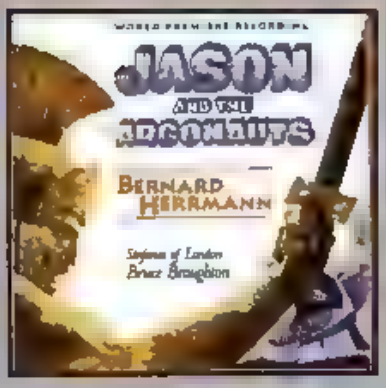
Les plus attentifs auront déjà remarqué le nom de Don Davis écrit en tout petit petit au générique de **Titanic**, pour la composition de morceaux additionnels. Orchestrateur régulier de James Horner, parfois plus que simple assistant (qui a dit nègre ?), Davis a est décidé à prendre son envol ces dernières années, en s'essayant aux productions internationales (**Magic Warriors**) et au cinéma indépendant. En offrant ses services à deux jeunots fauchés sur le film **Bound** (magnifique essai jazzy-symphonique, disponible en promo-CD), il tirait sans le savoir la bonne paire. Le voilà instantanément catapulté sur la liste A. Chose curieuse, le score fonctionne bien mieux sur le disque que dans le film. Il y trouve une cohérence dramatique que la cohabitation forcée avec la techno-gothique amenuisait. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans l'ouverture des accents hornériens (mais sont-ils bien d'Horner après tout ?) et d'autres envolées lyriques très identifiables, même si l'ensemble tend plus à l'efficacité modernisée d'un Christopher Young (on pense notamment à **Urban Legend**). On a toujours plaisir à voir des travailleurs de l'ombre se révéler au grand jour et on souhaite à Davis de continuer sur sa lancée.

Pour une fois, l'album pop marketing présente un intérêt indéniable, les chansons étant totalement adaptées à l'univers du film. On recommande les morceaux de Propellerheads et Rammstein pour qui se sent des envies subites de gunfight !

JASON ET LES ARGONAUTES

Bernard Herrmann
Intrada, FNAC Import

A ce jour, la musique de **Jason et les Argonautes** ne représentait qu'une suite de concert de 11 minutes qu'Herrmann avait enregistrée en 1970. Du coup, on avait presque fini par oublier le travail gigantesque qu'il avait fourni pour la production de Charles Schneer. Intrada, au travers de son label classique *Excalibur*, fait donc acte d'utilité publique en sortant cet album indispensable. Le compositeur Bruce Broughton (**Perdus dans l'Espace**) et son équipe ont reconstitué la partition d'après le film et les notes du compositeur. Interprété avec fougue par le Sinfonia of London, le résultat est à couper le souffle. Tout Herrmann est là. A travers un déluge de thèmes, complexes et pourtant limpides à l'écoute, le compositeur allie la grâce de ses partitions pour Hitchcock à l'impact féroce de son œuvre «fantasy» (**Le 7ème Voyage de Sinbad**, **L'Ile Mystérieuse**). Il n'y a pas d'orchestre à proprement parler, chaque instrument est ici un protagoniste à la voix claire et définie, merveilleusement dans la tragédie musicale en cours. Exigeant, moderne et d'une écoute très aisée, cet album suffirait seul à expliquer la présence d'Herrmann parmi les plus grandes figures musicales. (61mn49)



«Collection Classic Age Classics»

PRINCE VAILLANT

Franz Waxman

LES CENT FUSILS

Jerry Goldsmith

PAYTON/LE VOL DU PHOENIX

Goldsmith / Frank DeVol

FilmScore Monthly ne se contente plus d'être la revue de référence de la musique de film. Dorénavant, ses rédacteurs, collectionneurs édités également des CD des partitions les plus recherchées. Conçu par et pour des amateurs, ces éditions limitées à 3.000 exemplaires sont remplies de nombreux bonus, une présentation luxueuse et un livret bourré d'informations. Dans le cas des **Cent Fusils** (encore une partition sublime), la manipulation des bandes jusqu'à obtenir un son stéréo à partir d'un enregistrement mono. Bref, au public en quête de glamour hédoniste, on recommande sans hésiter le **Prince Vaillant** de Franz Waxman, un monument de l'âge d'or hollywoodien.

FANZINES

CINE ZINE ZONE
MANACOA FILES VII

Dans la série «tout-truc-tout-vous-savez-tout sur Jean France», CZZ, la collection encyclopédique dirigée par Pierre Charles, suit la démarche pierre à l'édifice. Charles a en effet retenu la série de fanzines d'Alain Petit, *Manacoa Files*, consacrés au réalisateur/acteur/scénariste aux mille visages. Il s'agit de la septième édition de ce zine, et la singulière présente la filmographie exhaustive de France. Ce numéro couvre la période 1978/1999 qui représente à elle seule 93 films ! Fiches techniques détaillées, résumés et avis critiques parfois carrément à rompre les 128 pages de cette heureuse édition, qui s'ouvre par une reproduction couleur de Monde Cannibale et se conclut par l'affiche hantise-sexy de L'Abbaye des Morts-vivants. Rares en fait sont les réalisateurs qui se sont vus gratifiés d'un travail de recherche aussi minutieux et anthologique. Si après ça, Jean France n'est pas définitivement inscrit dans l'Histoire... Toujours 100 F (port compris) à adresser à Pierre Charles, 16 rue Emile Zola, 94800 Saint Maur des Fossés.

Numéros de CZZ prochainement disponibles : Donald Pleasence (épuisé 1998/99), Le Cinéma d'Epouvante Anglais et enfin un dossier Prince et Cinéma de Femmes absolument indécis aux orteaux.

PROJET X

L'association *Projet X* a trouvé un créneau disponible. Ce nouveau numéro, le cinquième, vient fourrer, parfois sur le carreau du zero Horizon, Amour, Gloire et Beauté, autour des **Révoltés de l'An 2000**, puis se penche sur l'épineuse question du cinéma fantastique français, donnant un passage la parole à Jean Rollin,

Richard J. Hamman, Raphaël Delpard avant d'être demander plus au critique fantastiquophile Jean-Claude Romer et à sa bible le *Midi Minuit Fantastique*. Enfin, des aperçus de H.P. Lovecraft, de la carrière sans-X de Traci Lords, un compte-rendu du festival de Gérardmer et un bilan de la B.D.F fantastique de 1998, plus seulement haut naturellement aux 64 pages. La plume finale, à réveiller les morts, est dévolue une marque de fabrique hautement appréciable du titre (ici Traci Lords, délicieuse). 25 F + 15 F de port à adresser à Projet X, Cité de la Justice Bruno, 95000 Cergy. E-mail : projetx@internet.fr

Déjà parus : **Les Pirates du Métro** (David Shire), **La Horde Sauvage** édition intégrale (Jerry Fielding), **L'Aventure du Poséidon/Paper Chase** (John Williams), **Le Chat Croque les Diamants** (John Barry), **Le Voyage Fantastique** (Leonard Rosenman), **Return of Dracula/Bury the Liver** (Gerald Fried), **Stagecoach/The Loner** (Jerry Goldsmith), **Mad Monster Party** (Maury Laws). Vous trouverez ces albums en FNAC mais autant vous dire que vous réaliserez de substantielles économies en les commandant directement sur le site www.filmscoremonthly.com

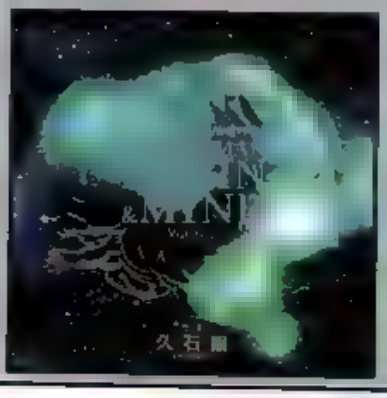
THE UNIVERSE WITHIN (2CD)

[redacted]

Joe Hisaishi

Pony Canyon / FNAC Import

La cinquième chaîne a autrefois diffusé cette étonnante série de documentaires en images



de synthèse sur le cerveau et l'esprit humain. Certains avaient ainsi pu découvrir les ambiances animistes d'un compositeur qui allait s'imposer internationalement avec les films de Takeshi Kitano. Majoritairement synthétiques, ces albums rappellent plus le Joe Hisaishi de **Nausicaa**, voire par moments celui de **Mon Voisin Totoro**, que le symphoniste lyrique d'**Hana-Bi** ou **La Princesse Mononoke**. Jamais narratifs, ces albums de pure musique d'ambiance sont entièrement dévolus à des fonctions paysagistes. Fermez les yeux et vous verrez défiler les impulsions de votre propre esprit. (45mn28 et 33mn38) (41mn55)

[redacted]

John Williams

UN PONT TROP LOIN

John Addison

LA BATAILLE D'ANGLETERRE

Ron Goodwin / William Walton

Dans sa reconstruction soigneuse du catalogue de la *United Artists*, *Kyko* a, depuis un moment déjà, trouvé ses masques. Les albums sont dorénavant plus que complets, les dépliants rouleurs ont cédé la place à des livrets authentiquement plus pratiques et les inutiles dialogues ont été supprimés. **Missouri Breaks** est une des rares incursions de Williams dans les expérimentations folk-orchestrales. A western incasable, musique hors-norme. A des années-lumière du *Star Wars* que Williams composa l'année suivante, cet album possède des réminiscences évidentes de sa partition pour **Sugarland Express**. Avis aux amateurs d'ambiances bizarres.

Dans une toute autre catégorie, **Un Pont trop Loin** d'Addison (**Le Limier**, **Le Rideau Déchiré**) est un exercice d'ironie parfois périlleuse autour de l'héroïsme guerrier, une démarche tout en contrepoint dont Maurice Jarre (**Paris Brûle-t-il ?**, **La Nuit des Généraux**) s'était, par avant, fait une spécialité. Enfin, saluons la réparation d'une quasi-injustice autour de **La Bataille d'Angleterre**. La production avait fait appel au très vénérable (et âgé) Sir William Walton (**Hamlet**, **Richard III**), secondé par Malcom Arnold (**Le Pont de la Rivière Kwaï**). Jugeant en définitive sa musique trop «datée» les producteurs s'en remirent à Ron Goodwin (**Quand les Aigles Attaquent**) qui remplaça l'héroïsme premier degré par des rythmes percussifs plus efficaces mais aussi moins impliqués. L'album de *Kyko* nous offre les deux partitions dans leur intégralité. Ironie de l'histoire : dix ans plus tard, c'est au «vieux» Walton que les batailles aériennes de **La Guerre des Etoiles** ou les envolées de **Superman** rendront un vibrant hommage.

HAXAN

109 F

VIOLENT SHIT 9 **
HARDCORE 5 **
HARDCORE 9 **

129 F

AMITYVILLE LA MAISON DE POUPÉES
PEUR PANIQUE
CHAINED HEAT (Brigitte Nielsen)
PIÈGE DANS L'ESPACE (O. Reiner)
CYBERTRACKER 2 (Don Wilson)
SKINNER
X-TRO 2
LA REVANCHE DE PINOCCHIO
[redacted]
THAI BABES N°1
HALLOWEEN
FRANKENHOOKER
BASKET CASE 2
STEINDHAL SYNDROME (vf)
PLAYGIRLS 9 *
PLAYGIRLS **
CAMP 731
NEKROMANTIK 2 *

99 F

OZONE (vf)
ABOMINATION (vf)
OMS (vf)
INCROYABLE FORTUNE SHICHI (vf)
VIBROBOY
LE ROI DES MORTS *
LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES

Collection Rouge Baiser

CHERRY, HARRY ET RACHEL (vo ou vf)
NUDNONEY (vo ou vf)
L'IMMORAL MR. TEARS
A CORPS PERDUS
LORNA
L'ILE DES DÉSIRS
[redacted]
VIXEN (vo ou vf)
[redacted]
SUPER VIXENS (vo ou vf)
ULTRA VIXENS (vo ou vf)
MEGAVIXENS (vo ou vf)
[redacted]

149 F

MR STITCH
CRONOS
NUITS DE PLEINE LUNE

* Interdit aux moins de 16 ans/** Interdit aux moins de 18 ans

LES SÉLECTIONS HAXAN DU MOIS

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS 18 rue des Peupliers 92100 Boulogne-Billancourt Tél. : 01 46 21 23 93 - Fax : 01 46 20 31 46

Sauf si mentionné toutes nos cassettes sont en VO STE

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS Secam, dans la limite de stock disponible sous 15 jours).

Ci-joint mon règlement de _____ F par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

TITRES	PRIX
Port (Il s'ajoute pour un achat de 200 F et plus)	
TOTAL	

Nom [redacted]

Adresse _____

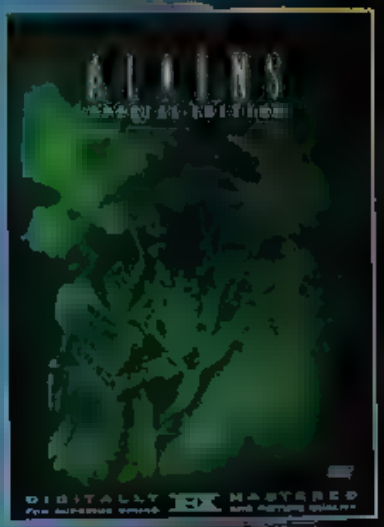
Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur

Signature

Catalogue gratuit sur simple demande

RAYON LASER



THE ALIEN LEGACY

Certains d'entre vous s'étaient peut-être offert, lors d'un [illegible] prestige, les coffrets Laserdisc Alien et Aliens le Retour. Ondéreux mais généreux, ces coffrets présentaient une [illegible] de suppléments à donner le tournis. Aliens le Retour avait même été l'un des tout premiers à montrer [illegible] merveilleuses possibilités du support laser dans ses fonctions cinéphiliques encyclopédiques, plus qu'en plus de ses [illegible] la première édition de la [illegible] suite à ces deux superbes objets, rien d'aussi [illegible] sorti les deux premiers films, dans leurs versions normales (c'est-à-dire courtes), intégralement remasterisés, en Dolby Digital 5.1 et labellisés THX. En clair, le laserophile devait choisir entre la qualité du son et de l'image (la supériorité technique du DVD) et les bonus simples. Ce laserophile aujourd'hui DVD aura du mal à réprimer la grimace qui [illegible] derrière l'euphorie, en découvrant le contenu de cette box «Alien Legacy». Car, pour le prix d'un seul des anciens LD (pas [illegible] offre les versions longues des deux premiers films, tous les suppléments [illegible] le remastering, le Dolby Digital et le [illegible] comme si cela ne suffisait pas, on y trouve aussi Alien 3 dans la meilleure copie connue à ce jour (les LD PAL ou NTSC [illegible] ont toujours laissé à désirer), ainsi qu'un troisième épisode de la saga, [illegible] çais, mais à l'intérêt tout relatif. Pour se faire une idée, il aurait fallu, pour obtenir la même chose en laserdisc, débourser pas moins de 2.500 francs ! Et encore n'aurait-on pas eu les films en 16/9 (anamorphic widescreen).

Alors, [illegible] précisément, celle du film de Ridley Scott. On y trouve en [illegible] les fameuses scènes coupées, au nombre de [illegible] mettant de remplir [illegible] (puisqu'aucune dans les rapports entre les personnages), ces scènes [illegible] l'étonnant parti-pris de ce premier volet, et la direction d'acteurs à la limite du naturalisme [illegible]

[illegible] H.R Giger bien sûr (design de l'Alien et du Nostromo), Jean [illegible] Cameron (producteur et [illegible] [illegible] DVD. Le [illegible] [illegible] d'une [illegible] de commentaires assez riches, dans l'ensemble, [illegible] de la musique [illegible] le double (!) CD) et une [illegible] [illegible] le film (dont [illegible]

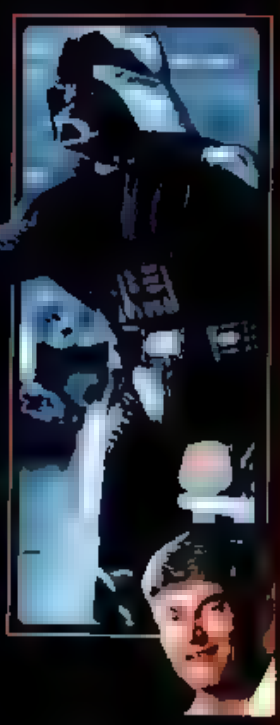
Alors, Le Retour [illegible] même que le [illegible] dans une édition dix fois supérieure). Outre les [illegible] [illegible] [illegible] apparaître de la colonne sur la [illegible] [illegible] [illegible]

ARKHAM

présente

COMICS
SCI-FI
HORROR
SHOW

Ray Park
alias
Dark Maul
avec LUCASFILM



Dave Prowse
alias
Dark Vador

Le Maître

... ET AVEC

Une table d'auteurs et illustrateurs de la littérature fantastique :

- Jean-Claude Dunyach
- Ayerdhal
- Stéphane Marsan
- Bernard Werber
- Stephen Xavier
- Mathieu Gaborit
- Fabrice Colin
- Pierre Pelot
- Laurent Genefort
- Laurent Kloetzer
- Philippe Caza

2 & 3 octobre 1999
Salle Wagram
69, avenue de Wagram
75017 Paris
M° Wagram

Tarif d'entrée : 75 F/journée
Gratuit pour les - de 10 ans.

- Des séances de dédicace
- Des exposants réunis autour des thèmes de la science-fiction et de l'horreur : jouets, collectors divers, fan-clubs, comics, mangas, livres, cinéma...
- Concours de déguisements
- Rencontres
- Expositions

L'ENTRÉE DU PARKING DE LA SALLE N'EST PAS BLOQUÉE !!!

1er Sci-Fi & Horror Show de Paris
Pour tous renseignements : Arkham Comics Shop
15, rue Soufflot 75005 Ouvert du 10-20.30 Dimanche 14-19

Avec Mad Movies

Courrier des LECTEURS

Patrick Giuliano, Antibes

Mes vies : Je ne pensais pas à relater une petite intrusion de numérologie en cinquième et j'y dois avouer une certaine déception. En effet après Eva Malibu = nom et prénom d'Anakin Skywalker, on trouve que Jean Louis (la femme de David Duchovny) = Valentin (également son nom de famille) mais ses initiales sont maintenant différentes depuis son mariage avec Malibu. Mais cela ne s'arrête pas à ces deux-là, une chanteuse, Enrique Iglesias (The X Files) veut dire Eric Iglesias. Eh bien, oui ! Et 53 et Autrement dit les trois chiffres du Nouveau Testament. Je note bien les 153 poissons de la pêche miraculeuse et le chiffre des Rois et Alors X-Files mérite réflexion. Eh bien peut-être pas. En effet Skywalker, ou Anakin, n'a pas trouvé naturellement dans la saga Star Wars. Alors tout cela serait à la source du chiffre 53 ou plus simplement un truc qui a été orchestré par des auteurs de la saga ? Bien

A ce propos, reportez-vous à la page de George Marie Jean Antoine de Fatima de Portugal du 13 mai au 13 octobre à midi (ces apparitions ont eu lieu à Cova da Iria, mais dites-lui 53 jours). Deux solutions : ou Dieu est supernaturel, ou bien l'église a mis la main sur les radios et ordinateurs. Et quand on sait que Satan par exemple génère 2,5 milliards de dollars lourds par an, on réalise à quelles sommes on a le droit de se poser des questions. Je dirai tout simplement faire attention aux coïncidences.

Le satanisme plus que Mulder ou Scully = bête et méchant ? Je ne le pense pas. Satan de son nom originel qui a malheureusement tendance à nous Mulderiser ou Mulderiser = bon Dieu le français a mes détracteurs habituels.

Si le numérologie intéresse toujours quelques personnes, je peux vous proposer bientôt une étude sur le prénom de Mulder et d'autres, même si j'avoue ne pas être un spécialiste. Ou un article sur la Bible ? Bref, à vous de choisir. Et si vous n'êtes pas satisfaits, écrivez-moi ! Bien cordialement, merci de votre attention et à bientôt dans mes prochains mots de bien grand intérêt !!!

Lilian D'Envy, Morsang/Orge

Lecteur passionné de X-Files, je me permets de vous écrire pour vous faire partager mon désarroi : le programme que j'avais pu longtemps dans mes rêves les plus fous imaginer qu'il soit un jour diffusé sur grand écran, **Vendredi 13** et le général **Suspiria**. Possédant déjà ces films je les avais tout de même regardés. Pourquoi donc supplément parce qu'ils se passaient pratiquement tous deux années de décalage et qu'on a pas été déçu. Et si quelqu'un se Vendredi 13 un gynécologue sans l'on sait un accouchement, le film approprié à d'étoiles spécialisé pour le coup ! Et pour **Suspiria**, je pense après le premier meurtre qu'on aurait dû sortir du pressé que le suivant serait du même calibre. Le coup du sang à plaire, supprimé.

Après le coup de main de Carrie avec **L'Empire des Zombies** la télévision veut faire de nous des gens bien élevés auxquels il ne faut montrer que de belles choses. Non mais on va arrêter ces conneries ! Nous sommes des personnes à part entière et nous voulons des films qui nous font peur, qui nous font rire, qui nous font réfléchir, qui nous font vomir, qui nous font crier, qui nous font pleurer, qui nous font tout ce que nous voulons qu'ils nous fassent. Et pas des films qui nous font chier !

A propos je recherche des gens pour former le Fan de cette série et le Fan Mulder et plus tard Scully. Je vous invite à me contacter à l'adresse ci-dessus. Bien à vous.

Mike Tereba, Crauthem, Grand-Duché du Luxembourg

Je vous envoie des photos d'un happening pour lequel je me suis inspiré de Dark Maul le nouveau bad guys de la Menace Fantôme. Ce serait chouette si vous pouviez en faire une partie de les publier. Mon boulot ne me laisse pas tellement de liberté, je voulais juste vous informer que dans deux temps libre je me retrouve à Tokyo. En plus avec le nouveau Star Wars à ma sera poussez des ailes pour créer de quelques nouveaux déguisements. Mike Tereba, Crauthem, Grand-Duché du Luxembourg.

Stéphane Cadic, Toulouse

Je ne m'imaginais pas être mêlé par les scrupuleuses oreilles du genre : les Mystères et Fantastique. Mais Alors ! Et ce qu'elle écoutait les jeunes à la mode ou en tout cas Mulder et le plus grand journal après l'Internet et de Paris. Sans je me retrouve à supporter un journal aussi différent que l'Humanité de la santé publique est bien de la science. Tant pis, j'ai pris mes responsabilités ! Une de ces jours ! Une question pratique est que le Prince Vampire, tout pour les gens de Monsieur Vie Benjamin Bio allo qui escalade le meuble de cinq sur le dos dans que je m'arrête à applaudir tonnerre et de bouleversement. Les Vampires entre le cinéma et dans cette pour un programme radical des Extraterrestres. Le coup de la glace est peut-être pris que pour qu'on ne se dise pas que je me trompe ! Ah ! Ah ! Ah

PETITES ANNONCES

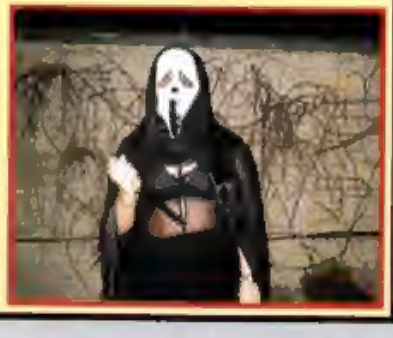
Julien Salisson, Strasbourg

J'allais m'énerver contre l'un de vos articles, quand je me suis rendu compte que ce n'était pas une critique, mais la réaction d'un fan déçu. Je veux parler du texte d'Alex Benjamin sur l'Episode 1 de **Star Wars**. Il a raison de dire que c'est un film pour enfants, car, s'il est dans la même ligne que les précédents c'est normal. Il y a seize ans s'est arrêtée une saga. Nous étions pour la plupart des gosses «scotchés» devant leurs écrans (petits ou grands) avec cette trame théâtrale, spatiale et moyen-âgeuse. Un conte de fée futuriste. Nous avons grandi et vu et revu ces films pendant seize ans. En ajoutant les histoires complémentaires, en livres, en BD, nous comprenons qu'il n'y a pas que le conte de fée, c'est plus mystique, plus philosophique. Il faut attendre d'avoir vu plusieurs fois **La Menace Fantôme** avant de déclarer formellement le film décevant. Et j'apprécie la prudence finale d'Alex Benjamin. 1) Déçu par Darth Maul. Il ne pouvait en être autrement s'il s'attendait à un méchant du même style que Darth Vader car, moi, je n'ai trouvé dans le cinéma aucun méchant ayant sa dimension. Ils sont soit monstrueux (comme Darth Maul), soit humain (comme Palpapine). Vader était original. Son humanité était née, non pas par une monstruosité, mais par une armure qui le rendait froid et rigide comme un robot. Un méchant original et à la forte presence dans les nouveaux épisodes ? Impossible ! Darth Vader est né avant. 2) Les Jedi ne tuent personne. Dans la trilogie précédente, les Jedi ne tuent pas. Obi-Wan blesse une créature et préfère mourir. Yoda ne sort pas de Dagoba, si bien qu'il y meurt, et Luke, en tant que Jedi, ne tue personne. C'est Leia qui tue Jabba, c'est Vader qui tue Palpapine. Seul Anakin aurait pu tuer quelqu'un, mais était-il déjà Anakin ou était-il toujours Vader ? 3) L'erreur. L'erreur d'Alex Benjamin est d'espérer des similitudes avec la première trilogie. Il faut l'attendre comme celui de 1998 avec plein de choses connues et nouvelles, car Lucas veut un univers avec des planètes grouillantes de vie. J'en viens à toi, J.P.P. J'aimerais faire partie de la FNPP (Fondation pour les Non Porteurs de Portables), par contre, il est trop tard pour l'AJCAPEVT.

*Ecoute, ne le répète à personne, mais j'ai trahi la cause ! En effet, j'ai vu en 87 une heure de Titanic récemment. Comme autrefois pour **Autant en Emporte le Vent**, j'ai dû m'arrêter avant la petite fatale fois fait, j'avais autre chose à faire et je n'ai jamais repris depuis. Du coup, je pense lancer l'AJCAVUHT (l'Amicale des Jeunes Cinéphiles n'Ayant Vu qu'Une Heure de Titanic). Evidemment, ça fait un peu moins de monde, mais ainsi nous pourrons relever le défi à la bêtise du fameux GVAEMDE (Groupuscule des Vieux Aboris Electeurs de Mégret aux Dernières Européennes). J.P.P.*

Sandrine Baldelli, Vedene

Au risque de choquer votre humilité, je trouve votre magazine très valable, surtout pour les jeunes qui ne comprennent pas bien l'univers fantastique qui nous entoure. Heureusement qu'il existe Wes Craven, Tobe Hooper et Carpenter. Je crois que, quelque part, ces films m'influencent. Peur du noir, peur des serial-killers qui se tapissent dans l'ombre. Sont-ils là pour nous faire rêver ou cauchemarder ? Pour ma part, depuis que j'ai vu **Scream**, je me déguise en lieuse et pour la drague en discothèque c'est l'enfer. Bravo à *Mad* et à J.P.P. qui nous fait bien rigoler *(attends que je te retrouve en boîte, tu verras si je rigole !)*. Pour conclure cette lettre, je vous envoie une photo de moi en costume (merci de la publier, J.P.P., pense à ta fan). Salutations sanglantes.



Jean-Marc Guillemet, Marseille

En même temps que mon abonnement, je tenais à vous faire part de mon opinion sur *Mad Movies* et son évolution. Pour tout dire, fasciné très tôt par le cinéma fantastique et d'horreur, sa lecture m'a toujours semblé aussi incontournable que l'étude des textes bibliques pour l'intégrisme religieux. J'ai maintenant plus de trente ans, je suis chercheur en économie du développement et père de famille, ce qui ne m'empêche pas de me délecter toujours autant de vos articles, même si quelquefois nos avis divergent sur certains films. Il n'en demeure pas moins vrai que vos analyses de cinéphiles avertis constituent toujours ma principale référence et que mon plaisir à vous lire ne s'est jamais démenti, même si je déplore toujours la perte de la *Mad Rubrik* (snif !). Alors, conserver le ton incisif et le verbe haut comme vous l'avez toujours fait. En ces temps d'aplanissement intellectuel et de colonialisme pop-corn où qualité rime trop souvent avec gros budget dans l'esprit des rédacteurs, *Mad Movies* est l'alternative à une presse de cinéma lisse et sans franche opinion, trop dévouée à colporter complaisamment les mêmes dossiers de presse pour être véritablement critique ou pertinente.
Dès que ma fille, Jade, sera en âge de vous lire, promis, je l'abonne. Pour l'instant, vu qu'elle n'a que huit mois, elle en est encore à déchirer avec un rare plaisir tout ce qui lui passe par la main en poussant des petits cris de joie, mais franchement *Mad Movies* est Le magazine qu'elle préfère mettre en morceaux : c'est quand même un grand signe d'amour, non ?

Euh... je ne suis pas sûr, en fait, mais, bon, il ne faut pas contrarier les jeunes vocations.

Laurent Terzolo, Antibes

Suite à votre (mauvaise) critique sur le premier épisode de **Star Wars**, je me devais de voir ce film et juger par moi-même. Mais quel supplice de devoir attendre octobre ! Par chance, j'ai accès à internet où circule une version pirate de **Phantom Menace**. Certes, elle est en anglais et la qualité du son est médiocre mais, même ainsi, je n'ai rien regretté. J'attends avec impatience sa sortie officielle pour aller le revoir sur grand écran et réécouter la musique accompagnant le combat entre Darth Maul et les deux Jedi. Il est clair que Lucas privilégie les effets spéciaux (présents à chaque image) à l'histoire. Mais moi, du moment qu'il y a des dinosaures ou des extraterrestres, je suis heureux. A mon avis, il s'agit d'un bon divertissement et je le conseille aux lecteurs.
Bonne continuation à *Mad Movies*, depuis quatre ans que je le lis, je n'ai qu'une critique à faire : pourquoi ne pas avoir inclus dans les cent films de votre critère numéro le **Dune** de David Lynch ?

Tout simplement parce qu'on avait décidé de s'arrêter à cent, nombre qui nous paraissait idéal pour célébrer les cent meilleurs films des années Mad Movies. Au besoin, reporte-toi à l'intro de ce dossier où nous expliquons notre méthode de sélection. J.P.P.

Vds à très bons prix VHS (films et séries). Liste contre 2 timbres à Xavier Hetron, 2 rue le Moret, 78200 Soindres.

Rech. comics «Preacher» 1, 24 et 35 + fascicules «Akira» 1, 10 et 19. Stéphane Thomas, 39 bis rue Arthur Hulme, 76500 Elbeuf.

Vds 45 F pièce 200 VHS, films et séries. Liste contre 1 timbre à Franck Myszon, 16 rue des Prés, 25640 Roulans.

Rech. albums «X-Men» n°9 et 10 (édités par Lug). Aurélien au 03 84 26 28 77.

Vds livres, VHS, magazines, CDV PAL. Très grand choix. Liste sur demande. *(c'est toujours sympa de pas faire payer l'expédition)* 1 timbre par liste. *(bon, j'en rien dit)* José Cardetas, 231 allée du Forum, 92100 Boulogne.

Rech. VHS du director's cut de **Tueurs Nés** et **Robocop 1** + VHS et B.O. de Giorgino. Tél : 05 55 35 69 30. Demandez Franck.

Vds VHS : **L'Enfer des Zombies**, **Le Retour des Morts-vivants**, **Suspiria**, **L'Oiseau au Plumage de Cristal**... Liste sur demande à Pascal Bladinières, 11 impasse du Mont, 94400 Vitry.

Vds comics, 1980 à 1986. Liste contre enveloppe timbrée à Laurent Rannou, 13 rue Ampère, 76300 Sotteville les Rouen.

Rech. revues *les Stars System*, *Cool-Girl*, etc. + *Cinémix* 57 n°20, *Hara-Kiri*, série *George la Jungle*, *Nuova aant les Etoiles*, *Zora la Rousse*, *La Traque de Serge* + films de Franco, Nicolas Felgerolles, 6 rue Tabareau, 69004 Lyon.

Collectionneur propose VHS : fantastique, western, péplum, films rares. Super 8 sonores et muets. Jean-Michel au 04 75 42 84 33 après 19 h.

Rech. director's cut de **Dawn of the Dead** à bas prix. Jérôme Quiot, 4 rue du Professeur Calmette, 42700 Firminy.

Rech. les 10 premiers épisodes de la série **Stargate SG1**. Véronique Stelan, Place du Monument, Chessy les Mines, 69380 Pizanne.

Vds le «Watcher's Guide» de *Buffy*. Kevin Damiens, 93 rue Etienne Flament, 62300 Lens.

Rech. les numéros 21 et 22 de *Générations Séries*. Tél.: 01 64 88 02 93, le soir.

Vds ou plus offrant affiche 70x190 de **Scout Toujours** dédicacée par Gérard Jugnot lui-même ! Richard au 04 50 02 87 05. *(ah, tu ne déjà un acheteur : Gérard Jugnot lui-même !)*

Vds films fantastiques italiens, anglais... Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Apt 16, 59800 Lille.

Vds nbreux romans, livres, fanzines. Liste détaillée contre 1 timbre. Rech. tout sur Corben, Houssin, «*Vampirella*, *Creepy*, *Eerie* et *M.M.* 1 à 22. Claude Koskas, 145 Bd Gabriel Péri, 92240 Malakoff.

Vds ou éch. VHS : **Les Vampires de Salem**, **Dracula**, **Piège pour Amazones**, **Horror Cannibal**, **Beverly Hills Vamp**, **L'Invasion des Zombies**... Frédéric Berthy, 4891 rue des Guichettes, 77140 Nemours.

Vds VHS originales en VO et VOST. Liste sur demande à S. Mescala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Rech. **La Colline a des Yeux**, **Shocker**, **La Dernière Maison sur la Gauche** et autres vidéos de Wes Craven. Simon Villarroel, rés. Barthez, Appt.299, 33170 Gradignan.

Pour la réalisation d'un dossier, le fanzine *Arena* rech. témoignages d'anciens élèves d'école de cinéma (privé ou public). Johannes Roget, 146 avenue de Flandre, 75019 Paris.

Vds *Ventriali* 13 1 à 15 + 4 HS (posters). Le lot : 800 F. Alain Arnoux, 16 rue Louis Lumière, 31300 Toulouse.

Rech., vds, éch trading cards *X-Files*. Laëtitia et Maxime, c/o Mr Borel, 124 rue Cambetta, 77670 Saint-Mammès.

Vds CCG *X-Files*. Envoyez liste de recherche à Sylvie Rannet, 25 rue des Boudiers, 87210 Le Dorat.

Vds VHS (**Scream 1 et 2**, **Urban Legend**, **La Fiancée de Chucky**...), cards (*Marvel*, *Simpsons*...), comics, posters. Rech. **Baby Cart 1 à 6**. Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Vds VHS : **Le Monde Perdu** *(ah bon, tu l'avais retrouvé ?)*, **Ozone**, **Les Chiens Fous**, **Time Demon** + nombreux films de craignos monsters. Liste contre 22 F en timbres à Yann Ismel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Rech. tous les épisodes de *Dragon ball*. Olivier au 06 03 46 51 40.

Collectionneur propose VHS : **Galactica**, **Tarantula**, **Quand la Marabunta Gronde**, **Le Cauchemar de Dracula**, **Le Fils de King Kong** (*...a fait pipi dans son gros pot-pot. Le père est prié de venir le rechercher à l'accueil*), **Silent Running**... Daniel Vanlerme, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds magazines horreur et fantastique. Envoyer un coupon réponse et écrire en anglais si possible. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford M7 4GQ, Angleterre.

Vds 40 F pièce VHS de **Scream** et **Dead Zone**. Jean Séby, 11 allée des Boutons d'Or, 64140 Billère.

Rech. tout doc sur **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** : figurines, porte-clés, montres, trading cards... Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bât L3, 95870 Bezons.

Rech. VHS de **Massacre au Camp d'Eté**, **Carnage** et **Les Dents de la Mer 2**. Sébastien Jourdan, Rue Chancurot, 61700 Longny L'Abbaye.

Rech. jaquettes de **Massacre au Camp d'Eté** *(quand vous aurez récu la jaquette et le boîtier, vous pourrez reconstituer un film complet avec Sébastien. Merci Mad Movies !)*, **Espèce Mutante**, **Dark Planet** et **La Fille des Ténèbres**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds trading cards, livres, merchandising sur **Buffy** et **Dawson**. Liste sur demande à Cédric Danis, 29 rue Alsace Lorraine, 34300 Agde.

Rech. *Monster Ilis* (Brady, Lenzi, Rollin, Fulci, Freda, Bava, D'Amato) et «Ze Craignos Monsters» 1, 2 et 3 *(tu veux dire que tu les recherches mieux cher, alors, parce nous on les rend, hein !)*. Faire offre à Guy Rolet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Ach. 200 F VHS de **Virus Cannibale**. Eric Khelidj, 7 rue de la Bée Risse, 57000 Metz.

«Arkhamèra» cherche, en vue du tournage d'un long métrage (département 65), des candidat(e)s à la figuration. Eric au 05 62 33 96 37.

J'écris des petites nouvelles pour réalisateur de court et de moyen métrage. Mickaël Bonnet, Poste restante, 25500 Morteau.

Vds photos glacées (taille A4, petits prix) sur n'importe quel sujet. Indiquez ce qui vous intéresse à Julie Raynaud, 72 rue St Charles, 75015 Paris.

Rech. en VHS Frogs, danger planète inconnue, la série des Maciste et l'intégrale de L'œil du Cyclone diffusé sur canal + le 22/1/99. J.P. Martin, 76 rue Henri Durant, 44150 Ancenis.

Vds ou éch. docs sur *X-Files* contre docs sur Luc Besson, Jan Kounen, Matthieu Kassovitz, Jonathon au 01 42 70 18 88.

Vds lot *Playboy* français n°22 à 46 (350 F) + lot *Playboy* US fin 94 à août 95 (200 F). Fabien Meniel, 7 impasse de Nexon, 87000 Limoges.

Maxime Nicolella, Niort

Mon petit Mad Mouvizou,
Votre papier codé sur **The Phantom Menace** confirme bien l'impression que m'avaient procuré les deux bandes annonces, mais je ne vais pas plus loin pour ne pas m'attirer les foudres des lecteurs attendant le 13 octobre pour voir Le film le plus attendu du siècle. M'enfin...
Une chose qui me préoccupe depuis longtemps : va-t-on supporter encore les pubs de vingt minutes ou les bandes annonces racontant les films que l'on n'a plus envie de voir après, et aussi l'invasion des super-complexes qui causent la fermeture des salles indépendantes ? De plus, il n'y a pas de réduction pour les chômeurs, ce qui fait chèrir et surtout n'aide pas à la variété des films.
Passons à autre chose. Je m'intéresse à toutes les techniques de cinéma (script, chef-op', photo, montage, réalisation, son), et je ne connais pas de magazines traitant ce sujet. Peux-tu m'en indiquer quelques-uns ? Et enfin, oui, je fais partie de la famille de John Nicolella, réalisateur du sûrement daubesque **Kull le Conquérant**, et je n'ai pas de nouvelles de cet homme, Napolitain d'origine. Si quelqu'un a des infos, merci de m'écrire (17, rue Nicolas Sohraby 79000 Niort). Evitez de mettre les bulletins d'abonnement au dos de jolies photos et attendez-vous à huit pages de courrier pour le n°122. Au fait, que devient Patrick Giuliano ?

Tais-toi, malheureux, tu vas le réveiller. Tiens, ça y est, tu es fier de toi, maintenant. Sinon, il n'existe pas de magazines de cinéma sur la technique générale, mais seulement des ouvrages pour chaque spécialité... J.P.P.

Cédric Landreau, Fargues St Hilaire

Je profite de l'envoi de mon abonnement pour vous adresser ces quelques photos prises au «Allan's Café», lors d'une soirée «horreur» trop rare à Bordeaux. Pour plus de précisions, sachez qu'outre The Crow (votre serviteur...) et le beau de **Scream**, il y avait (pour les amateurs...) Richard Allan en train de se faire croquer le bras par un concurrent zombie. Pour ma part, en tant que passionné d'effets spéciaux et désirant en faire mon métier, je trouve agréable et intelligente la manière dont a évolué votre magazine (lecteur depuis le n°43), mais je déplore qu'il n'y ait plus la *Rubrique du Cinéfou*...
Merci tout de même pour ces moments d'évasion. Cédric Landreau, 5 chemin de Canterane, 33370 Fargues St Hilaire.

Sébastien Boatto, Branne

Bon, les gars, *faut arrêter là*.
Je veux bien concevoir que, parfois, on puisse ne pas aimer un film, c'est humain. Chacun de nous est différent (Dieu merci) et réagit donc en fonction de ses propres goûts. Je conçois également qu'on puisse avoir envie d'exposer son opinion quand on a la chance d'écrire dans une revue telle que *Mad Movies*. Cela dit, je ne comprends pas pourquoi vous attaquez certains films avant même de les avoir vus !
Un exemple dans votre numéro 119, aux pages 16 et 17 : votre preview sur **The Haunting** qui n'est qu'un prétexte pour ajouter une couche à votre animosité envers Jan de Bont. Je vous le demande : pourquoi ce cinéaste ne pourrait-il pas changer de registre et réaliser un film de terreur après avoir œuvré dans l'action ? A la question que vous posez à la fin de votre chapeau («*Faut-il lui donner sa chance ?*») je réponds par conséquent haut et fort : «*Oui ! Bien sûr*». Dans quel monde vivons-nous si on nous ôte la possibilité de rattraper une erreur ou, tout simplement, de se reconvertir ? Bonjour le totalitarisme ! Imaginez la scène : «*Toi, tu sens critique à Mad Movies toute ta vie !*» – «*Non, pitié, non !!!*».
Je fais partie des rares personnes qui adorent **Speed** et **Twister** (bon, un peu moins **Speed 2**, mais c'est pas mal quand même). Aussi, **The Haunting** est pour moi l'un des films les plus excitants de cette année (surtout lorsque je m'attarde sur sa distribution : Catherine Zeta-Jones, Liam Neeson, Lili Taylor, Owen Wilson...).
Par ailleurs, vous n'êtes pas obligés non plus de lancer des attaques personnelles à d'autres cinéastes. Dans le même article, vous citez Jan de Bont et ajoutez une parenthèse pleine d'ironie : «*Steven (Spielberg) adore tout !*». Oui, et alors ? Cela s'appelle avoir de l'ouverture d'esprit ou de la culture générale (aimer à la fois **Scream** et **Les Enfants du Paradis** ne signifie pas pour autant qu'on est des extraterrestres). Peut-être préférez-vous les gens qui n'aiment rien, ou ceux qui ne vont voir qu'un type de cinéma, ou encore ceux qui ne vont qu'au cinéma ?
Très bien, vous êtes libres, mais ne critiquez pas ceux qui ne pensent pas comme vous au risque de devenir aussi méprisables que «les défenseurs de l'ordre moral» que vous dénoncez dans votre édito. D'ailleurs, ceux-là aussi ont le droit de penser ce qu'il veulent. Allez, j'arrête mon plaidoyer pour la tolérance. Longue vie à vous tous.

Tout à fait d'accord pour laisser le droit aux gens de penser ce qu'ils veulent, bien sûr, mais où ça va plus, et là je parle pour l'édito, c'est quand ces mêmes gens tentent d'imposer leurs idées aux autres. J.P.P.

Matthieu Guisasola, Lourdes

J'ai récemment vu **The Faculty** et je trouve votre critique un peu sévère. Il s'agit d'une variation sur le thème de la conformité intellectuelle qui fait ouvertement référence à des films comme **L'Invasion des Profanateurs**, **Body Snatchers** ou **The Thing**. Le spectateur ne s'attend vraiment pas à ce que la nouvelle du bahut soit la reine de cette colonie d'aliens. Robert Rodriguez et son scénariste se sont donc amusés à tromper le public. Heureusement, je garde une bonne opinion du film et, en outre, **The Faculty** rassemble un casting intéressant. Je préciserai qu'après la débauche de slashers que nous connaissons depuis deux ans (certains sont réussis, d'autres beaucoup moins), **The Faculty** est une bouffée d'air frais car le concept des extraterrestres conformistes et colonisateurs me paraît plus original que ces Michael/Jason/Freddy qui cherchent à charcuter les petites blondes de Crystal Lake, Haddonfield ou Elm Street. Vous restez quand même mon zine préféré.
Merci de publier mon adresse : M. Guisasola, 16, rue Ste Madeleine, 65100 Lourdes.

LE TITRE MYSTERIEUX

Bon, ça y est, j'ai la perceuse et le masque à souder, on va bien réussir à le fixer au mur du salon, ce putain de tableau...
– Sois prudent, mon amour... Ah, tu es tellement beau dans l'effort !
Je me demande si nos deux héros n'auraient pas un peu changé les textes. Quoi qu'il en soit, le but de l'opération consiste ici à reconnaître le bon titre et prier les cieux de finir dans les cinq premiers pour recevoir, tout beau tout gratuit, le prochain numéro de *Mad Movies*. Tel est le cas de nos trois lecteurs, Gilles Toquoy, John Prate et Phil Lelart, ayant reconnu dans notre personnage du dernier numéro un des protagonistes du **Bandits, Bandits** (deux bandits, donc) de l'ami Terry Gilliam.

Vds vidéos SF, Fantastique et Policier, une quarantaine de titres, ainsi que CD audios et vynils, 200 titres hors artistes. Liste contre un timbre. Emmanuel Brouillet, 56 avenue Jean Jaurès, 91200 Athis Mons.

Vds VHS (films + épisodes *X-Files*). Liste contre 3,90 F en timbres à Sébastien Aubnespy, 72 rue Nouvelle, 34000 Montpellier.

Rech. VHS de **Hotel Exotica**, **Rabid Grannies**, **Sleepaway Camp**, **Trick or Treat**, série *Vendredi 13* (CIC *Vidéo*) + diverses BO. Tél. 06 82 37 66 70.

Rech. VHS de **Cannibal Holocaust**, **Vidéodrome** et **Frère de Sang**. Philippe au 02 40 28 54 79.

Vds affiches en pagaille (*oui, justement, si tu pensais les rouges...*) : gore, bis, SF, années 70 à 90. Plus de 150 titres à moins de 50 F. Liste contre 1 timbre à Jocelyn Marchez, 3 rue du Dahomey, 75011 Paris.

Vds nombreux comics US (Marvel, DC, Image...) et trading cards (comics, illustrateurs, **Star Wars**). Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vds nbreuses VHS en VF : **Opération Planète Mars**, **Persée l'Invincible**, **Deux Nigauds contre la Momie**... Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds VHS de **Spawn** (VO) + figurines (Attack Spawn et Manga Ninja Spawn). Sébastien au 01 43 02 80 86.

Vds lot de rares trading cards originales de **Star Wars** éditées par la Fox en 1977. Mano au 04 75 40 70 96.

Vds bas prix, maquettes **Star Wars**, **Galactica**, **Independence Day**, plus divers SF non montées (*parait pourtant que Darth Vader était particulièrement bien monté !*). Liste contre enveloppe timbrée à Olivier Herman, 99 A rue Général Fauconnet, 21000 Dijon.

Vds superbes figurines 30 cm articulées, hyper détaillées (McFarlane Toys 98) : Jason, Freddy et Leatherface neuves (encore emballées, achetées 280 F pièce, vendues 200 F + Port cause double emploi. Tél, Fred, au 03 87 92 22 59, entre 12 et 20 h.

Rech. comics des années 80 : *Unsolite*, *Spectral*, *Big Bear*, *Le Manoir des Fantômes*, *Nécrose*, *Hallucinations*, *Aventures Fiction et Spoof*. Isabelle Feuillet, 28 rue de la Tour d'Auvergne, 77185 Lognes.

Rech. tous documents (surtout photos) sur films de la série des «Scotland Yard» (**Enigme du Serpent Vert**, **Le Bourreau de Londres**, etc.). Claude Kinsp, 15 rue de Calais, 95600 Eaubonne. Tél. 01 34 27 96 54.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s fans de Schwarzie et de body/fitness. Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey

- maquilleur dont le travail s'approcherait de celui de Tom Savini dans **Carnage**, et chef opérateur dont le travail tendrait vers celui du chef op' de **Carnage** (*Tu ferais pas un film genre Carnage, toi ?*). Thierry au 01 40 34 50 72.

- correspondantes 20-25 ans aimant le cinéma fantastique et habitant la Loire. Pierre Vaccaro, 7 rue de la Ville, 42000 St Etienne.

- storyboarder professionnel ou amateur pour collaboration bénévole sur court métrage fantastique. David au 01 39 81 33 66.

- fans de films d'horreur pour échange VHS. Rech. n°86 de la série «Gore». David Lemuenier, 20 rue du Québec, 14123 Ifs.

- correspondant(e)s, surtout filles (*et surtout blonde avec forte poitrine, non ?*) pour connaître leur avis sur des films comme **Scream**, **Souviens-toi...** l'**Eté Dernier**, **Urban Legend**... Guillaume Lefèvre, 25 rue Jules Ferry, 95110 Sannois.

- adresse de M. Sébastien Astarini. F. Ménis, Les Bruyères, 38620, Velanne.

- correspondant(e)s pour parler de tout et de rien. Chrystelle Martinez, 55 route des Camoins, 13011 Marseille.

- fans de Claudio Fragasso, Bruno Mattei et Fabrizio Laurenti (*autant dire des esthètes, quoi !*). Jean-Claude Michel, rue du Moléson 4, 1202 Genève, Suisse.

ILS ARRIVENT DANS VOTRE VIDEOCLUB EN AOUT

LA PEUR A UN NOUVEAU VISAGE...

EN VENTE EN VIDEO

LE STUDIO CANAL+

© 1997 Miramax Film Corp. Tous droits Réservés